



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





EXTRAORDINAIRE

D U 807157

MERCURE

GALANT.

QUARTIER DE JANVIER
1681.



M E XIII.



A LYON,

Chez THOMAS AMAULRY,
ruë Merciere.

M. DC. LXXXI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

AVIS pour placer les Figures.

LA Figure où est représentée la *Casa Real de la Zarzuela*, doit regarder la page 113.

La Figure où est représentée la *Casa Real de Pardo*, doit regarder la page 222



Le Libraire au Lecteur.



E vous envoye, cher Lecteur, le treizième Extraordinaire, où vous y trouverez un Traité sur l'Escarboucle, avec un Catalogue de trois Mois à l'ordinaire.

Tous ceux qui enverront des Pièces pour le Mercure ou Extraordinaire qui ne payeront pas les ports, leurs Ouvrages n'y seront pas mis, & on y doit prendre garde. Les Mercures se vendront toujours, sçavoir ceux de 1677. pour 12. sols le volume. Ceux de 1678. 1679. 1680. & 1681, pour 20. sols; & les Extraordinaires pour 30 sols chaque volume.

LIVRES NOUVEAUX

des Mois de Janvier, Fevrier, & Mars 1681.

Les Satyres de Juvenal, indouze, 2. vol.
Traduction nouvelle.

Memoires touchant le Mariage de Charles II.
Roy d'Espagne avec la Princesse Marie-Louise
d'Orleans, indouze.

Histoire de Dom Quichot de la Manche, Tra-
duction de ces Messieurs, indouze, 4. vol. de mon-
impression, 5. livres.

Les Amours de Catulle de l'Abbé la Chapelle,
indouze, 4. vol. 50. sols.

Le grand Soliman, Tragedie, 12. 15. sols.

L'Eglise Romaine, reconnüe toujours des Lu-
theriens & des Pretendus Reformez pour vraye

Eglise de JESUS-CHRIST, en laquelle, chacun peut faire son salut, in-octavo, 30. sols.

Institutiones Juris Canonici par M. de Roye, imprimé par ordre de M. le Chancelier, 12. 40. s.

Heures nouvelles, imprimées par ordre de Madame la Dauphine, 18. en maroquin, 45. sols.

Les Satyres de Juvenal, 12. 2. vol. de la traduction du sçavant M. de la Valtrie, 12. 2. v. 5. l.

Les faux Divertissans de M. Poisson, 12. 15. sols.

La Comedie de la Comète, indouze, 15. sols.

Plaidoyez de M. Joseph Barrel, sur une institution universelle faite par un Pere en faveur de l'Eglise des Peres Jesuites, inquarto, 20. sols.

Instructions Chrestiennes sur les Misteres de N. Seigneur JESUS-CHRIST, nouvelle Edition, augmentée & corrigée en beaucoup d'endroits, in-octavo, 5. vol. 18. livres.

Moyen de se guerir de l'Amour, Conversation galante, indouze, 20. sols.

Traité du Droit de Chasse, indouze, 20. sols.

Zaide Tragedie par M. l'Abbé de la Chapelle Auteur des Amours de Catulle, 12. 15. sols.

De Marca Opuscula, in-octavo, 3. livres.

Cosmographie aisée, contenant la Sphere, l'usage du Globe terrestre, & la Geographie en faveur de de la Noblesse, indouze, 30. sols.

La Vie du Pere Charles Spinola de la Compagnie de JESUS, indouze, 25. sols.

La douce & sainte Mort, par le Pere Crasset de la Compagnie de JESUS, indouze, 30. sols.

La Science & la pratique du Chrestien par Monsieur Boudon, indouze, 15. sols.

La Philosophie des Gens de Cour, indouze.

Le Medecin d'Armée, indouze.

EXTRA



EXTRAORDINAIRE
D U
MERCURE
GALANT



QUARTIER DE JANVIER 1681.

T O M E X I I I .



VOICY, Madame, la treizième Lettre Extraordinaire que je vous écris, depuis que j'ay commencé à faire un Recueil pour vous des galans Ouvrages que me donne le Public. Je ne doute point

Q. de Janvier 1681.

A

que cette Année, dont nous achevons le premier Quartier, ne me soit aussi heureuse pour ces sortes de Recueils, que me l'ont esté les trois précédentes. J'ay d'autant plus lieu de m'en flater, que trouvant accès dans toutes les Cours où l'on entend nostre Langue, ils y sont receus assez favorablement pour engager les Etrangers mesmes à travailler sur les matières que l'on y propose. La Dame, qui sous le nom de la Solitaria del Monte Pinceno, m'a fait la grace depuis plusieurs Mois de me donner des nouvelles de ce qui se passe de plus remarquable à Rome, m'a envoyé ses Réponses sur deux Questions de l'onzième Extraordinaire ; & comme sa Lettre finit par un Article où vous avez interest, il sera bon que vous la voyiez entière. C'est par elle que je commence la mienne.



A Rome ce 18. Dec. 1680.

JE ne sçay, Monsieur, si la peur que
me causa le Songe, dont je vous
écrivis les particularitez dans ma Lettre
du 4. de ce Mois, a esté capable de me
faire tomber malade. Quoy qu'il en soit,
j'ay esté tourmentée depuis ce temps là
d'une petite fièvre lente, qui ne m'a
quittée que depuis deux jours. J'ay pris
aussitost la plume pour vous écrire, &
répondre à la première & à la troisième
des Questions proposées dans l'Extraor-
dinaire du Quartier de Juillet.

*Si un amour secret recompensé de
faveurs, est à preferer à un amour
d'éclat qui donne de la gloire
sans aucun plaisir.*

QUiconque a le cœur ambitieux, &
se contente d'un bien imaginaire,
preferera sans-doute un amour d'éclat,
qui donne de la gloire sans aucun plaisir,

A ij

à celuy qui seroit recompensé de faveurs si on le tenoit secret. Ce n'est pas assez pour un Amant d'estre heureux, dira-t-il, si son bonheur ne paroist aux yeux des autres. Estre crû favorisé d'une Belle, quelque indifférente qu'elle soit, est quelque chose de plus agreable, que de l'estre en effet si personne n'en a connoissance. Un honneste Homme est né pour la gloire, & non pas pour les plaisirs. Il doit au moins conserver une partie de sa liberté à quelque prix que ce soit, & ne pas ramper en Esclave aux pieds d'une Maistresse, & attendre du secret qu'on luy prescrit, & qu'il promet de garder, des faveurs qui ne sont deuës qu'à son amour. Quelle gloire pour un Amant, de faire connoître qu'il a pû toucher le cœur d'une Belle, & qu'il l'a rendu sensible à sa passion ! Que peut-il faire qui soit plus capable de luy gagner l'estime des honnestes Gens, qu'en faisant voir qu'une Femme d'esprit, dont la vertu luy avoit fait ignorer jusqu'au nom même de l'amour, se soit laissé vaincre à son mérite ? Un Homme au contraire dont l'esprit est plus

du Mercure Galant. 5

plus tranquille , & moins ambitieux, préfere aisément des plaisirs solides à ceux qui ne le sont qu'en apparence , & trouve plus à propos de garder le secret, & de mériter par son obeïssance les faveurs qu'on veut bien luy faire, que de se laisser ébloüir à l'ombre d'une gloire imaginaire , & se mettre en danger de s'attirer par son indiscretion un mal capable de ruiner entierement sa fortune encor mal établie. Il songe que cette fortune peut estre d'autant plus facilement renversée, qu'elle n'est soutenuë d'aucunes faveurs, & qu'une Maistresse qui n'a rien à se reprocher du costé de son Amant , & dont la vertu a touÿjours servy de regle à ses actions , est disposée à changer au moindre sujet qu'il luy en donne. Vous voyez , Monsieur, que l'un & l'autre a ses raisons. Je ne puis prononcer pour aucun d'eux sans me rendre suspecte. On sçait que les Femmes aiment le secret dans leurs plaisirs, & que rien n'est plus capable de leur faire tort que ce qui fait bruit. C'est qui doit obliger un Amant qui veut témoigner de la complaisance à sa Maî-

treffe, & venir à bout de toucher son cœur, à ne se point laisser entester d'une vaine gloire, & à préférer d'agréables & secretes faveurs, à un éclat qui ne donnant aucun plaisir, peut causer des suites fâcheuses pour l'un & pour l'autre.

Si pour une liaison de tendresse, il est plus agréable de s'attacher à une Personne de seize ans, qu'à une de trente.

L'Amour se nourrit de tendresse. Cet Enfant aime le jeu, la bagatelle, & se plaît à mille petites badineries, qui ne sont gueres le fait d'une Femme de trente ans. Une Fille qui n'en a que quinze ou seize, est ce qu'il luy faut. C'est un jeune cœur dont tous les mouvemens sont tendres; qui n'a que son plaisir dans la teste, qui rit, qui chante, qui danse, & dont la mélancolie ne vient jamais alterer la joye. Que peut-on souhaiter de plus agréable pour une liaison de tendresse? Qui s'attache à ce bel âge, s'attache bien. Un Amant qui
cause

cause à cette jeune Beauté les premiers transports de l'amour, outre son plaisir particulier, a la gloire d'avoir triomphé le premier de ce jeune cœur, & de luy avoir enseigné sans peine la chose du monde la plus charmante. Il s'aplaudit de son choix, & de ses petits soins, & goûte dans sa victoire ce que l'amour peut faire sentir de plus délicat. Mais pour toucher le cœur d'une Femme de trente ans, il faut bien d'autres misteres. Il faut souffrir quelquefois de l'indifférence. Il faut essuyer milles chagrins, & souvent celuy d'avoir un Rival plus favorablement écouté. Il faut enfin se rendre sujet aux caprices d'une Femme qui croit sçavoir beaucoup, parce que son âge luy donne quelque expérience, & qui connoissant tout ce qu'elle a de mérite, prétend faire la fortune d'un honneste Homme en luy donnant place en son cœur, dont les mouvemens n'ont plus toutefois cette délicatesse, & ces transports si nécessaires à l'amour. Pour moy je tiens que cet âge est plus propre pour un commerce d'esprit, que pour une liaison de tendresse, puis que celle-

cy ne demande aucune experience , & se satisfait d'un cœur tout neuf ; & que l'autre au contraire a besoin d'un âge plus avancé , qui luy fournisse des lumieres capables de l'entretenir.

Si je n'ay pas pris le bon party, & si mes raisons sont foibles , je suis excusable. C'est l'effet d'une petite maladie. Il est difficile que l'esprit ait de la force quand le corps est affoibly , & particulièrement dans une Femme , qui n'a jamais , à ce qu'on dit, beaucoup de solidité.

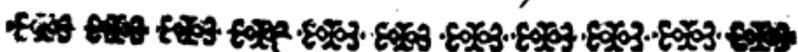
J'aurois écrit sur la seconde des Questions du même Extraordinaire, si j'avois eu plus de temps , & j'aurois conclu infailliblement , que l'on doit aimer l'esprit , avant que de se laisser charmer de la beauté. Je le connois par ma propre experience , & je fais gloire de vous avouer que je me sens un panchant tout extraordinaire pour cette belle Dame à qui vous écrivez tous les Mois , & que j'admire la vivacité de son esprit dans plusieurs belles difficultez, qu'elle témoigne vous proposer de la part de ses Amies, mais qui sont assurément les siennes.

siennes. Une preuve de ce que je soutiens , c'est qu'un éloignement de plus de trois cens cinquante lieues, n'empesche pas qu'on ne soit charmé , comme je le suis , de l'esprit d'une Femme, & que le bruit que fait la Beauté, n'inspire pas aussitost de l'amour, mais seulement une simple curiosité de la voir.

On a découvert depuis cinq ou six semaines une Comete sur nostre Horizon. Vous la verrez representée dans la Planche que je vous envoie , & qui a esté gravée depuis trois ou quatre jours seulement ; mais ce que l'on a trouvé d'extraordinaire , ce sont trois Oeufs de différentes Poules, dans lesquels on voit distinctement les mesmes Signes que vous pouvez remarquer dans cette Planche. C'est une chose curieuse , & qui mérite l'application de vos Sçavans. Je suis vostre , &c.

LA SOLITARIA DEL
MONTE PINCENO.

A V.



*SENTIMENS SUR TOUT
ce qui est proposé dans le dernier
Extraordinaire.*

Lequel est le plus à plaindre , ou
un Mary jaloux , ou la Femme
d'un Mary jaloux.

L.

LE Mary peut sans rien craindre,
S'éloigner de sa Femme , & courir en
tous lieux ;
Mais elle est toujours sous ses yeux,
Et bien plus à plaindre,
Qu'il n'est malheureux.

Lequel doit estre estimé le plus
malheureux , ou l'Aveugle né,
ou celuy qui a perdu la veuë.

II.

Que le sort de l'Aveugle est triste
& déplorable !

Qu'il

*Qu'il me paroist infortuné !
Cependant le plus miserable
N'est pas l'Aveugle né.*

Ce que doit faire une Belle qui est pressée de se déclarer par deux Amans, dont l'un a beaucoup d'amour & peu de mérite, & l'autre beaucoup de mérite avec peu d'amour.

III.

L'*Engageante Vacesmonde
Pourroit trouver dans le monde
Mille Amans comme il luy faut ;
Elle dira le contraire,
Mais c'est sa vertu severe
Qui leur trouve du defect.*

De l'Origine de la Chasse.

IV.

A*Parler comme il faut de ce noble
Exercice,*

Aimé

*Aimé par tout avec justice,
 Qui pourroit l'avoir inventé,
 Si ce n'est le plaisir, ou la nécessité?*

De la Superstition, & des Erreurs populaires.

V.

DEpuis la chute des Anges reprovez, ces Misérables animez de rage contre leur Createur, luy déclarerent une guerre immortelle ; mais voyant bien qu'avec tous leurs efforts ils ne pouvoient donner aucune atteinte à sa parfaite felicité, ils chercherent du moins à se faire des compagnons dans leur effroyable malheur. Adam avoit esté créé à l'image de son Createur, & ce premier Homme toujours heureux dās l'état d'innocence, auroit ignoré jusqu'aux termes de peine, de douleur, & de tourmés, si le Diable par sa noire malice ne l'eût obligé à pecher contre son Maître & son Bienfaicteur, & en le rendant coupable, ne luy eût fait meriter la mort éternelle. L

Il est à croire que l'Impolteur s'ap-
plaudit de cet avantage que Dieu voulut
bien luy permettre de remporter, & qu'il
eut alors quelques legers sentimens de
plaisir ; mais qui pourroit s'imaginer sa
confusion, lors que Dieu prononça que
la seméce de la Femme briserait la teste
du Serpent ? Si tost qu'il eut oüy ces pa-
roles, sa haine & sa fureur redoublerent
contre l'Homme, & le regardant comme
l'unique but où devoient porter tous ses
traits, il n'est rien depuis qu'il n'ait ten-
té, & qu'il ne tente encor tous les jours,
pour le faire tomber dans le precipice.
C'est luy qui poussa le détestable Cain
à tremper ses mains parricides dans le
sang du juste Abel son Frere. C'est luy
qui par les feux impurs qu'il alluma
dans le cœur des Habitans de Sodome
& de Gomorre, attira sur eux la colere
du Ciel, & causa leur ruine & leur de-
solation entiere. Mais pourquoy vouloir
entrer dans le détail de tous les maux
qu'il a faits ? Ne suffit-il pas de dire
que c'est luy qui a détourné les Hom-
mes du service du vray Dieu, pour luy
substituer celuy des Idoles & des fausses
Divini

Divinitez ? D'où viennent ces épaisses tenebres qui empeschent tant de Nations de reconnoistre ce vray Dieu, dont la creation de l'Univers presche si hautement l'essence & la perfection, si ce n'est du Prince des tenebres ? On apprend par les Relations des Indes, qu'il tourmente d'une maniere rigoureuse & cruelle les Peuples de ce Pais-là, & que leurs austeritez passent toute imagination. Celles des Religieux Turc, quoy que moindres, sont neantmoins étonnantes, le Pere du mensonge persuadant à ces pauvres Aveugles que la vraye pieté consiste dans ces sortes de choses, & que c'est par là seulement qu'ils peuvent s'acquérir le bonheur de l'autre vie.

La Religion des Payens estoit toute extérieure, & pleine de mille superstitions, dont presque toutes les erreurs populaires tirent leur origine. Ils s'arrestoient scrupuleusement au vol des Oyseaux, à leur chant, au marcher de plusieurs Bestes, & faisoient conscience d'en tuer & d'en manger. L'on épargne aujourd'huy les Rossignols & les Hironnelles,

delles , parce qu'on s'imaginoit autrefois que des Femmes avoient esté changées en ces Oyseaux , & l'on s'abstient de la chair de plusieurs Animaux par la mesme raison.

Si une Pie vient de son fatigant caquet importuner quelqu'un , ayant la teste tournée de son costé , elle luy apporte , dit on , de bonnes nouvelles , autrement elle luy en apporte de méchantes. La rencontre d'une Belette qui traverse le chemin , est d'un sinistre présage. Celle d'un Serpent qui le traverse sans qu'on le puisse tuer , marque que l'on a des Ennemis sous la haine desquels on doit succomber. La veüe d'un Corbeau étonne ; celle d'un Hybou épouvante ; le cry d'un Orphraye fait fremir d'horreur. De treize qui seront à une mesme Table , quelqu'un mourra dans l'année ; mais de vingt-six , il n'en mourra aucun , parce sans-doute que le nombre en est une fois aussi grand. Il ne faut pas oublier icy la Salière renversée , la Chemise donnée à l'envers , les Songes , la foy qu'on y ajoute , & l'explication qu'on leur donne. Je ne
parle

parle pas des Songes particuliers & divins, mais seulement des ordinaires, lors que l'imagination rappelle dans l'esprit les idées des objets du jour, & de ceux qui ne sont que de simples effets de la crainte & de l'espérance.

Toutes ces erreurs, & beaucoup d'autres semblables, ne devoient jamais faire aucune impression dans l'esprit des Chrestiens, mais ils devoient se desabuser principalement de celle qu'ils ont de vouloir des objets sensibles d'adoration dans une Religion toute de foy, si simple & si pure. Les Docteurs parlent, preschent, & crient contre cet abus; le Peuple naturellement superstitieux, ne peut s'en défaire, & tres exact dans la pratique des choses extérieures, la plûpart vaines & inutiles, il neglige les essentielles, la Foy, la Charité, l'Espérance, l'Esprit, & la Verité.

De

De l'Origine des Bagues.

F A B L E.

V I.

JE t'aime plus que ma vie,
 Disoit Tyrcis à Sylvie,
 Et tu voudrois me changer
 Pour un barbare Etranger ?
 Ha ! luy répond la Bergere,
 Je ne fus jamais legere ;
 Si je dispois de moy,
 Jamais nul autre que toy
 N'auroit mes vœux ; ny ma foy,
 Mais j'obeis à mon Pere.
 Je n'ay donc plus rien à faire,
 Repliqua ce pauvre Amant
 Tout remply d'accablement,
 Qu'à déplorer ma misere.
 Chasse & bannis de ton cœur
 Toute amoureuse langueur.
 Berger, interrompit-elle,
 Aime-moy comme ta Sœur,
 Et d'une amitié fidele

Je te promets tout le zele
 Qu'inspire une vive ardeur.
 C'est à peu pres le langage
 Que tenoient ces Malheureux,
 Lors que Damon vint vers eux;
 Ce Pere avare & peu sage,
 Qui vouloit le mariage
 De sa Fille avec Crantor,
 Homme rustique & sauvage,
 Et dont le seul avantage
 Estoit d'avoir beaucoup d'or.
 Ma parole est engagée,
 Et ne peut estre changée,
 Dit-il au jeune Tyrcis
 Qu'il voit rongé de soucis.
 Chagrin, déplaisir, tristesse,
 Pleurs, soupirs, amour, tendresse,
 Tout est inutile & vain,
 Poursuivit cet Inhumain,
 Il emmene la Bergere
 Apres ce cruel discours,
 Et toujours rude & severe,
 Il la livre en sa colere
 A Crantor en peu de jours.
 Elle devient la victime
 D'un Jaloux, d'un Furieux;
 Elle n'ose ouvrir les yeux,

Qu'il

*Qu'il ne l'accuse d'un crime,
De l'amour qu'eut son Amant,
Il parle, gronde, murmure,
Et compte pour une injure
Ce premier engagement.
Tous les Hommes du Village
Viennent à luy faire ombrage,
Il met ses meilleurs Amis
Au rang de ses Ennemis.
Enfin le cœur plein de rage,
Voulant avoir l'avantage
D'estre un jaloux sans pareil,
Il luy choisit pour demeure
Une Chambre où le Soleil
N'éclaire pas un quart-d'heure.
Mais il n'est pas satisfait
De cette rigueur extrême,
Et raisonnant en luy-mesme,
Qui peut répondre, & qui sçait,
Dit il, si quand je repose,
Celle que je tiens enclose
Ne va point adroitement
Chercher quelque jeune Amant ?
Alors il pense & repense
A l'arrester seûrement,
Et pratiquant la science
D'un habile Serrurier,*

Il luy fait faire un Collier,
 Avec une grosse Chaîne,
 Qu'il attache par un clou;
 Et puis sans beaucoup de peine,
 Il met ce Collier au cou
 De l'innocente Sylvie,
 Laquelle il tient asservie
 Sous un joug si rigoureux,
 Qu'il n'est point de Malheureux
 Qui ne plaigne la misere
 De cette pauvre Bergere.
 Le bruit courut en tous lieux
 De cette étrange folie
 Qu'à l'envy chacun public;
 Et lors que quelque Berger
 Avoit dessein d'engager
 Une Fille au mariage,
 Et que pour luy rendre hommage
 Il vouloit s'humilier;
 Je ne veux point de Collier,
 Luy disoit la Fille sage.
 C'estoit là tout le langage
 Que l'on luy voyoit tenir.
 Mais afin qu'à l'avenir
 L'on ne pust disconvenir
 Qu'une Fille qui s'engage
 Se soumet à l'esclavage,

On

*On résolut d'une voix ,
Que celui qui d'une Dame
Pour l'épouser feroit choix ,
Au lieu d'un Collier infame ,
Luy mettroit dans l'un des doigts
Quelque Annelet d'importance ,
Et qu'elle , en reconnoissance
D'une entiere obeïssance ,
Le recevroit de sa main
Comme de son Souverain.*

Si l'Eau minérale , en quelque
maniere qu'elle soit prise , est
utile ou dangereuse.

V I I.

L'*Eau vive d'une Fontaine ,
Et fort agreable au goust ,
Est bien meilleure & plus saine
Que celle dont l'odeur nous cause du
dégoust.*

SEGUINIÈRE-POIGNANT.

AVAN



AVANTURE TRAGIQUE D'UN SINGE.

Ce 13. Janvier 1681.

SI vous avez jamais sceu , Monsieur, par quelque funeste experience, combien la perte de ce qu'on aime est touchante , vous jugerez aisément de ma douleur par l'affection que vous sçavez que je portois à mon Singe , qui semble avoir voulu en mourant enlever tous mes plaisirs , puis que sans compter ceux dont sa mort me prive, il a entraîné avec luy la perte de ce Vin délicieux dont je vous ay tant de fois entendu faire l'éloge , & qui seul auroit pû me consoler de l'absence de ce divertissant Animal. L'Avanture est trop plaisante (pour tout autre que pour moy) pour ne vous en pas faire le détail. Si vous n'estes depuis six semaines demeuré enfermé dans les Poëlles d'Allemagne ,
vous

vous n'ignorez pas que la froidure extraordinaire qui a couvert la terre d'une si grande abondance de neiges , glacé les Rivieres , & fait mourir les Hommes & les Animaux dans la Campagne, a obligé tout le monde à chercher quelque lieu qui le pust garantir des injures de la saison. Vous jugez assez que dans ce commun danger , je ne fus pas négligent à chercher un azile à mon petit Animal. Ma Cave me sembla propre pour ce dessein. Mais , ô malheur ! Ce qui en apparence devoit faire son salut & sa conservation , causa sa perte & sa mort ; car il n'eut pas plustost observé la maniere dont ma Servante tiroit le Vin du Tonneau (& peut-estre luy donna-t-elle quelque mauvais exemple) que le drôle voulut l'imiter ; mais il beut tant qu'il en créva , & s'ensevelit dans le reste du Vin qui luy coula sur le corps. Jusqu'à present j'avois crû vray le Proverbe que l'on cite ordinairement aux Yvrongnes , qu'il faut boire en Beste ; mais la mort de mon Singe , me fait voir que les Bestes boivent quelquefois plus qu'elles ne doivent , aussi-bien que

que les Hommes. Si vous avez encor quelque reste d'amitié pour la Personne du monde qui vous honore le plus, venez au plustost me consoler de mes pertes. Vostre conversation sera toujours le seul refuge que je chercheray dans mes afflictions, & j'oublîray & mon Singe & mon Vin, dès le moment que je pourray vous dire en vous embrassant, que je suis de tout mon cœur, vostre, &c.



DISCOURS

*Sur le bien, ou sur le mal
que la fréquente Saignée
peut faire.*

LA Question que le Mercure propose sur le bien, ou sur le mal que la fréquente Saignée peut faire, merite sans-doute qu'on y fasse de grandes réflexions; car ce remede n'est pas de peu de conséquence dans la pratique de la Medecine, puis qu'il soulage les Malades dans

dans leurs maux les plus pressans. Mais ce qui confirme encor. l'importance de la Saignée, c'est que la Nature elle-mesme s'en sert, quand elle se sent accablée, car elle excite souvent des hémorrhagies pour se relever de l'accablement où elle se trouve. Ainsi elle nous montre par là qu'on peut soulager les Malades par de semblables évacuations.

C'est pourquoy, puis que la Saignée est d'une grande conséquence, on a bien fait de proposer la chose qui est en question. D'où vient que je vay d'abord m'appliquer à faire connoître le sang en luy mesme, comme aussi les moyens dont la Nature se sert pour le fermenter, & je tâcheray en suite de pénétrer le principe vivant qui l'anime. Quand j'auray fait ces recherches, il ne faut point douter qu'on n'entende plus nettement les raisons des effets qui suivent la fréquente Saignée.

Si on consulte la Chymie, quand elle opere sur le sang humain, on sçaura qu'il est composé de beaucoup d'eau & d'esprit, qu'il est médiocrement chargé de sel & de soufre, & qu'il contient

R. de Janvier 1681.

B

tres-peu de terre. Quoy que cette Science démontre clairement les principes naturels du sang, elle ne marque point la situation, ny l'ordre que ces principes gardent entr'eux dans le sang d'un Animal vivant. Cependant il seroit à souhaiter qu'on en eut quelque connoissance, parce que le tempérament de cette liqueur dépend sur tout de l'arrangement de ses principes.

S'il estoit permis de donner des conjectures sur cette matiere, on diroit que le sel s'unit avec le soufre, pour empêcher ce dernier élément de s'exhaler trop viste, & que tandis que la terre occupe quelques recoins qui se forment necessairement de l'union du sel avec le soufre, l'eau & l'esprit achevent de remplir les autres vuides. Ceux qui se servent de Microscope pour examiner de pres la tiffure des parties du sang humain, n'avancent rien qui s'oppose à cette conjecture, au contraire ce qu'ils en rapportent semble la favoriser; car ils y observent avec cet Instrument un grand nombre de fibrilles courtes & deliées, qui paroissent former comme un

rets

rets par les nœuds qu'elles font ; c'est pourquoy ils y remarquent aussi plusieurs espaces ou cellules , qui se forment de l'enlacement de ces fibrilles , & qui sont pleines d'une sérosité imbuë de plusieurs atomes rouges. Ces fibrilles, qu'on apperçoit par cette découverte fine & adroite, ne sont apparemment que les sels & les sulfres du sang avec quelques parties terrestres qui les accompagnent. Quant aux atomes rouges, on jugeroit peut-estre assez juste , si on les prenoit pour les esprits vitaux.

Cette anatomie du sang infinuë assez que le sang bout dans les vaisseaux où il est en fermé , parce que le nombre des esprits agite tous ses principes divers. Ainsi quand on considérera que l'ébullition ou la fermentation du sang est d'une si grande utilité , qu'elle donne naissance aux principales fonctions de l'œconomie animale , on jugera sans peine que la Nature a fourny des moyens pour entretenir cette fermentation ; mais parce que ces moyens sont principalement la lymphe , le chyle , le mouvement du cœur , & l'air que nous respi-

rons, il est à propos de faire quelque réflexion particulière sur chacune de ces causes.

En premier lieu, la lympe, & entr'autres celle qui sourd des glandes conglobées, se doit considerer comme un puissant levain, dont le sang se sert pour se fermenter; car on observe que quand les obstructions en suprimant le cours, & qu'elles empeschent l'entrée dans le sang, les Personnes deviennent languissantes, asthmatiques, & quelquefois mesme hydropiques. D'ailleurs quand on ouvre les Cadavres de ces Personnes, & qu'on les examine, on trouve souvent dans le cœur & dans les vaisseaux un sang figé, qu'on appelle communement polype. Or puis que le sang se fige, & qu'il devient comme bourbeux, quand il est privé de la lympe, il est clair que la lympe est nécessaire pour le fermenter & pour le rendre fluide.

En second lieu, le chyle qui distille presque à toute heure du canal thorachique dans la veine souclaviere, n'est peut-estre pas moins nécessaire que la lympe
pour

pour fermenter le sang ; car apres qu'il s'est meslé avec le sang, & que les principes actifs de cette dernière liqueur ont travaillé comme autant de petits Forgerons sur les parties du chyle, le sel, le soufre, & l'esprit de ce chyle, se relâchent & se détachent ; mais quand ce sel, ce soufre, & cet esprit, ont une fois acquis la liberté de leur mouvement, ils s'associent promptement avec les principes du sang, qui sont d'une mesme & semblable nature. Ainsi le sang repare les pertes, en changeant le chyle dans sa propre substance, & le chyle en mesme temps entretient la fermentation du sang, en luy communiquant ses principes actifs.

En troisiéme lieu, le mouvement du cœur contribuë sans-doute beaucoup à fermenter le sang ; car ce muscle par ses vibrations le froisse & le subtilise toutes les fois qu'il l'exprime hors de ses cavitez. D'ailleurs quand le sang s'est élançé du cœur dans les arteres, il se brise encor dans ces vaisseaux ; car à mesure qu'il gagne leurs extrémitéz, il se déplie de plus en plus

le long de leurs branches les plus menues, & il foud enfin comme un nombre innombrable de petites sources dans des cellules membraneuses, ou dans de petites glandes ; mais comme ces cellules ou ces glandes produisent de petits filamens creux , qui s'embouchent avec les veines , le sang continue son chemin par là , & se décharge dans les veines ; en suite il s'avance vers le cœur avec moins de precipitation qu'il ne s'en éloigne , quand il entre dans les arteres. Puis que la rapidité avec laquelle le sang coule dans les Animaux parfaits , est une des principales causes qui entretient la fermentation du sang , je rapporteray une expérience qui marquera assez précisément la vitesse avec laquelle le sang se porte du cœur dans les arteres, des arteres dans les veines, & des veines dans le cœur. Apres avoir coupé les deux arteres cervicales d'un grand Chien, il faut ouvrir en mesme temps le costé gauche de la poitrine vis-à-vis le cœur , pour presser le tronc de l'aorte avec la main au dessous du cœur , & il faut encor
lier

lier aussitost les artères des deux jambes de devant. Quand on a ainsi tout appresté, on est surpris de ce que tout le sang de cet Animal s'écoule par les artères cervicales dans la vingtième partie d'une heure. Il est pourtant nécessaire que tout le sang de cet Animal ait passé par le cœur dans cet espace de temps.

En quatrième lieu, si le sang se brise, & se fermente à cause de la rapidité avec laquelle il circule, il se subtilise aussi, & s'échauffe à cause de l'air, qui par sa propre pesanteur se précipite dans la poitrine, quand on respire. Les dissections des Animaux qu'on a étranglez éclaircissent cette vérité; car quand on examine leur poitrine immédiatement apres leur mort, on ne trouve dans leur cœur, ou dans leurs poulmons, qu'un sang froid & grumelé, qui marque assez que le défaut de l'air l'a mis dans cet état. Puis que le sang se fige & devient froid au moment que l'air ne passe plus dans la poitrine, on est contraint d'avoüer que l'air sert à agiter & à échauffer le sang.

B iij

Je n'ay pas fait voir jusques icy que l'air s'y mesle pour l'agiter ; mais l'expérience qui suit, le fera voir clairement, car elle démontre évidemment que l'air se mesle avec le sang dans les poulmons. On n'a qu'à prendre un Chien fort & robuste, & l'étrangler ; tandis que son sang sera encor liquide, qu'on luy ouvre la poitrine, de sorte qu'on puisse chasser commodément le sang de la veine cave dans le ventricule droit du cœur, & de là dans l'artere & dans la veine du poulmon. Quand on aura ainsi ouvert la poitrine, qu'on fasse un trou avec l'escalpelle à l'embouchure de la veine du poulmon, & on verra incontinent sortir par ce trou un sang noir, semblable au sang veinal ; mais si apres cet appareil on lie sur le tuyau d'un Soufflet, l'apre artere, & qu'on enfle les poulmons en agitant le Soufflet, on aura le plaisir de voir que le sang qu'on exprime de l'artere du poulmon dans la veine du mesme viscere, sort vermeil & brillant, semblable au sang arteriel, par l'ouverture qu'on a faite à l'embouchure de
 cette

cette meſme veine. Ainſi puis que le changement qui ſe remarque dans le ſang de ce Chien , ne ſe fait que quand on ſouffle de l'air dans les poulmons , il eſt clair que cet état nouveau du ſang n'arrive que parce que l'air ſ'y meſle.

Cette explication des cauſes les plus générales & les plus eſſentielles de la fermentation du ſang , démontre aſſez le grand ſoin que la Nature prend à l'entretenir ; c'eſt pourquoy il eſt à croire que ſes productions ou ſes effets ſont d'une grande utilité dans la vie ; car la Nature n'auroit ſans-doute jamais cherché tant de moyens pour fomentter cette efferveſcence , ſi elle n'avoit préveu les avantages que la vie en devoit recevoir.

Le premier & le plus conſidérable avantage qui naiſt de l'ébullition du ſang , ſemble eſtre le développement de ſes atomes rouges , dont je n'ay parlé cy - deſſus qu'en paſſant. Il ſeroit pourtant à ſouhaiter qu'on les examinât de près , parce qu'ils ſont d'un grand uſage dans la vie.

B V

Il n'y a point de doute que ces atomes ou ces petits globules rouges du sang, ne soient excitez par l'ébullition de cette liqueur ; car aussi-tost que son ébullition cesse, la plupart de ces atomes disparoissent & s'éteignent, au lieu qu'ils se raniment & se fortifient à mesure qu'elle continuë ; mais parce que cette ébullition est sur tout fomentée par les quatre causes qui précédent, on se persuadera aisément que ces causes concourent ensemble à la formation de ces globules rouges. Cependant l'air semble y avoir plus de part que les autres, parce qu'au moment qu'on supprime son cours dans le sang, le sang devient noir, & n'est teint que d'un petit nombre d'atomes rouges, au lieu que quand il y entre librement, le sang devient vermeil & tout parsemé de ces atomes.

Avant que d'examiner comment l'air extrait ces atomes rouges de la masse du sang, il seroit à propos de connoître en particulier la matière que l'air fournit au sang, & qui a la propriété d'y accroistre le nombre de ces atomes,

car

car il ne faut pas s'imaginer que la masse entiere de l'air soit propre à fermenter le sang, & à y produire les atomes, qui le teignent en rouge, puis que quand on met un Animal vivant dans un globe de verre, & qu'on empêche que l'air de dehors ne se communique avec celui qui est dans le globe, l'Animal meurt en tres-peu de temps, quoy qu'il soit environné d'air. Cette expérience enseigne évidemment qu'il y a dans l'air une matiere qui fermente le sang, & qui entretient la vie, & que cependant cette matiere n'est pas l'air tout entier.

Pour découvrir quelle est cette matiere, il faut auparavant sçavoir que le feu commun & la vie des Animaux, se soutiennent par les mesmes particules de l'air; c'est pourquoy si on veut estre convaincu de cette verité, on n'a qu'à suspendre de la matiere combustible dans un globe de verre, apres y avoir mis un Animal vivant, car si on scelle bien ce globe, on voit que l'Animal meurt quelques momens apres; mais si apres la mort de l'Animal on s'efforçoit

s'efforçoit d'allumer la matiere **combustible** avec un Miroir ardent, on n'y scauroit du tout réüssir; d'où vient que le feu & la vie des Animaux tirent de l'air une seule & même matiere pour s'entretenir.

Après cette expérience, il n'est plus difficile de determiner qu'elles sont les particules de l'air qui vivifient les Animaux; car si on pense que le soulfre tout seul ne peut brûler dans un lieu vuide d'air, mais qu'il s'enflâme fort bien dans ce mesme lieu quand on y a meslé du nitre, on ne peut s'empescher de conclure que le soulfre, lors qu'il est exposé à l'air libre, ne brûle tout seul que parce que l'air luy fournit une matiere nitreuse; mais puis que l'air, comme on l'a déjà observé, donne à la vie des Animaux pour la fomentier, le mesme principe qu'au feu, il est clair que le nitre est cette matiere particuliere que l'air fournit pour l'entretien de la vie des Animaux.

Quand on s'assure que les esprits nitreux sont la matiere de l'air qui se mesle avec le sang pour empescher que les Animaux ne meurent, on est certain
aussi

aussi en mesme temps qu'ils entrent dans la composition de ses globules rouges ; car il a déjà esté remarqué que ces globules sont en plus grand nombre dans le sang , lors que les esprits nitreux y ont leur entrée libre, que quand cette entrée leur en est fermée. D'ailleurs on observe aussi que ces globules sont bien plus brillans & plus nombreux au moment que les esprits nitreux se sont meslez avec le sang , que quand il y a déjà quelque temps qu'ils circulent ensemble. C'est ce qu'on remarque dans le sang arteriel , qui s'estant chargé nouvellement de l'esprit de l'air dans ses poulmons , paroist bien plus étincelant & plus animé que le sang veinal , parce que ce dernier s'est defait de ses esprits étherez : durant sa circulation.

Puis que par le raisonnement on est venu à connoistre la matiere étheree qui fait une partie des globules du sang, on peut esperer de découvrir par la mesme voye une autre matiere qui se lie encor avec l'esprit de l'air pour achever la composition des globules.

Pour

Pour découvrir cette autre matiere , il ne faut que faire réflexion sur ce que le nitre ne s'enflâme point qu'il ne soit meflé avec quelque foudre ; c'est ce qu'on apprend quand on met du nitre dans un creuset rougy au feu , car il ne s'enflâme jamais , à moins qu'on n'y jette quelque matiere sulfurée. D'où vient que si on examine tant-soit-peu cette verité , on croira qu'un foudre pur est la matiere qu'on recherche , & qui concourt avec le nitre à former les globules du sang ; car ces globules ne font en apparence que des corpuscules ignées , comme il est aisé de le voir, si on compare les conditions que le feu demande pour se reproduire, avec celles que la vie des Animaux exige pour se soutenir ; car puis que les conditions nécessaires à fomenté le feu & la vie, font les mesmes, il n'y a point de doute que les globules du sang ne soient autant de corpuscules ignées, & qu'ils ne soient par conséquent composez d'un foudre & d'un nitre purs & dégagez.

Après avoir sçeu que les globules rouges du sang sont faits de nitre & de foudre,

Souffre, il faudroit voir comment ils s'engendrent dans cette liqueur. S'il estoit permis de laisser agir librement son imagination sur cette matiere, on pourroit dire qu'aussitost que l'esprit de l'air s'est communiqué au sang par la respiration, il y frappe & heurte ça & là par de continuels tremoussemens la partie salino-sulfurée, qui n'est qu'un soufre, un sel, & un peu de terre, liez ensemble & mal digérez, d'où vient qu'il dévoile par son action le soufre de la partie salino-sulfurée, & qu'il le dégage tout-à-fait de la partie saline & terrestre, avec lesquelles il estoit auparavant confondu; c'est pourquoy d'impur qu'estoit ce soufre, il devient une matiere affinée propre à s'unir & à s'allumer en mesme temps avec l'esprit de l'air.

Si on considère que la vie ne peut subsister, quand l'air ne donne point au sang d'esprit nitreux, ou quand les alimens ne luy fournissent point de soufre, on doit penser que la vie dépend absolument de ces deux principes; mais parce que l'esprit de l'air & les

souf

souffres des alimens ne se rencontrent point dans le sang qu'ils ne s'allument quand ils sont purs, il est à croire que la flâme qui en résulte est ce qui rend le sang animé & vivant. Cependant encor que le sang soit animé par la douce flâme de ses globules, il n'a pourtant pas la propriété de sentir, parce que ces globules enflâmez & vivans sont interrompus dans leurs irradiations par plusieurs matieres de différente nature.

Si l'on pouvoit trouver une partie dans nous-mesmes, qui nous fut propre à ne recevoir que ces globules vivans, & qui n'admit aucune matiere capable d'affoiblir la vivacité de leurs rayons, on remarqueroit sans doute que ces globules ne seroient pas seulement animez, mais qu'ils auroient encor du sentiment. Pour achever de découvrir comment ils pourroient sentir, il reste à rechercher ce qui filtre ces globules animez. L'observation qu'on a faite de tout temps sur ce que nous ne sentons que par l'entremise des nerfs, peut marquer aisément la partie qui crible ces globules, & qui les sépare des matieres étrange-

es

res avec lesquelles ils se trouvent confondus dans le sang ; car puis que les nerfs prennent leurs racines dans le cerveau mesme , & qu'ils reçoivent de ce viscere le principe du sentiment, on doit juger que le cerveau est la partie qui separe les globules vivifians de la masse du sang , & qui donne par ce moyen à ces mesmes globules la prérogative du sentiment.

Pour ne rien omettre de ce qui regarde l'explication de cette flâme vivante & sensitive , à qui on donne le nom d'ame, on considérera encor qu'elle se filtre dans le cerveau à tous les batemens du cœur ; car selon les loix de la circulation, le sang nouvellement vivifié dans les poulmons, sort du cœur , & se porte avec précipitation dans toutes les parties du corps ; c'est pourquoy il s'élançe dans les arteres carotides & vertebrales , & coule à plein canal dans toutes leurs ramifications , jusqu'à ce qu'il en ait atteint les extrémitez ; mais parce que la plûpart des branches de ces arteres se terminent dans de petites glandes qui forment la substance grise
ou

ou cendrée du cerveau, on doit regarder toutes ces petites glandes, comme autant de cribles, dont la Nature se sert pour extraire de la masse du sang ce feu vivifiant & sensitif qui se répand de là dans toutes les parties du corps le long des canaux nerveux.

On objectera peut-estre que les globules ou les esprits vitaux doivent sentir dans le sang, de mesme qu'ils sentent quand ils sont filtrez dans les nerfs; car puis qu'ils ont les uns & les autres une seule & mesme essence, il n'y a pas d'apparence que ceux qui occupent les nerfs ayent la propriété de sentir, & que ceux qui restent dans le sang ne l'ayent pas. Quoy que j'aye déjà répondu à cette objection, lors que j'ay dit que les esprits vitaux ne sentent point dans le sang, parce que leurs rayons y sont interrompus à tous momens, je rapporteray icy une expérience que Boyle a faite sur la lumiere, & qui n'éclaircira pas peu cette raison. Après qu'il eut pris un globe de verre, & qu'il en eut tiré l'air tout d'un coup avec une pompe, il remarqua que le verre devint
incon

incontinent obscur, & qu'il se remplit comme d'un brouillard : il y apperçut pourtant quelquefois une certaine lueur qui ne duroit qu'un moment. Pour pénétrer la raison de cette expérience, il faut dire que les particules de l'air qui restèrent dans le verre, après qu'on l'eut pompé, se déplièrent & s'étendirent à la ronde, parce qu'on avoit succé l'air qui les pressoit ; c'est pourquoy les rayons de lumière furent interrompus par le mouvement déréglé des particules de l'air, ce qui se confirme, parce que quand les parcelles de l'air vinrent à occuper leur place sans se brouiller, les rayons de lumière se firent sentir, & le verre devint transparent. Ainsi puis que les particules de l'air qui interrompent les rayons directs de la lumière, sont bien capables par cette seule action de leur faire perdre la propriété qu'ils ont de nous faire sentir la lumière ; de mesme les différentes matieres qui composent la masse du sang, sont bien capables aussi de priver de sentiment les esprits vitaux, lors qu'elles en interrompent la liaison & la suite.

Les

Les réflexions que je viens de faire sur les différens principes du sang, sur sa fermentation, & sur les globules animés, donneront sans doute beaucoup de jour pour expliquer la Question du bien & du mal, que la fréquente Saignée peut faire. Or le sang ne pouvant pecher que dans sa quantité, ou dans son mouvement, ou dans son temperament, je vay examiner comment la Saignée produit de bons, ou de mauvais effets, selon qu'il péche de quelqu'une de ces manieres.

Il n'y a pas de doute que le plethore, ou la trop grande abondance du sang dans les vaisseaux, ne marque la necessité qu'il y a de saigner, puis qu'alors le sang ne circule pas librement, & qu'il est à craindre que la flâme n'en soit suffoquée. Il est encor à craindre que le sang dans cet état ne s'ouvre de nouveaux chemins dās les visceres, ou qu'il ne se fasse jour au dehors par quelque hemorrhagie, qu'il seroit difficile d'arrester. C'est pourquoy pour prévenir ces accidens il est à propos de desemplir les vaisseaux, par une prompte & abou

abondante Saignée , & de la reïterer
mesme une seconde , ou une troisième
fois , si la plethore estoit suivie de sym-
ptomes pressans.

Cependant on se doit bien garder de
tirer du sang dans toute sorte de pleni-
tude, comme quelques-uns le pratiquent;
car on observe que ceux qui ont cette
mauvaise habitude ; sont plus sujets à la
fièvre aussi bien qu'à la plénitude à la-
quelle ils voudroient remédier. Ainsi
on ne doit jamais employer la Saignée
sans un grand besoin ; car quand on en
est si prodigue, elle ne fait plus dans les
occasions pressantes , les mesmes effets
qu'elle feroit si l'on n'en abusoit point.
Si on demandoit comment la Saignée,
qui est si contraire à la fièvre & à la
plénitude , peut causer ces deux indis-
positions , lors qu'on l'employe trop
souvent ; on pourroit répondre que la
fréquente Saignée fait tant perdre des
principes actifs du sang , que ceux qui
restent sont trop affoiblis , & n'ont pas
assez de vigueur pour agir sur le chyle, &
pour en développer les principes ; c'est
pourquoy la plûpart des parties du chy-
le

le demeurent compactes & serrées ensemble, d'où vient qu'elles ne se dissipent pas autant qu'il faudroit par les reins; ou par la transpiration. Ainsi les écoulemens qui devoient se faire lors que le chyle se change en sang, étant empêchez, augmentent la quantité de la masse du sang, & la disposent quelquefois à bouillir, comme elle bout dans la fièvre.

On ne doit pas aussi toujours faire tirer du sang, quand son mouvement est plus impétueux qu'à l'ordinaire. Mais pourtant quand on observe qu'il court avec tant d'impétuosité dans les vaisseaux, qu'il les enfle trop, ou qu'il se pratique de nouveaux chemins, il n'y a pas de doute que la Saignée ne soit excellente. C'est pourquoy on en voit de bons succès dans les grandes douleurs de teste, dans les assoupissemens, dans l'équinancie, l'asthme, dans la pleurésie, dans les douleurs néphrétiques, & en un mot dans toute sorte d'inflammations. Car à mesure que la Saignée diminue la quantité du sang, son mouvement impétueux s'arreste peu-à-peu,
d'où

d'où vient que le sang mine & ravage moins qu'auparavant la nourriture des parties solides, & qu'il absorbe insensiblement la sérosité qui s'est débordée. De plus comme la Saignée retranche aussi une partie de la matière, qui n'a nul rapport avec les principes du sang, & qui s'enflâme trop, elle le dispose à pousser dehors le reste de cette matière étrangère, ou à les pétrir de sorte qu'il les rende d'une nature semblable à ses propres principes; mais parce que les inflammations sont des maladies pressantes, & qu'une seule Saignée n'est pas ordinairement capable de les guérir, il est bon alors de la réitérer souvent, selon que le Médecin le juge à propos.

Ce n'est pas toujours l'abondance du sang, ny les parties étrangères & élastiques, qui accélèrent son mouvement; les vaisseaux qui l'enferment hâtent encore souvent la circulation. L'histoire que Villis rapporte de la maladie d'une Dame qu'il avoit traitée, est une preuve que les vaisseaux du sang font quelquefois rouler cette liqueur avec une
impe

impétuosité extraordinaire ; car après que cette Dame eut esté longtemps sujette à une cruelle colique, & à des mouvemens convulsifs, il ordonna à cause de son poulx qui batoit vigoureuſemét, qu'on luy tirât en ſa preſence quatre onces de ſang à la jugulaire. On luy piqua auſſi toſt la veine, & on fut ſurpris de voir la violence avec laquelle le ſang en ſortoit; mais eſtant morte d'apoplexie quelques heures après, Vvillis en fit l'ouverture dès le lendemain, & remarqua entr'autres choſes, qu'il n'y avoit pas quatre onces de ſang dans tout ſon corps. D'où vient qu'il n'eſt pas aisé de croire que ſi peu de ſang fuſt capable de faire des impreſſions aſſez fréquentes, & aſſez fortes ſur les tuniques nerveuſes & intérieures du cœur, & des artères, pour obliger ces vaiſſeaux à le faire circuler avec tant d'impétuoſité. Ainſi il y a beaucoup d'aparence que le cœur & les vaiſſeaux, pouſſoient eux-mêmes le ſang, ſans qu'ils y fuſſent déterminés par le ſang meſme, comme ils le ſont naturellement. S'il falloit apporter d'autres preuves, pour confirmer que

que les canaux du sang avancent quelquefois avec trop de précipitation le mouvement de cette liqueur , on n'auroit qu'à faire réflexion se passe dans les passions violentes, comme sont la joye, la colere, &c. Car il semble que le sang ne précipite alors son mouvement, que parce que les esprits lumineux & sensitifs, qui sont beaucoup plus émeus qu'à l'ordinaire, l'élancent avec trop de vitesse du cerveau dans les canaux nerveux, & sur tout peut-estre dans ceux qui distribuent leurs branches au cœur, & aux vaisseaux, qui dépendent de ce viscere. D'où vient que les contractions du cœur & des vaisseaux en sont alors bien plus fréquentes, & que le sang en avance son mouvement avec plus de rapidité.

Lors que la trop grande vitesse avec laquelle le sang roule dans les vaisseaux, n'est excitée que par les mouvemens convulsifs du cœur & des arteres, il y auroit de l'imprudence d'employer la Saignée aussi fréquemment que dans les inflâtements. Cependant on pourroit bien quelquefois dans ces rencon-

Q. de Janvier 1681.

C

tres tirer un peu de sang , lors que les forces le permettent , & que le mal paroist pressant ; car on empesche avec ce remede que le sang ne fournisse au cerveau & aux nerfs autant d'esprits qu'au paravant , & l'on retranche en mesme temps un bon nombre de parties sulfureosalines, qui se seroient infinüées dans les pores des fibres charneuses du cœur , & des arteres. C'est pourquoy puis que la Saignée supprime une partie de ces esprits , & de ces matieres sulfureosalines , qui sont propres à agiter de mouvemens convulsifs le cœur & les arteres , quand elles s'y rencontrent, on voit comment ce remede guérit ces convulsions, qui excitent le cœur & les arteres à chasser le sang avec impétuosité. Neantmoins il seroit mal-à-propos de tirer beaucoup de sang dans la seule veüe qu'on auroit de retrancher la matiere qui cause les convulsions , parce qu'on doit surtout avoir égard aux forces , que les convulsions diminuent beaucoup , & que la Saignée pourroit abatre tout-à-fait.

Pour achever d'expliquer quand il est

est à propos d'employer la Saignée, il ne reste plus que d'examiner le tempérament du sang, & de pénétrer comment ce tempérament s'altère. Quand le sel & le soufre prennent si fort le dessus, qu'ils l'emportent sur les esprits vitaux ou les globales animez, il est bon alors d'employer la Saignée. D'où vient qu'on l'employe heureusement dans les intempéries chaudes, dans la plûpart des fièvres, dans la jaunisse, dans le scorbut, &c. La raison du bon succès de la Saignée dans ces rencontres, consiste non seulement en ce qu'elle oste une partie de la matiere qui cause le mal; mais aussi en ce qu'elle excite dans le sang une nouvelle fermentation, qui délie les esprits vitaux des chaînes qui empêchoient leur action, & qui en fait naître de nouveaux. Ainsi quand ces esprits ont repris leur premier mouvement, ils rayonnent par toute la masse du sang, & soumettent le soufre & le sel, qui avoient auparavant pris le dessus, c'est pourquoy ils donnent à ces principes le rang qu'ils doivent avoir naturellement, & rétablissent par ce moyen le tempérament du sang.

Mais si la constitution du sang devenoit mauvaise, parce que les esprits & les soulfres seroient enveloppez par les autres principes, d'une sorte qu'ils n'auroient pas la force de s'en débarrasser, il seroit alors tres-mal à propos d'employer la Saignée; car alors elle ne scauroit donner aucune esperance de rétablir le sang tout crud & aqueux, comme je le suppose, au contraire elle abattroit encor d'avantage le peu de vigueur qui luy resteroit. C'est pour cela qu'on évite la Saignée, avec grand soin dans l'hydropisie, dans la cacochymie, & dans les maladies où on ne mange que des choses extravagantes.

Il ne faut pas passer sous silence certaines rencontres, où l'on peut douter si on employera la Saignée, car puis qu'il y va quelquefois de la vie ou de la mort, d'en faire un bon ou un mauvais usage, la matiere merite bien qu'on l'examine. C'est pourquoy si le sang dans une fièvre continue s'échauffe si fort, qu'il fasse sentir son feu par tout le corps, qu'il altere les Ma-

lides, qu'il leur cause des infonnies & des ardeurs dans le gozier, on feroit mal dans cette occasion de n'employer pas la Saignée, pourvû néanmoins que le Malade ne suë point, & qu'il ne parvienne aucune tache de pourpre. Quand le sang entre & recueilly dans son sein assez de matiere brûlée, il faut observer s'il s'en défait bien-tost par les focius, par les urines, par le fige, & par les autres voyes. S'il chasse cette matiere par ces moyens ordinaires, il ne faut point saigner; mais au contraire si elle demeure, & qu'il y ait à craindre qu'il ne se fasse quelque transport au cerveau ou ailleurs, il est à propos d'employer la Saignée, car dans cette conjoncture elle dissipe la matiere brûlée du sang, & empêche que cette matiere ne se décharge dans le cerveau, ou dans quelque autre viscere. Mais enfin si cette matiere s'émeut, ou s'agite si fort, qu'elle se porte dans les visceres du bas ventre, ou à la circonference du corps, elle y excitera tantost des vomissemens, ou des dysenteries étranges; ou

tantost des pustules comme on en voit dans la rougeole & dans la petite verole. C'est dans ces dernières occasions que la Saignée est toujous dangereuse, parce que si l'effort que la Nature fait est bon & critique, il ne faut point le troubler avec la Saignée; & s'il est mauvais & symptomatique, il ne faut point encoor le rendre plus mauvais avec ce remède. Ainsi il ne faut point employer la Saignée en ces occasions, si on n'en veut recevoir du def-honneur.

Puis qu'il y a du danger de l'employer dans la rougeole, dans la petite verole, dans la dysenterie, &c. où le sang paroist estre grumelé, il faut croire par la même raison qu'on ne fait pas bien d'user de ce remède dans toutes les mélancolies, où le sang se fige; c'est pourquoy on se défend dans les fièvres malignes & pestilentiellees, comme aussi dans la peste; car ces maladies prennent souvent leur origine d'un sang caillé, qui est peut-estre semblable à celuy d'un Chien, quand on a infusé de beau forte comme l'esprit de vitriol dans ses veines. On remarquera icy en passant, contre le
senti

sentiment de plusieurs Personnes doctes, que l'abondance du nitre qui se trouve quelque fois dans l'air, n'est pas la matiere qui fige le sang; car Malpighi ayant pris un Chien qui n'estoit pas des plus robustes, & luy ayant introduit dans la veine jugulaire autant de nitre que six onces d'eau en pûrent dissoudre, il n'observa dans cet Animal aucun changement sensible, si ce n'est une grande abondance d'urine qu'il fit. D'où vient qu'il est probable que le nitre n'est pas la matiere qui fige le sang. Quoy qu'il en soit, la raison pourquoy on ne tire point de sang dans les fièvres malignes & pestilentielles, s'expliquera toujours de mesme; car puis que les esprits venimeux ont la propriété avec leurs figures crochues de lier les fibrilles du sang, & d'en faire de petits plotons, ils empeschent par ce mesme moyen qu'il ne se forme de nouveaux esprits; d'où vient que la masse du sang languit, & que les forces chancellent. Ainsi on doit alors éviter la Saignée, parce qu'elle retrancheroit une partie des globules vivans,

qui contribuent encor à donner au sang le peu de fluidité qui luy reste. D'ailleurs comme ces fièvres malignes & pestilentielle excitent par tout le corps des taches pourprées, des pustules, des bubons, &c. la Saignée ne manqueroit pas de faire rentrer au dedans les impuretez venimeuses qui forment ces tumeurs. D'où vient que si on l'employoit, elle seroit cause que le sang s'infecteroit encor davantage, & que la flâme avec ce qu'il a de plus pur, s'éteindroit enfin tout-à-fait.

Il n'y a pas d'apparence que tous les venins ayent les mesmes proprietéz, car il y en a qui caillent le sang, il y en peut avoir aussi qui le rendent trop fluide. L'experience qui suit a donné lieu à cette conjecture. Fracassetti ayant pris un Chien, infusa dans ses veines du sel de tartre resôû. Apres cette injection cet Animal se plaignit beaucoup, enfla, & puis mourut. Quand il en eut fait l'ouverture, il trouva que son sang estoit beaucoup plus fluide, & plus vermeil qu'il ne le devoit estre. Cette experience enseigne qu'il peut

y avoir des venins, qui tuent en rendant le sang plus liquide qu'il ne doit estre. Ainſi quand il arrive qu'une fièvre maligne & pestilentielle s'excitent par des venins qui diſſolvent, & qui embrasent la maſſe de ſang plûtôt qu'ils ne la glacēt, la Saignée alors pourroit peut-estre bien donner du ſoulagement; car c'eſt apparament dans une fièvre pestilentielle de cette nature, où Riviere ſe trouva ſi bien de la Saignée, comme il l'apprend dans ſon Traité des Fièvres malignes. La Saignée eſt d'un bon uſage dans de ſemblables fièvres; parce que ſi on ne l'y employoit pas, il ſeroit à craindre que les eſprits venimeux qui embrasent alors les globules du ſang par excés, ne les éteigniffent entièrement; car la Saignée ſouſtraît une partie du feu devorant qui eſt dans les veines, & elle en affoiblit le venin de telle ſorte, que le ſang en a bien plus de force pour ſe rétablir.

En voila peut-estre aſſez pour ſatisfaire à la Queſtion du Mercure, puis qu'on a expliqué combien il eſt mau-

vais d'entreprendre mesme une seule fois de tirer du sang dans certaines indispositions, & combien au contraire il est bon de saigner, & de saigner mesme souvent dans d'autres maladies. C'est pourquoy comme on est convaincu par la raison & par l'expérience, que la Saignée fait souvent de bons effets, on ne se mettra point en peine du sentiment de Van-Helmont, & de ses Sectateurs, qui ont crû qu'on ne devoit jamais employer la Saignée; parce, disent-ils, qu'elle est injurieuse à la Nature, qui peut d'elle-mesme sans ce secours surmonter toutes les maladies, ou du moins en venir à bout quand elle est aidée de leurs remedes; mais sans m'arrester à cette chymere qu'ils se forment, quand ils disent que la Saignée est injurieuse à la Nature, il seroit à souhaiter de sçavoir quels sont leurs grands remedes qui ont la propriété de diminuer la masse du sang, quand elle regorge dans les vaisseaux, & qu'elle s'en déborde comme elle fait dans l'équinancie, dans l'inflammation des poulmons, dans la pleu

pleuresie, &c. car s'ils employent au commencement de ces maladies des remèdes qui poussent par les sueurs, par les urines, par le siège, ou par d'autres voyes; il est certain que l'action de ces remèdes augmentera le mal, à cause de l'effervescence extraordinaire qui s'excite alors dans le sang. Les Cordiaux qui raniment les esprits, & qui augmentent la fermentation du sang, ne produiroient pas aussi de meilleurs effets. Enfin les narcotiques, comme est l'Opium, &c. qui font dormir, & les remèdes qui fixent l'humeur qui agite le sang avec trop de véhémence, comme le Quinquina, &c. ne peuvent alors se mettre en usage qu'avec beaucoup de risque, parce que ces remèdes ne diminuent point l'abondance du sang, laquelle fait principalement qu'il s'échape hors de ces vaisseaux. Ainsi, comme il y auroit encor des inconveniens à employer d'autres remèdes que la Saignée au commencement de ces maladies, on doit juger contre le sentiment de Van-Helmont, que la Saignée est souvent un grand remède.

On

60. *Extraordinaire*

On m'a seulement envoyé quatre Madrigaux sur les Enigmes du Mois de Decembre, dont les Mots estoient la Petite-oye, & les Enseignes.

I.

IL faut pour cette Enigme un esprit bien profond.

*Pour moy, bien loin je la renvoye.
Helas, comment pourrois-je en découvrir
le fond?*

Je ne puis en venir jusqu'à la Petite-oye.

F. HA. DU MESNIL, de Chambrais en Normandie.

II.

Aux desirs du Public Mercure s'accorde.

*On souhaitoit sçavoir la mode;
Il a sur les Habits parlé fort galamment;*

Et tant il donne avis de tout obligamment,

Pour en trouver l'Etoffe avec la Petite-oye,

Dans ses Enigmes il envoye

jusqu'à l'Enseigne du Marchand.

LA BLONDINE GUERIN.

III.

III.

Pourquoy devenir si chagrine,
Pour avoir d'une Enigme en vain cher-
ché le sens ?

*Mercur*e, qui selon sa coûtume raffine,
En a caché le Mot, Nanon, dans vos
Rubans.

L'HERMITE DE SACE',
pres Pontorson.

IV.

M*ercur*e est doublement galant,
Dans ce Mois je vous l'enseigne,
Voyez sa Petite-oye ; ayant l'heureux
talent

De la prendre à la bonne Enseigne,
*Mercur*e est doublement galant,
Dans ce Mois je vous l'enseigne.

M. ou le Poulet perdu recouvert de
la Belle Mouton d'Alençon.



E L E G I E.

Aimable & belle Olympe, apres huit
ans d'absence,

de

62 *Extraordinaire*

Le revoy malgré moy le lieu de ma nais-
sance ;

Ce País que l'on vante en mille endroits
divers,

Où l'on n'a jamais veu que de charmans
Hyuers ;

Ce País où l'on vit dans une Paix pro-
fonde,

Où les Femmes se font aimer de tout le
monde ;

Enfin dans ce País tout rempli d'agré-
ment,

Je ne trouve qu'ennuy, que peine, que
tourment.

Freres, Parens, Amis, tout icy m'em-
barasse,

Les plus rares Objets m'y paroissent sans
grace,

Et depuis le moment que le Ciel en cour-
roux

M'obligea, chere Olympe, à m'éloigner
de vous,

Il n'est point de plaisir, il n'est point de
remede,

Qui puisse soulager le mal qui me possède.
Tout ce que la langueur, le chagrin, &
l'ennuy,

Ont

Ont de plus rigoureux, je le sens au-
jourd'huy.

Mes peines, mes transports, augmentent
à toute heure,

Sans cesse je soupire ; & sans cesse je
pleure,

Et si je n'espérois de vous revoir un jour,
Le mourrois en ces lieux de douleur, &
d'amour.

Puisse venir bientôt, cher Objet que
j'adore,

Ce jour qui doit finir l'ennuy qui nous
devore !

Puisse venir bien-tost ce jour si sou-
haité,

Où nous pourrons tous deux avec sin-
cerité,

Par de muets discours, dans les bras l'un
de l'autre,

Moy vous nommer mon cœur, vous m'a-
peller le vostre !

Où nous pourrons tous deux, tendrement
transportez,

Sans craindre vos Parens, unir nos vo-
lontez !

Mais, hélas, ces cruels, sans pitié, sans
tendresse,

A nos justes desirs s'opposeront sans
cesse,

Et ce jour attendu depuis pres de trois
ans,

N'arrivera peut-estre encore de long-
temps.

Dans ce funeste état, que résoudre ? que
faire ?

Faut-il toujours pleurer ? faut-il toujours
nous taire ?

N'oserons-nous, hélas, jamais nous dé-
clarer,

Et toujours en secret faudra-t-il sou-
pirer ?

Non, non, dès ce moment cessons de nous
contraindre,

Il est temps de parler, il ne l'est plus de
feindre ;

A ces ingrats Parens n'avez vous pas
rendu

Cent fois plus de respect qu'il ne leur
estoit dû ;

Jusques-là que craignant leur injuste
colere,

Il faut, me dites-vous, Amant tendre &
sincere,

Pour plaire à nos Tyrans, vous éloigner
d'icy ?

L'obeis,

du Mercure Galant. 65

*Obeis , je pleureray , vous pleurastes
aussy.*

*Que en nous fais souffrir , fatale com-
plaisance!*

*Olympe , croyez-moy , plus d'égards ,
plus d'absence ,*

*Cherchons les vrais moyens de devenir
heureux ,*

*Ordonnez que je parte , & voila tous
mes vœux.*

*Je voleray soudain sur les Rives de
Loire ,*

*Et là de tous nos maux nous perdrons
la memoire ,*

*Pour ne songer jamais qu'aux plaisirs
infinis*

*Que reçoivent deux cœurs quand ils sont
bien unis.*

BALMIER, de la Ville d'Uzés.

D E S E F F E T S D E L ' E A U M I N E R A L E .

A Peine les Hommes commencent-ils de naistre , qu'ils se trouvent

vent accablez de mille maux , & de mille infirmitéz différentes. Leur sort seroit beaucoup plus à plaindre que celui des autres Animaux , si la Nature qui les a rendus sujets à tant de maladies , que ceux cy ne connoissent pas, ne leur en avoit donné les remedes dans les choses mesme les plus communes.

L'Eau , toute simple qu'elle est , ne leur est pas moins utile pour la santé , que pour la vie. Elle humecte les parties où elle coule ; elle éteint le feu devorant qui les consume ; elle calme l'agitation des humeurs , elle les adoucit quand elles sont aigres, acres, ou salées ; elle les épaisit lors qu'elles sont trop coulantes & trop fluides ; elle les atténue quand elles sont trop épaisses. Ceux qui sont travaillez de la goutte , de la migraine , des suffocations , &c. reçoivent un soulagement considerable de l'usage de cette liqueur. Les Buvéurs d'Eau sont ordinairement plus sains , & vivent plus longtems que les autres.

L'eau n'a pas moins de vertu quand
on

on s'y baigne, que lors qu'on la boit. Elle ouvre les pores de la peau; elle facilite la transpiration insensible; elle s'insinüe doucement dans toutes les parties; elle les humecte, & les rafraichit; elle les délasse; elle appaise la violence des douleurs qui les accablent; en un mot elle guérit, comme dit Galien, *L. 2. De sanitate tuandâ*, les maladies les plus difficiles, & prévient toutes celles qui nous menacent.

Si l'Eau commune a tant de force, de combien d'effets plus grands n'est-elle pas capable quand elle se trouve une fois empreinte de la vertu des Minéraux? Elle devient si puissante, qu'elle dompte les maux les plus rebelles & les plus invétérés; elle emporte la cause qui les produit; elle détruit les levains qui les entretiennent. Mais pour mieux connoître la vertu de cet admirable Remede, examinons de quelle façon la Nature le compose dans les entrailles de la terre.

Il se trouve en beaucoup de lieux un sel un peu acide, qui se dissout dans l'Eau comme les autres sels. Quand elle

elle en est une fois empreinte, elle est si active & si penetrante, qu'elle dissout les corps les plus durs, les plus compacts, & les plus solides. Si elle passe dans quelque Mine de Métal, elle la corrode en même temps, & s'en charge plus ou moins, suivant qu'elle est plus ou moins imbuë de ce sel.

S'il ne boule qu'une petite quantité de cette Eau dans juste Miniere, elle s'attache à la partie la plus précieuse mineral qu'elle trouve, & se coagule avec elle sous la forme de sel, comme j'ay fait voir dans mes Entretiens sur l'Acide & l'Alkali, en expliquant la maniere dont se fait le Vitriol de Mars, & les autres fels mineraux composez. Si elle s'y jette en abondance, elle passe au travers, & entraîne avec elle la partie du mineral qui a le plus de rapport avec le sel dont elle est empreinte. Les crasses qu'elle laisse dans les lieux où elle sort font connoître la nature du mineral qui la compose.

Les Eaux minerales ne sont pas toutes de la mesme nature. Il y en a de salées, d'âpres, d'acides, &c. Il s'en rencontre

contre de chaudes & de froides ; les unes servent à baigner le corps, les autres se boivent. Quand ces Eaux coulent dans une Mine de sel commun, ou de sel gemme, elles deviennent salées. Lors qu'elles passent dans une d'Alun ou de Nitre, elles acquièrent une acidité approchante de celle de ces Sels. Si elles trouvent quelque Mine de Métal, ou de Marçassite, elles prennent différentes saveurs, selon qu'elles se chargent plus ou moins de ces corps.

Quand ces Eaux se meslent avec quelque terre soufrée, elles bouillonnent aussitôt & deviennent chaudes par l'agitation qui se fait des parties acides ou ignées de cette terre.

Si il arrive qu'elles coulent dans quelque Mine d'Orpiment, d'Arsenic, &c. elles sont venimeuses, & causent, quand on les boit, les mêmes accidens que ces Minéraux. Elles prennent de la même manière, les qualités des autres corps qu'elles dissolvent, & produisent les mêmes effets.

Il se rencontre en beaucoup de lieux

lieux plusieurs Mineraux mélez ensemble , qui augmentent la force & la vertu de ces Eaux, & qui les rendent propres à davantage de maladies. Plus elles s'en chargent, plus elles sont bonnes.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les Eaux minérales sont en usage. Les effets surprenans qu'elles produisent, les ont autorisées depuis plusieurs siècles. On les boit , on s'en lave ; mais de quelque maniere qu'on les prenne , elles guérissent , ou soulagent du moins considérablement ceux qui s'en servent.

Les Eaux minérales chaudes ne sont pas seulement propres à corriger les vices de la peau , à dessécher les ulcères, les galles , les pustules , les dartres , &c. qui l'infectent , & à résoudre les tumeurs qui s'y forment ; elles passent au travers de ses pores , & pénètrent imperceptiblement toutes les parties. Elles y portent une douce chaleur qui les fortifie ; elles dissipent les humiditez qui les affoiblissent ; elles résolvent les humeurs tenaces & visqueuses qui les embarrassent ; en un mot elles

elles les rétablissent dans leur première force & leur vigueur naturelle. C'est ce qui fait qu'elles sont bonnes aux faiblesses des nerfs, aux tremblemens des membres, à la paralysie, aux maladies des jointures, à la colique, à la gravelle, à la néphrétique, à l'hydropisie, aux obstructions, & à toutes les maladies que l'on croit froides & humides.

Ces Eaux ont plus ou moins d'effet, selon qu'elles sont plus ou moins chaudes. On les prend ordinairement deux fois chaque jour, une le matin, & l'autre le soir. On les laisse un peu refroidir quand elles sont trop chaudes. On y reste une heure de temps ou environ.

Les Eaux minérales froides sont bonnes aux mêmes maux auxquels le minéral dont elles sont chargées est propre. Elles ont même beaucoup plus de force & de vertu, parce qu'elles n'emportent que la partie la plus pure du corps qu'elles dissolvent, lequel devient plus ouvert & plus pénétrant, & par conséquent plus capable d'action.

Ces Eaux n'ont pas moins d'effet
que

que les chaudes. Elles corrigent l'intempérie des viscères ; elles les rafraîchissent, elles les nettoient, & les fortifient. On s'en sert dans toutes les maladies croniques. Il n'y a que celles de poitrine, & les aiguës, où elles ne soient point en usage.

Je ne diray rien du temps & de la maniere qu'on doit les prendre, ny du régime que l'on observe en les buvant.

Comme les Eaux minérales ont toutes des qualitez différentes, que les unes sont propres à certains maux, les autres à d'autres, il est de la prudence du Medecin, qui les ordonne, d'examiner la nature de chacune en particulier, de considerer le temps, la saison, l'âge, le sexe, les forces, & le tempérament du Malade, la nature, la grandeur, & la qualité de la maladie. Elles ne peuvent ainsi avoir que de tres-bons effets ; & bien loin d'estre dangereuses, elles seront toujours utiles & salutaires.

LE PHILOSOPHE INCONNU,
de Contance.

REPON

REPONSE AUX TROIS
premieres Questions du dernier
Extraordinaire.

A MADAME***

Vous voulez, Madame, que je ré-
ponde aux Questions proposées
dans le dernier Extraordinaire, & l'or-
dre que vous m'en donnez suffit pour
me le faire entreprendre avec joye. Je
ne prétens point que mes Réponses
passent pour des Décisions & pour des
Jugemens souverains & sans appel. Je
vous les envoie comme des choses in-
differentes dont vous croirez ce qu'il
vous plaira. Voicy ce que l'on propose
d'abord. *Lequel est plus à plaindre, ou
un Mary jaloux, ou la Femme d'un Ma-
ry jaloux.*

Pour moy, je n'hésiteray point à di-
re que c'est le Mary. Si la Femme est
coquete, & si elle a l'humeur portée à
la galanterie, quelques precautions que
ce jaloux Mary prenne pour mettre son
Q. de Janvier 1681. D

honneur en seûreté, quelques soins qu'il apporte à tenir la Femme étroitement enfermée, & à ne luy donner que très-peu de liberté, elle sçait gagner, soit par de belles promesses, soit par des présents considerables; les Domestiques les plus dévoüez au service de leur Maistre, faire tenir des Lettres à son Galant, ménager des rendez-vous, & se consoler avec luy des mauvaises heures qu'il faut qu'elle passe avec son Bourru. Si au contraire la Femme est vertueuse, la vertu luy sert de consolation, & son devoir dont elle a touÿours suivy les regles les plus austeres, luy donne une secrete joye qui luy fait oublier en quelque façon les chagrins que luy cause la jalousie de son Mary. Mais un jaloux ne goûte jamais aucunes douceurs. Tout est poison, tout est amertume pour luy. Il ne passe point de bonnes heures, il ne passe pas même d'heureux momens. Il ne cherche qu'à troubler son repos. Il se fait des Monstres effroyables d'une bagatelle, & souvent d'un rien. La complaisance de la Femme qui devroit luy rendre l'esprit tranquille, est ce qui l'al-

larme

larme davantage. Il croit que ses caresses ne sont que feintes, que sa tendresse est concertée, & que toutes ses manieres sont remplies d'une dissimulation qu'elle met en usage pour l'éblouir. Enfin il est son propre Bourreau. Il invente tous les jours de nouveaux supplices pour se tourmenter soy-mesme, & il fait naître en son cœur des feux qui le brûlent, qui le devorent, & qui le consomment enfin entierement.

Je croy, Madame, que si la pitié qu'on a d'ordinaire pour les Personnes de son Sexe qui sont dans le malheur, vous empesche d'estre de mesme sentiment que moy sur la premiere Question, vous pourrez bien ne pas agir de la même maniere touchant la seconde, où l'on demande, *Lequel doit estre estimé le plus malheureux, ou l'Aveugle né, ou celuy qui a perdu la veüe.* On les suppose tous deux à l'âge de raison, & le dernier dans cet âge de raison quand il est devenu aveugle.

Vous pourrez, dis-je, Madame, estre de mon sentiment, quand je vous auray fait connoistre que celuy qui

a perdu la veüe , est plus malheureux que l'Aveugle né ; car pour sçavoir si quelque chose est un bien , il faut en avoir goûté les plaisirs. L'Aveugle né n'a jamais goûté les plaisirs de la veüe. Il n'a jamais discerné de quelle utilité elle estoit aux Hommes. Il est né, il a vescu dans l'aveuglement. Jamais il ne s'est trouvé dans autre état , & c'est ce qui luy fait croire qu'il n'y en a point de plus heureux. Mais celuy qui a perdu la veüe apres en avoir jouÿ , est ensevely dans une douleur profonde de se voir privé d'un grand bien , dont il semble n'avoir connu parfaitement tous les avantages , que pour en trouver la perte plus amere, & plus sensible. Quel chagrin n'a-t-il pas quand il vient à considérer qu'il a besoin de tout le monde, & qu'il ne peut presque rendre aucun service à qui que ce soit ? Quelles rigueurs ne trouve-t'il pas dans son destin, estant exposé aux injures des Brutaux, à l'insolence des Domestiques, & quelquefois mesme aux railleries froides des mauvais Plaisans ? Apres s'estre mélé dans tous les plaisirs , apres avoir vécu
long

long-temps à la Cour, ou parmy le grand monde, enfin apres avoir goûté toutes les douceurs de la vie, quelle amertume ne ressent point cet Homme quand il s'en trouve séparé, & quand il n'a plus, au lieu d'une compagnie nombreuse, qu'une solitude cruelle & insupportable? Comme il ne quitte le monde que par contrainte, plus il est éloigné de son commerce, plus ce commerce luy paroist doux & avantageux. Il a peu d'esperance, beaucoup de chagrins, des douleurs infinies. Il est agité de mille passions differentes. Le souvenir des biens qu'il a perdus le desesperé, & luy cause des peines cruelles, qui souvent ne finissent qu'avec sa vie.

Si l'illustre Monsieur de ** n'estoit point vostre Epoux, s'il n'estoit encor que vostre Galant, si j'estois son Rival, & que vous vinssiez me demander mon sentiment sur la troisiéme Question; comme je serois sûr de conclure contre moy en concluant pour l'Amant qui auroit plus de mérite, je ne manquerois pas de vous dire que le plus amoureux est preferable aux autres.

J'étalerois toute ma rhétorique pour vous prouver qu'il n'est point de plaisir égal à celui d'estre aimée passionnément, & je vous dirois,

*Adorable Philis, dans ce siècle barbare
Où la constance est rare,
Doit-on considérer, quand on fait son
Amant,
S'il joint un vray mérite à beaucoup d'a-
grément ?*



*Pourveu qu'il ait un cœur tendre, discret,
fidelle,
Pourveu qu'il sçache bien aimer,
Pourveu qu'il ait beaucoup de zele,
Philis, belle Philis, cet Amant doit
charmer.*

Mais, Madame ; comme une amitié pure, sincere, sans mélange, & bien réglée, est l'unique nœud qui nous attache, je vous répondray que je conseillerois à une Belle qui se verroit pressée de s'expliquer par deux Amans, dont l'un auroit beaucoup d'amour & peu de mérite, & l'autre beaucoup de mérite & peu d'amour ; je luy conseillerois,
dis-je,

dis-je, de se declarer en faveur de celuy qui auroit beaucoup de merite, non pas ouvertement, mais en luy faisant connoître que s'il estoit plus passionné, si ses soins estoient plus empressez, si l'on estoit plus persuadé de sa fidelité & de sa passion, si l'on estoit assuré qu'il voulust prendre un engagement de cœur solide & veritable, on pourroit bien risquer quelque chose; & s'engager même dans la suite. Car quoy qu'on dise, Madame, qu'il est bien doux de se voir aimée tendremēt, vous m'avoüerez qu'il est bien plus avantageux d'avoir pour Amant un Homme de merite, qui soit un peu moins passionné, ne fust ce que pour avoir la gloire de passer dans le monde pour une Personne qui sçait faire un digne choix. Joignez à cela, qu'un Homme qui a du merite, se picque presque toujours d'aimer constamment. Si dans la suite du temps il reconnoist des defauts dans la Personne qu'il aime, s'il n'y trouve plus tout ce que d'abord il y avoit veu d'agreable, ses soins ne diminuent pas pour cola, & il trouve tant de marques de bonté dans la preference que

la Belle luy a donnée sur ses Rivaux, que quoy qu'il fasse il n'est jamais content de luy-mesme, & ne croit point avoir assez fait pour luy en marquer sa reconnoissance. Mais un Homme sans merite, comme il ne connoist point les delicatesses de l'amour, souvent la passion tient de la brutalité, & presque toujourns de l'emportement. Comme il ne cherche en aimant que sa propre satisfaction, que son plaisir particulier, si-tost que ce qui luy donnoit cette satisfaction, ou ce plaisir, s'évanoüit, si-tost que la Belle vient à perdre ses charmes, il perd la tendresse qu'il avoit pour elle. Ses empressemens diminuent, & il abandonne honteusement une Personne qui l'avoit choisy comme un Amant dont les premieres assiduez l'avoient charmée, dans l'esperance qu'elles dureroient toujourns.

Voilà, Madame, quels sont mes sentimens sur les trois premieres Questions. Pour les autres, je les laisse à decider à ceux qui se feront un plaisir de l'entreprendre; car quoy que j'aime la Chasse, je ne me suis jamais attaché à en chercher l'origine. Je traite tous les Superstitieux

du Mercure Galant. 81

fitieux de ridicules, de visionnaires, & d'esprits chimeriques; & enfin sur le chapitre de la Medecine, quand on devoit me faire passer pour criminel de leze-Faculté, je vous avoüeray que je suis un peu impie, & que je n'y crois que de bonne sorte. Je suis, Madame, vostre, &c.

Le Rat du Parnasse, du C.S. Mederic.

La Lettre qui suit a esté écrite à une Princesse plus considerable encor par ses belles qualitez que par son rang. Le nom de l'Auteur que vous trouverez au bas, porte une recommandation fort avantageuse.

A MADAME***

S*I le Ciel me rendoit une heureuse jeunesse,*

*Joserois vous aimer, adorable Princesse;
En toute humilité mon sacrifice offers,
Loin d'estre rebuté; pourroit estre souffert;*

*Car on sçait que jamais une Dame
n'abhorre*

D v

*Le feu respectueux de quiconque l'adore.
Malgré tous vos appas je commande à
mon cœur,*

*Qu'il ne soit seulement que vostre Ad-
mirateur,*

*Mais un Admirateur qui vous vante
sans cesse ;*

*Pour vos perfections ma Muse s'inté-
resse ;*

*Elle aime à publier que dans tous les Cli-
mats,*

*Dans ceux où le chaud regne, & dans
ceux des frimats,*

*Il n'est point de beauté que la vostre
n'efface.*

*Dés que vous paroissez, on vous cede la
place ;*

*On vous voit surpasser les Objets les plus
beaux,*

*Comme nostre Grand Roy, les plus fa-
meux Héros,*

*Et vos yeux éclatans, en triomphes fer-
tiles,*

*Gagnent autant de Cœurs, qu'il a con-
quis de Villes,*

*Nostre Prose & nos Vers ne finiroient
jamais,*

Suy

Sur les Faits de L O U I S , & vos di-
vins attrait.

Je suis ravy, Madame, que mes Vers
ayent l'honneur de vous plaire; & d'ap-
prendre que vous ne trouverez pas
mauvais que *Mercur*e Galant les expose
aux yeux du Public; mais vous ne desi-
rez pas estre nommée, & vous voulez
paroistre *incognito*. Ce m'est un dé-
plaisir mortel, que vostre Nom ne soit
pas à la teste de ce petit Ouvrage.
Mes Vers en seroient illustrez; *Mer-
cur*e Galant auroit trespasé avec plaisir aux
louanges que je vous aurois données,
& il auroit enchery dessus, car il est
éloquent & bon Panegyriste. Permet-
tez-moy ailleurs, Madame, que ma joye
dehale, & que je me vante hautement
que je ne suis pas malhabile, d'avoir
fait des Vers qui soient au gré d'une
Princesse jeune, bien faite, & toute
pleine d'esprit. Il n'est pas aisé de con-
tenter les Dames. On a toujours quel-
que chose à refaire, & elles ne donnent
pas moins de peine aux Poëtes, qu'à leurs
Tailleurs, à leurs Cordonniers, & à
J D tous

tous les Ouvriers qui travaillent pour elles. On m'a dit qu'il n'y avoit qu'un mot seulement qui vous déplaisoit dans mes Vers. Des Connoisseurs les ont lûs & releus. La faute ne leur a point sauté aux yeux. Il a fallu que je la leur aye marquée. Aussi-tost on s'est rangé de vostre côté, & l'on a critiqué le mot, en louant vostre justesse & votre délicatesse. Je passe condamnation, & suis avec tout le respect qui vous est dû, Madame, vostre tres-humble & tres-obéissant Serviteur,

DE LAGNIÈRES.

Si tous les Traitez que je vous ay envoyez de Monsieur Rauls de Roïen sur diferentes manieres, vous ont donné beaucoup de plaisir, parce que vous les avez toujours trouvez pleins de recherches curieuses, vous ne devez pas vous en moins promettre du Discours que vous allez voir touchant les Anciens. Il est de ce mesme Auteur, & ne laissez rien à souhaiter à ceux qui veulent estre véritablement éclaircis sur ce sujet.

DE

DE L'ORIGINE DES
Anneaux, de leur matiere, &
de leurs usages; & de la vertu
des plus rares Pierres qui y sont
enchassés.

Q Uoy que le *Mercur*e n'ait proposé l'origine des Anneaux ou Bagues, que pour donner lieu à des Fables, le sujet m'en a semblé assez curieux pour en parler autrement, comme aussi de leur matiere & de leur usage, selon les temps & les Nations, & pour en suite dire quelque chose de la vertu des Pierres les plus rares & les plus précieuses que l'on y enchasse.

Selon la Fable, *Prométhée* qui des premiers temps avoit découvert un grand nombre de Secrets, ayant esté dévoré des chaînes dont il estoit attaché au Mont *Caucase*, pour avoir dérobé le feu du Ciel, en reconnoissance de cette faveur qu'il avoit reçeuë de *Jupiter*, se fit de ces mesmes chaînes

un Anneau , dans le chaton duquel il representa la figure du Rocher où il avoit esté détenu , ou plutôt , comme dit Plinè , il y enferma un morceau du mesme Rocher , & le mit à son doigt. Voila le premier Anneau , & la premiere Pierre.

Mais on apprend d'ailleurs que l'usage des Anneaux est fort ancien , & que les Egyptiens en ont esté les premiers Inventeurs ; ce qui se confirme par la personne de Joseph , comme on voit en la Genèse 41. du temps de Pharaon , puis que pour avoir interpreté le Songe de ce Roy , il reçut non seulement la liberté , mais il fut récompensé de l'Anneau de ce Prince , d'un Collier d'or , & de la Suintendance de l'Egypte. Joseph au troisieme Livre des Antiquitez Judaïques , dit que les Israëliens en avoient l'usage apres leur passage de la Mer rouge ; puis que Moïse au retour du Mont Sinaï trouva qu'ils avoient forgé des Anneaux ou Bagues de leurs Femmes , le Veau d'or.

Le mesme Moïse & ce qui fut plus de quatre

quatre cens ans avant la guerre de Troye) permit aux Prestres qu'il avoit établis, l'usage des Anneaux d'or, enrichis de Pierres precieuses; & le Grand Pontife portoit sur son Ephod, qui estoit une espece de Camail, de riches Anneaux qui luy servoient d'Agrafes, entre deux desquels estoit enchassée une large Emeraude, où estoient gravez des noms mysterieux, outre l'Anneau qu'il portoit au doigt, qui estoit d'un prix inestimable, & d'une vertu celeste.

Aaron Souverain Pontife des Hebreux, n'avoit il pas au doigt un Anneau, dont le Diamant par sa vertu operoit des choses prodigieuses? Car il changeoit son vif éclat en une couleur obscure & noire, lors que les Hebreux devoient estre punis de mort pour leurs pechez; & quand ils le devoient estre par le glaive, il paroissoit sanglant. S'ils estoient innocens, il brilloit à son ordinaire.

On remarque que les Anciens Hebreux se servoient d'Anneaux du temps mesme de la guerre de Troye,
&

& la Reyne Jezabel pour perdre Naboth, comme il est rapporté au troisiéme Livre des Roys, se servit de l'Anneau d'Achab Roy des Israélites, son Epoux, pour cacheter les fausses Lettres qui ordonnoient la mort de ce malheureux. Juda, comme il est dit en la Genese 38. n'abusa-t-il pas de Thamar sa Bru, qui s'estoit déguisée, en luy donnant son Anneau & les Bracelets pour gage de la foy qu'il luy avoit promise?

Quoy que le grand Homere ne fasse aucune mention des Anneaux tant en son Odyssée qu'en son Iliade, ils ne laissoient pas d'estre en usage du temps des Grecs & des Troyens, & c'est d'eux que plusieurs autres Nations l'ont receu.

Les Lacedemoniens, comme rapporte Aléxander ab Aléxandro, selon les Ordonnances de leur Roy Lycurgus, ne se servoient que d'Anneaux de fer, ayant à mépris ceux d'or, soit que ce Roy leur eut voulu retrancher en cela le luxe, ou qu'il n'en permist pas l'usage.

L'An

L'Anneau estoit chez certaines Nations une marque de liberalité, d'estime & d'amitié, & principalement chez les Perses, où il n'estoit pas permis d'en porter, à moins qu'ils n'eussent esté donnez de la main mesme du Prince. C'est ce qui se remarque aussi en la personne d'Apollonius Tyanée, qui pour une singuliere estime & insigne libéralité, en receut un d'une vertu prodigieuse du grand Jarchas Prince des Gymnosophistes, qui estoient des anciens Prestres des Indes, habitans dans les Forests à la façon de nos Druides, où ils s'adonnoient à la sagesse & à la spéculation du Ciel & des Astres. Ce Philosophe par le moyen de cet Anneau, apprenoit chaque jour les plus grands secrets du monde.

Quoy que l'Anneau que trouva Gyges Pasteur du Roy de Lydie, tienne plustost de la fable que de la verité, il ne sera pas hors de propos de rapporter ce qu'en ont dit Herodote, Cælius apres Platon, & Ciceron au troisiéme Livre de ses Offices.

Ce Gyges, apres une grande ravine
d'eaux,

d'eaux, penetra fort avant dans la terre, où ayant trouvé dans le ventre d'un Cheval d'airan, qui avoit une large ouverture, un Corps humain d'une grandeur démesurée, il en tira du doigt un Anneau d'une vertu étonnante, car la Pierre qui estoit au chaton rendoit celuy qui la portoit invisible, quand il avoit tourné le chaton au dedans de sa paulme de la main, de sorte qu'il pouvoit voir tout le monde sans estre veu; ce que Gyges ayant expérimenté; il crût que c'estoit un moyen pour venir au Trône de Lydie, car ayant gagné la Reyne par ce secours, il réussit dans son dessein, ayant tué Candales son Roy. Le Corps mort qui portoit cet Anneau, estoit celuy d'un ancien Brachmane, qui de son temps estoit le Chief de tous.

Les Anneaux chez les Anciens servoient souvent de Cachet, puis qu'Alexandre le Grand apres la défaite & la mort de Darius, se servoit de l'Anneau de ce mesme Roy pour cacheter les Lettres qu'il envoyoit en Asie; & pour celles de l'Europe il y employoit le sien.

On

On remarque aussi que les plus grands Personnages portoient dans le chaton de leurs Anneaux des Pierres qu'on ne pouvoit estimer pour leur rareté, soit qu'elles fussent naturelles pour les figures qu'elles représentoient, ou qu'elles fussent gravées. Les premiers qui ont pris l'usage des Anneaux en Egypte, y portoient les figures de leurs Dieux, ou d'autres hyeroglyphes.

Seleucus, comme dit Alexandre, avoit un Anneau fatal, dans le chaton duquel estoit la figure d'une Ancre, laquelle marque devint naturelle à sa posterité, puis que ses Descendans la portoient imprimée sur la cuisse en naissant.

Josephe fait mention que le Roy des Lacedémoniens, nommé Arius, portoit en son Anneau la figure d'une Aigle tenant un Dragon entre ses serres, & que cette figure estoit naturelle.

Clearque Capitaine des Grecs, qui porterent les armes pour le service de Cytus, au raport de Plutarque, avoit en la Pierre de son Anneau une Diane naturellement exprimée, dançant avec
ses

les Nymphes, & avec autant de distinction, que si l'Art y avoit passé, & en mourant il en fit présent à Ctésias de Gnide. C'estoit un Talisman.

Les Cyréniens donnerent à Battus Fondateur de leur Ville, pour marque de leur reconnoissance, un Anneau dont la Pierre portoit en sa graveure une espece d'herbe appellée Sylphe, qu'on tient la plus rare & la plus précieuse de toutes.

Pyrrhus, Roy d'Epire, portoit un Anneau inestimable pour son Agathe, qui naturellement représentoit un Apollon tenant sa Harpe, assis au milieu des Muses, tellement distinguées, comme si le tout avoit esté disposé à dessein, & c'est en quoy la Nature s'estoit agréablement jouée. Ce Roy ayant esté vaincu par les Romains, ils en ont gardé l'Anneau dans le Temple de la Concorde, comme la chose la plus précieuse qu'ils eussent de luy. On a crû que cet Anneau estoit un Talisman.

Le grand Pompée avoit en son Anneau un Lion gravé, tenant une Epée. Sylla au sien portoit l'Image de Jugurtha

tha Roy de Numidie , parce qu'il en avoit triomphé. Scipion l'Africain étoit représenté en l'Anneau de son Fils. Pline le jeune Proconsul , portoit en sa Bague un Char attelé de quatre Chevaux.

Les Disciples d'Epicure , par vénération & pour un heureux augure , y avoient la figure de leur Maistre gravée. Mithridate qui dans le chaton de son Anneau portoit du poison enfermé , pour estre maistre de sa vie quand il le voudroit , ne le pût estre , parce que dès ses jeunes ans il avoit accoûtumé son corps aux Antidotes , & se fit tuer par un Gaulois.

Mais que dira-t-on de l'Anneau de Polycrate, Roy de l'Isle de Samos , dans lequel une Emeraude qui n'avoit point de prix estoit enfermée ? Ce Roy ayant toute sa vie esté favorisé de la Fortune , en voulut faire une expérience visible en jettant cet Anneau dans la Mer ; mais par une merveille assez surprenante , il fut si heureux que le mesme Anneau se trouva dans le ventre d'un grand Poisson , qui luy fut servy à table

table le lendemain. Doit-on attribuer cette merveille au bonheur de ce Prince, ou à la vertu de la Pierre de cette Bague, puis qu'il est des Pierres qui ont des vertus toutes particulières, comme nous avons dit & le dirons ? Cecy arriva en l'année 230. de la fondation de Rome, & on garde encor cet Anneau au Trésor Royal dans le Temple de la Concorde, avec celui de Pyrius. L'on le tenoit pour un Talisman.

Si - tost que l'usage des Anneaux eut esté apporté de la Grece, en Italie, les Romains n'en porteroient pas à mesme temps d'or, mais seulement de fer. Romulus n'en prit pas l'usage dès la fondation de Rome; mais seulement on en trouve aux doigts des Statuës de Numa - Pompilius, & de Servius-Tullus, Roys ses Successeurs. Toute-fois on remarque dans Florus, que dès ces temps - là les Anneaux & les Bracelets estoient assez communs chez les Sabins, puis que la Vierge Tarpeja, une des Vestales, allant puiser de l'eau pour le Sacrifice, livra une
des

des Portes du Capitole à Tatius, Roy des Sabins, & demanda pour recompense les Anneaux ou Bracelets, que les Soldats avoient en leur main gauche; mais eux foignant qu'elle leur avoit demandé leurs Boucliers, l'en accablèrent & entrerent dans la Ville, s'acquittant par là de leur promesse.

C'estoit la coûtume à Rome, que l'Epoux avant le Mariage envoyast à son Epouse un Anneau de fer, sans Chaston & sans Pierre, pour marquer la durée de leur union, & la frugalité qu'ils devoient garder ensemble; mais le luxe y prit bien-tost naissance, & l'on fut contraint de le modérer. Cajus Marius ne s'en servit d'or, que dans son troisieme Consulat; & Tibere, comme dit Suetone, apporta une regle à l'autorité de porter des Anneaux, car il voulut qu'outre la liberté de la naissance, l'on eust un revenu considerable, tant de la part du Pere que de l'Ayeul.

Les Chevaliers Romains estoient distinguez des Sénateurs, par leurs Anneaux d'or; & l'on avoit coûtume d'en donner

donner aux Ambassadeurs pour marque d'honneur, quand ils recevoient l'ordre du Senat d'aller chez les Nations Etrangeres.

Ce fut en suite une marque de liberté à Rome, de porter l'Anneau d'or, parce que l'affranchy estoit reputé comme une Personne de libre naissance, qui avoit receu le droit d'Anneau, parce qu'il pouvoit entrer dans les Dignitez, monter aux Charges publiques, & prendre enfin le nom de Chevalier.

Du temps de la guerre de Carthage & de Rome, Annibal pour marque de la signalée Victoire qu'il avoit remportée sur l'Armée Romaine, qui fut taillée en pieces en la Bataille de Cannes, envoya à Carthage trois boisseaux d'Anneaux, qu'on avoit tirez des doigts de la Noblesse, & des Chevaliers Romains qui estoient demeurez sur la place. C'est dont parlent Juvenal & Florus.

Les mesmes Carthaginois recompensoient leurs Soldats selon le nombre de leurs expéditions, de plusieurs Anneaux, ce que les Romains faisoient avec des Couronnes. Les Romains avoient

avoient coûtume de mettre bas leurs Anneaux d'or, & de n'en porter que de fer dans les funeraillles, & dans les accidens funestes.

Quoy què les anciens Gaulois, & les premiers habitans de l'Ecosse & del'Angleterre, eussent accoûtumé de porter leurs Anneaux au doigt du milieu, l'usage enfin a prévalu chez toutes les Nations, de les mettre au doigt le plus proche du petit de la main gauche, qui de là a pris son nom d'*Annulaire*, parce que comme disent Macrobe dans ses Saturnales, Appion dans ses Egyptiaques, & apres luy Gellius, il y a un petit nerf, selon l'opinion des Egyptiens, qui prend du cœur à ce doigt.

Quelques-uns estiment que les Pierres pretieuses qui sont enchassées dans les Anneaux, pour faire agir plus fortement leurs vertus sur les Personnes qui les portent, doivent toucher au doigt, c'est à dire, que le chaton en doit estre percé à jour dans le fond. Maintenant il est question de la vertu des Pierres les plus rares, que l'on a coûtume d'y renfermer.

Q. de Janvier 1681.

E

Le Diamant a toujours esté estimé chez les Anciens la Pierre la plus rare, & la plus précieuse de toutes, soit pour sa dureté, son beau feu, son eau, ou ses vertus. Comme il est victorieux du feu, aussi résiste-t-il aux choses les plus dures. Les plus beaux viennent de Bisnaga & de Décam, Provinces des Indes Orientales. La Mer de Tanjam dans Malaca en fournit de fort rares; ainsi que fait l'Arabie Heureuse. Rucius assure que le Diamant en engendre un autre, & qu'une grande Prinçesse de la Famille des Luxembourg, en avoit deux hereditaires, qui en produisoient en certain temps d'autres; ce qui se remarque facilement quand ils sont proches d'en engendrer d'autres. Cécy est aussi rapporté par Bootius.

La vertu de cette Pierre est contre les venins, la peste, les terreurs paniques, les insomnies, les prestiges, & les enchantemens. Elle calme la colere, & fomente l'amour entre l'Epoux & l'Epouse; on li'appelle de la Pierre de réconciliation. Quelques-uns luy donnent la vertu des Talismans; quand
sous

sous une favorable constitution de l'aspect du Ciel , & sous la Planete de Mars, la figure du Dieu Mars ou d'Hercule surmontant l'Hydre , y est gravée ; car celui qui la porte est toujours assuré de la victoire en quelque nombre que soient ses ennemis.

On attribüe toutefois une qualité à la Pierre de Diamant tellement pernicieuse , qu'elle ne peut estre corrigée, soit qu'elle soit extrêmement froide , ou pour estre corrosive ; & l'on tient que Theophraste Paracelse , tout grand Medecin qu'il estoit, en a esté empoisonné.

Comme la chaleur peut corrompre la splendeur & l'éclat du Diamant , Vvolphangus & André Baccius sont d'avis que le soir avant que de se coucher , il le faut tirer du doigt , & le mettre sur quelque marbre , ou en quelque lieu froid. Le Symbole du Diamant est la Constance , la Force , l'Innocence , & les autres vertus héroïques. Les deux grands Prophetes Zacharie & Ezechiel ont fait tant d'état du Diamant , qu'ils l'ont bien voulu employer dans leurs Ecrits.

L'Escarboucle est une Pierre si rare & si pretieuse , qu'il est difficile d'en recouvrer. Si quelques-uns ont voulu dire qu'elle n'estoit pas dans la nature des choses, ils se sont entierement abusez , puisqu'il est certain qu'il s'en est trouvé , & qu'il s'en trouve encor. Garcias ab Horto , Medecin du Vice-roy des Indes , écrit qu'il a veu luy-même chez ce Prince , des Escarboucles dont l'éclat estoit si prodigieux, qu'elles sembloient autant de charbons embrasez qui brilloient au milieu des tenebres. Louïs Vertoman, Romain , rapporte que le Roy de Pegu , qui est la Capitale des Indes, en portoit pour l'ordinaire une d'une telle grandeur , & d'un éclat si vif & si perçant , que quiconque regardoit ce Roy au milieu de la nuit , il le voyoit briller comme s'il eust esté environné des rayons du Soleil. Si donc la Nature produit des Pierres de cette qualité , qui brillent avec tant d'éclat dans la nuit , & en dissipent l'obscurité , ce doivent estre autant d'Escarboucles ; & c'est ce feu qui les doit distinguer des autres Pierres pretieuses.

tieuses. Si cette mesme Nature a donné un si beau feu à un petit Vermisseau, qui dans la saison de l'Été perce de son éclat les tenebres de la nuit, & illumine les objets d'autour de luy, pourquoy un corps plus solide, plus purifié, & où la Nature a pû travailler durant plusieurs siecles, n'aura-t-il pas ce mesme feu avec plus de brillant, estant un ouvrage plus achevé, & dont le merite, à la reserve de la vie, passe celuy du Ver luisant ?

Mais voyons ce que rapporte Eliam au Livre 8. Chap. 22. de l'Histoire des Animaux, sur une merveille aussi surprenante qu'il en ait jamais esté, à l'occasion d'une Escarbouclé. Une jeune Cycoigne ayant esté guerrie d'une cuisse rompuë par une Femme venuë de la Ville de Tarente; Capitale de la grande Grece, nommée Heraclée, en reconnaissance du soin qu'elle avoit pris de luy fournir d'aliment, & d'en avoir esté pensée, peu de temps apres luy laissa tomber dans le sein une pretieuse Escarboucle, qui brilloit au milieu de la nuit comme un flambeau

ardent. Il ne faut pas donc douter que les Dragons qui en portent pour s'éclairer, ne les connoissent, puis que les Oyseaux sçavent les distinguer d'avec les autres Pierres ; & les trouver dans les lieux où elles naissent, & l'on voit par là qu'elles ne peuvent pas estre dans la teste des Dragons.

Il y en a de divers genre, & de divers sexe ; mais les plus nobles l'emportent toujours sur les autres. La nature de cette Pierre est de jetter un feu brillant au dehors d'elle-mesme, & qui éclate davantage que plus l'obscurité est grande. Elle renferme aussi des gouttes d'or, qui sont comme autant d'Etoiles au dedans, & ce sont là les plus rares Escarboucles qui viennent d'Ethiopia. Les Chaldéens avoient une si grande vénération pour cette Pierre, qu'ils s'en servoient dans leurs Cerémonies. Ce qui est encor remarquable, on ne peut contrefaire une Escarboucle.

Les vertus de cette Pierre, sont de résister au feu, d'arraster les fluxions des yeux, de divertir les songes & les
illu

illusions nocturnes, & de servir d'antidote contre l'air pestilent, & corrompu.

Le Ruby diffère beaucoup de l'Escarboucle, quoy que quelques-uns n'y aient pas voulu mettre de distinction. Le premier est brillant à la vérité, mais il n'a rien du feu de l'autre. Il est diaphane, marqueté de petites taches d'azur au milieu de sa couleur de pourpre, ou de Laque des Indes. Moins le Ruby a d'azur, il en paroist plus beau, & en est plus noble. Il y en a de plusieurs espèces, & elles dégènerent les unes des autres. Le vray Ruby approche plus de l'Escarboucle que des autres qui sont moindres. Les plus nobles naissent dans l'Isle de Zeilan, & dans le Fleuve Pegu. Ceux de Bisnaga, de Calcut & de Gambaia, sont moins estimez. Celuy que l'Empereur Rodolphe II. avoit, estoit égal en grosseur à un petit œuf de Poule, & estoit estimé soixante mille Ducats. L'on tient qu'il ne s'en est jamais vu un plus gros en Europe, & qu'il luy estoit venu par succession d'une Sœur, Veuve d'un de nos Roys de France.

Les vertus du Ruby se remarquent à résister au venin, à préserver de la peste, à bannir la tristesse, à reprimer la luxure, & à détourner les mauvaises pensées. S'il change de couleur, il annonce les malheurs qui doivent arriver, & il la reprend si tost qu'ils sont passez.

L'Amethyste est d'un si grand mérite pour ses raretez, qu'elle tient une des premières places entre les Pierres précieuses. L'on en trouve dans les Indes qui approchent de la couleur du Vin clair, mais les plus belles tirent sur la couleur violette, & ce sont les plus estimées. L'Arabie, Thaso, l'Arménie, l'Ethiopie, Chypre, & autres lieux Orientaux, en fournissent de celebres, mesme l'Allemagne & la Bohême en ont d'assez rares. Plus leur couleur est enfoncée, & moins transparente, elles en sont en plus grande estime. Elle est nommée Améthiste pour la couleur dont elle est revestue, & parce qu'elle empesche l'ivresse. C'est là son propre caractere. Elle divertit les mauvaises pensées, rend l'esprit heureux,

&

& fait gagner la faveur des Princes. L'Améthiste appliquée sur le nombril, attire la vapeur du Vin & en dissipe les fumées. C'estoit la Pierre la plus chérie des Dames Romaines.

L'Hyacinthe est du nombre des Pierres les plus rares ; & celles qu'on tient les plus belles, brillent comme les flâmes du feu , & imitent la couleur de l'écarlate , ou du vermillon naturel. Les plus nobles viennent de l'Orient, de Cananor , de Calecut , & de Cambaïa , quoy qu'il s'en trouve dans la Silésie , & dans la Bohême , mais elles n'ont pas tant de feu , ny de vertu. Leur principal usage est contre la peste, estant penduës au col ; elles fortifient le cœur, garantissent de la foudre , & augmentent les richesses, l'honneur , la prudence & la sagesse. Il s'en trouve de quatre especes , & voila la plus estimée.

L'Emeraude entre les Pierres précieuses est la plus parfaite , la plus belle , & la plus gaye. Les plus considérables, viennent des Indes, de Perse, & du Pérou. Ce n'est pas qu'il ne s'en trouve

E V

dans l'Égypte, dans la Scythie, & dans l'Europe ; mais elles n'ont pas tant d'éclat, ny de beauté. L'on en fait deux especes, les unes Orientales, & les autres Occidentales, & les dernières se divisent encor en deux autres especes. On leur donne divers noms selon la vivacité de leur couleur, la Prasi-ne, la Néroniane, & la Domitiane. Suétone écrit, que Néron avoit coutume de regarder les Jeux des Gladiateurs au travers de son Emeraude. Les vertus de cette rare Pierre sont d'empescher les syncopes du mal caduc, & si le mal est si violent qu'elle ne le puisse vaincre, elle se brise. Si elle est liée à la ceisse de la Femme eneeinte, elle en haste l'enfantement. La poudre de la franche Emeraude estant buë, arreste la dysenterie & tout flux de sang, & remédie aux morsures des Animaux venimeux. Saint Jean a tant honoré cette Pierre, qu'il en a voulu faire mention dans son Apocalypse.

L'Opale, dont on fait quatre especes, tient un grand rang entre les Pierres précieuses, parce qu'elle participe de la

la beauté de toutes les autres, & qu'elle ne peut estre contrefaite. Elle a quelque peu du feu de l'Escarboucle, la rouspre de l'Améthiste, le verd de l'Emeraude, & un agreable mélange de bleu, de jaune, de noir, & de blanc, & cette beauté naît de la réflexion des couleurs entr'elles, comme l'on voit dans l'Iris. Les plus belles viennent des Indes, quoy qu'il s'en trouve dans l'Arabie, l'Egypte, la Galatie, Thaso, la Hongrie, & dans l'Isle de Chypre. La vertu de l'Opale, est de rectifier les esprits du cœur, de préserver contre les venins & les contagions de l'air, de chasser la tristesse, d'empescher la syncope, les maux de cœur, & les malignes affections. Cette Pierre ne peut estre contrefaite. Autrefois les Opales estoient en si grande estime chez les Romains, que Nonius Sénateur aima mieux estre privé de sa Patrie & de sa Charge, que de donner son Opale à Marc-Antoine, qui en avoit une envie extrême. Elle estoit estimée vingt-mille Sterces, qui font à nostre supu-

tation,

tation, un million cinq cens mille livres; mais le prix de ces Pierres est tout-à-fait déchu.

L'Agathe, qui n'a pas les beautés des autres Pierres de prix, ne laisse pas d'avoir des vertus particulieres, & il ne faut pas aller aux Indes pour en découvrir. La France, l'Angleterre, la Sicile, le Liege, l'Allemagne, & la Bohême, en fournissent. Ses vertus sont de conforter le cœur, de repousser l'air contagieux, & de résister aux morsures des Viperes & des Scorpions.

Nous terminerons ce Discours par la Pantarbe, dont Philostrate dans la Vie d'Apollonius raconte des merveilles. Comme cette Pierre est incomparable en beauté, aussi l'est-elle en vertu, car elle a un certain éclat si pénétrant, & un feu si vif, que comme une Escarboucle, elle allume le jour au milieu de la nuit; mais ce qu'on admire davantage, cette lumière est un esprit qui a tant d'effet, qu'il se répand dans la terre, pour attirer insensiblement les autres Pierres en rond
autour

autour de soy ; & mesme autant que cette vertu s'étend , autant a-t-elle de force , & toutes ces Pierres dont elle se fait une ceinture , ressemblent à un Essain d'Abeilles qui environnent leur Roy. Mais de peur qu'un si riche trésor ne devinst trop vil , la Nature l'a non seulement caché dans les plus occultes entrailles de la terre , mais luy a mesme donné une faculté particuliere de s'échaper des mains de ceux qui voudroient la prendre , à moins que de se bien precautionner. Quelques-uns l'appellent Aymant d'or , parce qu'elle attire ce métal. Elle prend sa naissance dans cette Partie des Indes où l'or s'engendre , & par le point de la décussation des lignes cette Pierre est capable de découvrir les veines de ce métal dans les lieux où il se forme , & d'indiquer les Trésors. Héliodore en son Histoire de Theagene & de Cariclée , dit qu'elle garantit du feu ceux qui la portent , & que Cariclée en fut préservé par ce secours , malgré les fureurs & la vengeance d'Arface Reyne d'Ethiopie ; &

l'on

L'on a tenu que c'estoit un des premiers
Talismans que Théagène ait possédé
dans l'Egypte.

A UN AMY,

Qui peignoit merveilleusement
bien des Fleurs en miniature,
& qui faisoit mal des Vers.

EPISTRE.

Laissez les Vers, faites des Fleurs;
Au lieu d'encre, usez des couleurs;
Apollon n'est point à vos gages;
A Flore rendez vos hommages;
Le premier vous hait, il vous suit;
L'autre vous aime, elle vous suit.
Aimer vous n'êtes pas maître
Pour peindre, le Ciel vous fit maître.
Peignez nuit & jour désormais,
Mais aux Vers ne touchez jamais.
Soit justice, soit fantaisie,
La Peinture & la Poésie
Quoy que deus, ne s'accorde pas
A trouver en vous des appas.

Ces

Ces vieilles, mais belles Déeses,
Dont vous vous faites des Maîtresses,
Ont encore assez de talent
Pour avoir chacune un Galant.
C'est bien assez d'en servir une,
N'allez point laisser la Fortune;
Elle a fait de reste pour vous,
Paix-donc, croyez-moy, filez doux
Pour un Chrestien quelle infamie,
De tenter la Polygamie!
Si pour un Turc ce n'est que jeu,
En France cela sent le feu.
Comme un Amant adroit & sage,
Satisfait de vostre partage,
A la Peinture nuit & jour
Faites donc vostre unique cour.
Plus qu'aucun la Belle vous aime,
Plus qu'aucune aimez-la de mesme,
Laissez à sa Sœur ses Amans
Luy pousser les beaux sentimens.
Il n'est rien en vous qu'il luy plaise,
Peignez, peignez tout à vostre aise,
Et sans plus mettre au jour des Vers;
Remplissez de Fleurs l'Univers.

DELONGES, Avocat à Lyon.

L'A

L'AMANT AVEUGLE.

MADRIGAL.

Vous voir, ou vous entendre,
 C'est assez pour être charmé,
 Et je croy, belle Iris, que le cœur le moins
 tendre

Ne pourroit, sans être enflâmé,
 Vous voir, ou vous entendre.

Pour moy, qu'une trop sombre nuit
 Priva du doux plaisir d'admirer tous
 vos charmes,

Je me voy toute fois réduit
 A vous rendre les armes;
 Vostre entretien seul m'a charmé,
 Et c'est ce qui me fait comprendre,
 Qu'on ne peut, sans être enflâmé,
 Vous voir, ou vous entendre.

Avant que de vous mener à Aran-
 juez, qui est une des plus considérables
 Maisons du Roy d'Espagne, il faut en-
 cor vous en faire voir deux autres qui
 sont aux environs de Madrid. La pre-
 miere





la

miere en est à une lieue & demie, & s'appelle Casa Real de la Zarzuela. Je ne m'arresteray point à vous en faire la description. Vous vous la ferez aisement vous mesme, en vous attachant à regarder cette Planche.

La Chasse fait le divertissement de tant de Gens, que le *Traité* que vous allez voir ne peut manquer de Lecteurs, chacun cherchant toujours à s'instruire de ce qui est le plus de son goust. Monsieur Germain est l'Authour de ce *Traité*. C'est un Ecclesiastique de Caën, qui a ramassé avec beaucoup d'étude & d'esprit tout ce qu'on peut dire sur cette matiere.

DE LA CHASSE.

Quoy que la Chasse soit quelque chose d'assez connu dans le monde, & qu'il n'y ait point de Contrée sur la terre où il ne se rencontre des Gens qui en fassent leur occupation, il est certain neantmoins qu'il en est beaucoup, & de ceux mesmes qui s'en
messent

messent le plus, qui seroient assez embarrasés si on les vouloit obliger à dire ce que c'est en effet que ces Exercices, qu'elles en sont les especes, quelle origine il a eue, & qui sont ceux que l'on en reconnoist pour les premiers Inventeurs. J'avoué qu'en ce dernier point il y a grande diversité d'opinions parmi les Auteurs qui ont écrit sur cette matiere.

Xenophon qui selon Eusebe vivoit dans la 95. Olympiade, veut dans le commencement de son Cynégitique, que les premiers Inventeurs de la Chasse ayent esté les Dieux, & particulièrement Apollon & Diane, disant que la Chasse est une invention & un don venu de leur part, dont ils honorerent particulièrement Chiron Prince de Thessalie, Homme celebre pour sa sagesse & pour son adresse toute singuliere à toutes sortes d'Exercices, lequel fleurissoit vers l'an du monde 2770. Quelques-uns veulent que ce Chiron fust un Centaure, Fils de Saturne & de Phyllite Nymphe Thessalienne, Fille de l'Océan, qui ayant acquis beau

beaucoup de réputation par sa prudence & son industrie à toutes sortes d'Arts, fut choisy pour Précepteur des plus grands Princes de son siècle, parmy lesquels on compte Hercule, Meleagre, Castor & Pollux, Achille, Thesée, Jason, Pâris, & plusieurs autres. Outre qu'il estoit parfaitement bien versé dans les Sciences d'Astrologie & de Medecine, il n'excelloit pas moins dans la Musique & les Instrumens, que dans l'exercice de monter à cheval, & de chasser à toutes sortes de Bestes, & mesme aux Lions, de la moëlle desquels il substentoit quelquefois ses Nourrissans.

Eusebe, cité par Polidor Virgile, *Lib. 3. de Invent. rerum, cap. 5.* dit que les Phéniciens furent les premiers qui s'aviserent de la chasse, tant aux Bestes qu'aux Oyseaux, & de la pesche mesme des Poissons. Jean de Saresbery 4. *Poly-crati. cap. 4.* & Pierre de Blois *Epist. 56.* rapportent l'invention de cet Exercice aux Thébains. Cornéille Agréppa, *Lib. de vanit. scient. cap. 77.* est de leur sentiment, & dit que les Thébains l'appri

l'apprirent aux Phrygiens ; ceux - cy aux Athéniens , qui l'enseignerent en suite à tous les autres Peuples de la Grece.

D'autres particularisent davantage, & selon eux , Persée Fils de Jupiter & de Danaé Roy d'Argos , fut le premier qui alla à la chasse des Chèvreüils. Castor monta le premier à cheval pour courir le Cerf. (C'est ce que marque Stazin dans son Histoire de Chypre en Vers Grecs.) Pollux connut aussi le premier par les Limiers la trace des Bestes courantes. Meleagre , Fils d'Oenée Roy de Calydon, inventa les Epieux contre les Sangliers & autres sortes de Bestes féroces. Hyppolite , Fils de Thesée , & d'Hyppolite Reyne des Amazones, les Toiles , les Pans , & les Retz. Et enfin Orion , procréé selon la Fable, de l'urine de Jupiter, de Neptune , & de Mercure , s'avisa de dresser des Meutes de Chiens.

Toutefois laissant à part le témoignage de ces Autheurs , & de quelques autres plus fabuleux que veritables, il

il faut dire que la Chasse est encor plus ancienne qu'ils ne disent , puis qu'il est vray qu'elle est aussi vieille que le monde ; Caïn , le second de tous les Hommes , en ayant esté le premier Chasseur , puis qu'il fut le premier qui massacra les Hommes & les Bestes. Lamech , un de ses Descendans , & son semblable en humeur & en cruauté , s'adonna aussi au même exercice vers l'an du monde 700. Nemroth , sixième Fils de Chus, petit-Fils de Noé par son Pere Cham, qui vivoit l'an du monde 1750. suivit la même occupation , & c'est le premier que les Saintes Pages appellent un puissant Veneur devant le Seigneur, *Erat robustus Venator coram Domino*, Gen. 10. & apres luy Esaü Fils d'Isaac , qui vivoit l'an du monde 2200. & c'est tout ce que l'on peut apporter de plus ancien & de plus certain touchant l'origine de la Chasse.

Quant à la division , son partage le plus general se peut faire en trois espèces, dit Platon , selon les trois genres d'Animaux qui peuplent les trois principaux

cipaux Corps élémentaires, ou les trois Régions de l'Univers. *Est enim venatio Animalium, vel aquatiliū, vel volucrum, vel terrestrium, Plato 7. de Leg.* c'est à dire les Oyseaux en l'air, les Bestes sur la terre, & les Poissons dans l'eau; lesquelles trois especes d'Animaux se prennent ordinairement par trois sortes de Chasses, sçavoir, les premiers par la Volerie, les seconds par la Vénerie & les derniers par la Pesche. Je ne parle icy que des deux premières sortes de Chasses, laissant la dernière, qui n'en porte le nom qu'improprement, & qui n'a que tres-peu de rapport aux deux autres.

Pour la Volerie, il n'est pas aisé de dire en quel temps précisément elle a commencé d'estre en usage parmy les Hommes; car quoy qu'elle soit aujourd'huy en si grande vogue chez toutes les Nations un peu civilisées, il semble toutefois qu'elle ait esté presque inconnüe, ou au moins tres-peu en pratique chez les Anciens. On le conjecture en ce que ny Aristote, ny Pline, que nous reconnoissons pour les deux

deux Auteurs qui ont traité le plus à fond de la nature & des propriétés des Oyseaux de proie, n'ont point parlé du moyen, ny de la manière que les Hommes ont employée pour les instruire & les dresser à cette sorte d'exercice; & l'on ne trouve point d'Auteur qui en dise quelque chose, & qui soit plus ancien que Jules Firmique, qui vivoit du temps de l'Empereur Constantin, Fils de Constantin le Grand, car c'est le premier qui ait touché cette matière, comme on le peut voir dans son cinquième Livre, chap. 8.

Il est bien vray que Plin dans le dixième de son Histoire naturelle, chap. 8. dit que dans certaine Contrée de la Thrace, au dessus d'Amphipolis, ou Cedropolis selon Aristote, (que l'on croit estre Chrysopolis, Ville située entre la Thrace & la Macedoine, ou Albanie,) les Oyseaux de proie faisoient par le seul instinct de la Nature, & sans y avoir esté instruits, une espece de chasse aux autres Oyseaux, se joignant pour cela de compagnie avec
les

les autres Habitans de ces lieux; car pendant que ceux-cy-batoient les Buissons pour en faire sortir les Oyseaux, ceux-là rodoient par dessus, afin d'empescher qu'ils ne s'envolassent; & la Chasse estant finie, on ne manquoit pas d'en laisser la part aux Oyseaux qui y avoient contribué. Cet Autheur ajoûte, que lors que la saison & le temps estoient propres pour chasser, ces Oyseaux ne manquoient point d'en venir avertir les Chasseurs par un cry particulier, & par un certain batement d'aîles, qui leur apprenoit qu'il y avoit du Gibier en campagne. Pline n'en seroit pas fort croyable, si la mesme chose ne se lisoit dans Aristote au Livre qu'il a fait des Choses merveilleuses qui se rencontrent dans la Nature; mais ny l'un ny l'autre de ces Autheurs ne dit point que ces Peuples se donnassent aucun soin de dresser ces Oyseaux, ny de les instruire à la chasse des autres.

Nous voyons cependant quelque apparence de l'usage de cet exercice dans quelques endroits des Saintes Lettres, comme

comme dans le 17. Chapitre du Levitique, où l'on remarque ces paroles, *Si venatione, atque aucupio ceperit feram, vel avem*; ce qui donne quelque conjecture que dès le temps mesme de Moïse, les Hébreux se servoient d'Oyseaux de volerie pour chasser; & cela se peut encor confirmer par un Passage du Prophete Baruch, chapitre 3. où parlant des occupations & des divertissemens des Princes & des grands Seigneurs de son temps, il dit entr'autres, qu'ils prenoient leurs plaisirs à chasser aux Bestes de la Terre, & à faire voler les Oyseaux du Ciel; *Ubi sunt Principes Gentium, & qui dominantur super Bestias, quæ sunt super terram, qui in avibus cæli ludunt?*

Quoy qu'il en soit, Pierre de Crescence dans son dixième Livre de l'Agriculture, chap. 10. attribüe l'invention de la Volerie à je-ne-sçay quel Roy, sans dire de quelle Contée, qu'il nomme Darcus, ou Dacus, disant que ce fut le premier qui la mit en usage parmi les Hommes. Corneille Agrippa, au Livre que j'ay déjà allegué, fait

Q. de Janvier 1681.

F

Ulyſſe Inventeur de la haute Volerie, & dit que pour cet effet il apporta en Grece apres la priſe de Troye, des Faucons, Autours, & Laniers, & autres fortes d'Oyſeaux qu'il avoit inſtruits à la chafſe des autres, afin que ce divertiffement recreaſt un peu l'eſprit de ceux d'entre les Grecs qui avoient perdu leurs Parens ou leurs Amis pendant la guerre. Albert Leandre en ſon Hiſtoire d'Italie, dit que celuy qui l'a miſe le plus en vogue, ç'a eſté Frederic I. furnommé Barberouſſe, Empereur d'Occident. Et Calenutius dans ſon Hiſtoire Napolitaine, chapitre 4. attribué cette gloire à Henry I. auſſi Empereur d'Occident.

L'on compte quatre eſpeces principales d'Oyſeaux de volerie, ſçavoir, le Faucon, le Gerfaut, le Sacre, & le Lanier. Les autres Oyſeaux moindres, ſont l'Espervier, l'Autour, l'Emerillon, le Falquet, le Hobereau, &c. dans toutes leſquelles eſpeces les femelles s'appellent Formes, & les mâles Tiercelets. On diſtingue auſſi de trois fortes de Volerie, haute, moyenne, & baſſe.

Pour

Pour la Venerie, elle comprend universellement toute sorte de Chasses de Bestes à poil, soit fauves, soit noirs. Pour lesquelles Chasses on se sert de plusieurs sortes de Chiens, que l'on distingue communément en Dogues, Linniers, Levriers, Chiens courans, Bassets, Epagneux, & autres espèces. L'on estime entr'autres une espèce de Chiens courans que l'on a en France, & que l'on appelle Baux ou Greffiers, lesquels sont (dit-on) descendus originairement d'un certain Chien blanc venu de Barbarie, nommé Souillard, dont on fit present à Madame Anne de France, Fille de Louis X. I. grande Chasseresse. On dit que ces sortes de Chiens ne courent qu'après les Cerfs, mais qu'ils courent toujours, & ne se lassent jamais.

Quoy que l'exercice de la Chasse n'ait pas toujours esté si en vogue chez les Anciens, qu'il l'a esté depuis, & l'est encor aujourd'huy parmy toutes les Nations du monde; il est pourtant certain qu'il a esté de tout temps fort en usage chez les trois plus celebres Peu-

ples de la terre, qui sont les Perles, les Grecs, & les Romains.

Pour les premiers, il ne faut que lire ce qu'en rapporte Justin dans le premier Livre de ses Histoires, & particulièrement dans la Vie d'Altyage & de Cyrus, tous deux Roys de Perse; & ce qu'en écrit Corneille Tacite, Livre 2. des Annales, chap. 2. où parlant de Vonone Roy des Parthes, il dit qu'il estoit méprisé de ses Peuples, parce que contre la louable coûtume de ses Predecesseurs, il n'alloit que fort rarement à la Chasse, qu'il estoit fort peu curieux de Chevaux, n'aimant qu'à se faire porter en Litier, & dédaignant les façons de vivre du País. Xenophon, Livre 8. dit que la Chasse estoit la plus grande occupation & le principal exercice où s'adonnaient non seulement les Roys de Perse, mais encor à leur exemple, tous les Nobles & les Seigneurs du Royaume; & Muret dans son Commentaire sur Tacite, dit que les anciens Parthes, qui ne faisoient qu'un mesme Peuple avec les Perles, y estoient tellement adonnez, qu'ils ne

man

mangeoient presque point d'autres viandes que celles des bestes qu'ils avoient prises à la Chasse; *Cum Patribus prope affidi in venatione esse solent; neque aliois ferè carnibus vescantur, quam ferarum quas venando ceperunt.*

L'inclination de ces Peuples pour la Chasse, se remarque encor en ce qu'ils avoient basty sur une haute Montagne, appelée San bulos, un Temple à l'honneur d'Hercule, qu'ils révéroient comme le Dieu des Chasseurs, où ils celebroident tous les ans une Feste solennelle, avec un grand concours de Peuple qui s'y rendoit de toutes parts. Pendant cette Feste, ce Dieu prétendu avertissoit en songe les Prestres du Temple de faire seller bon nombre de Chevaux, d'attacher à leurs Selles des Carquois remplis de Fleches, & puis de les laisser aller ainsi équipés sans aucun Guide dans la prochaine Forest. Ces Bestes y ayant couru quelque temps, s'en revenoient d'elles-mêmes vers leurs Maistres, sans avoin plus aucunes Fleches dans les Carquois; ce qui estant fait, ceux qui estoient

de la Feste, courroient à leur tour dans la Forest, où ils ne manquoient pas de trouver toutes sortes de Bestes de venaison, comme de Cerfs, de Dains, & de Lievres, tuez à coups de Fleches; mais en si prodigieuse quantité, qu'ils en rapportoient des Chariots tous pleins. C'est ce que rapporte le P. Pierre de S. Romuald, Thr. Chronol. Tome 1. sans citer les Auteurs sur la foy desquels il debite une si merveilleuse Histoire.

Les Perles ne sont pas moins affectionnez presentement à la Chasse, qu'ils l'estoient dans ce temps-là, comme on le peut voir dans leurs Histoires, mais ils ne s'adonnent à aucune avec plus de passion qu'à celle du Cerf, du Léopard, & du Gazel, du Tygre, de l'ours, & autres Animaux feroces, à la poursuite desquels, dit le Sieur Herbert dans son Voyage de Perse & des Indes, Livre 2. ils se piquent de faire voir leur courage, & l'adresse qu'ils ont à manier l'Arc & à lancer le Javelot; étant d'ailleurs fort curieux de leurs Oyseaux de Volerie, & employant l'or & des pierres

rieres en-quantité, à en garnir les Leures, Jets, Vervelles, & Chaperons.

Les Grecs ne se sont pas moins rendus recommandables dans l'exercice de la Chasse, que les Perses. On peut voir là-dessus Aristote en son Histoire des Animaux, Livre 9. chap. 36. Ælian, Livre 2. chap. 8. Plaute dans ses Comedies, & Martial en plusieurs lieux de ses Epigrammes. Homere dans le 4. Livre de son Odyss. dit que Thelemaque, Fils d'Ulisse, se faisoit quelquefois voir dans les Assemblées publiques des Princes & des Seigneurs de la Grece, accompagné de 120. Chiens de Chasse; & il rapporte encor la mesme chose de Scamandre Fils d'Hector & d'Andromaque, dans le Livre 5. de son Iliade.

Pour ce qui est des Romains, outre le témoignage de Pline le jeune dans le 9. Livre de ses Epistres, de Seneque dans la 99. des siennes, il ne faut qu'écouter Virgile, qui dans le 8. Livre de l'Eneïde, dit que lors de la naissance de Rome, ils ne vivoient que de ce qu'ils prenoient à la Chasse.

*Du temps de nos premiers Ayeux ,
Lors que Rome n'estoit encore qu'en bas
âge ,*

*Les Generaux Latins n'exerçoient leur
courage*

Qu'à des emplois laborieux.

*Eloignez des molles delices ,
Qui les ont à la fin entraînez dans les
vices ,*

*La Chasse estoit leur élément :
Et pour tant de ragonsts dont fument
nos Cuisines ;*

*Leur plus ordinaire aliment
Estoient la Venaison , les Fruits , & les
Racines.*

*Ciceron , Lib. 2. de Nat. Deor. dit
que c'estoit la coûtume chez les Ro-
mains , de s'adonner à la Chasse dans le
temps de Paix , afin de s'y façonner au
mestier de la Guerre, Venatione ferarum
nos exercemus ad similitudinem bellica
disciplina.*

*Quand la Paix, de nostre Milice
Arrestant les travaux guerriers ,
L'empesche pour un temps de cueillir
des Lauriers,*

La

La Chasse fait son exercice :
C'est par cet Art laborieux ,
Qu'apprenant à dompter les plus sau-
vages Bestes ,
Elle va s'instruisant à faire les Conquestes ,
Qui rendent nôtre nom par tout si glo-
rieux.

Les mêmes Romains ont fait assez voir le plaisir qu'ils prenoient à cet exercice , par ce superbe Colysée , ou vaste Parc , plutôt qu'Amphitheatre , qu'ils firent construire dans l'enceinte de leur Ville , & dans l'espace qui est entre les deux Portes , qu'on nomme presentement de S. Laurent & de S. Agnes. Ils y nourrissoient toutes sortes de Bestes sauvages , que l'on faisoit amener à grands frais de tous les Cantons de la Terre , pour en faire des Chasses publiques dans les Spectacles que les Consuls , ou les Empereurs , donnoient pour le divertissement du Peuple. On y voyoit quelquefois de ces Bestes en si grande quantité , que les Historiens rapportent entre autres, que lors que Pompée le Grand fit son Festin , & ses Jeux , à son second Consulat , il donna

le divertissement, d'une Chasse de six cens Lions, & une autre fois, de quatre cens dix Pantheres, avec un Rinceros; Sylla le Dictateur, de cent Lions; Jules César, de quatre cens; Auguste, de quatre cens vingt Tygres; Scaurus, de cent cinquante avec un Crocodile; Lucius Metellus apres la défaite des Carthaginois en Sicile, de cent quarante-deux Elephans; César à son troisième Consulat, de vingt, contre cinq cens Hommes de pied; & une autre fois lors qu'il dédia le Temple de Venus Victorieuse, de vingt chargez chacun d'une Tour de bois, avec trois Hommes dans chaque Tour pour leur défense, contre cinq cens Hommes de cheval & autant de pied; Domitius Qenobarbus, de cent Ours avec autant de Veneurs de Numidie, & plusieurs autres Chasses semblables, que l'on peut voir dans l'Hist. Nat. de Plin Liv. 8.

Mais non seulement les Perles, les Grecs & les Romains, se sont adonnez à l'exercice de la Chasse, mais les François encor s'en sont fait de tout temps un
diver

divertissement particulier. Pour les Anciens, il ne faut que lire Ammian Marcellin, dans son Hist. des Gaules. Et ç'en est, ce me semble, une preuve assez authentique que ce que rapporte Monumétensis, cité par du Fouilloux dans sa Vénérerie; sçavoir, que l'an du Monde 2920. Brutus, Fils de Silvius, Roy d'Albe la Grande, ayant quitté son País pour avoir tué par mégarde son Père, estant à la Chasse, se retira en Grece avec une Troupe de jeunes Volontaires qui le suivirent; par l'aide desquels & à force d'armes, il retira les Troyens d'entre les mains des Grecs, qui les retenoient Captifs depuis le sacagement de leur Ville, lesquels ayant assemblé un grand nombre, il les obligea par Serment de ne jamais retourner en leur Patrie, qui ne leur pourroit plus estre qu'un séjour de douleur, apres la perte que leurs Peres y avoient faite de leurs biens & de leur vie, & les amena ensuite par Mer, avec une grande Meute de Levriers & Chiens courans, jusques dans la Manche Britanique, où estant il vint abor-
der

der en la Province Armorique des Gattiles, qu'il conquist en peu de temps, & la nomma de son nom, Bretagne. De sorte que sur la foy de cet Auteur, qui rapporte cette aventure dans ses Annales de Bretagne, l'on peut dire que dès lors les Peuples de France s'adonnoient à l'exercice de la Chasse, & que les Levriers & Chiens courans furent en usage chez eux, peu de temps apres la Ruine de Troye.

Mais si la Chasse estoit dès ce temps en vogue parmy ces Peuples, elle a non seulement continué d'y estre dans les siecles suivans, mais elle y a toujours augmenté en recommandation, comme l'experience nous le montre tous les jours. Petrarque, qui vivoit il y a pres de 400. ans, dit que les François estoient estimez les plus grands Chasseurs de tous les Peuples de l'Europe, & que quoy que cet exercice eust esté jadis l'occupation particuliere des Romains, il estoit devenu dans la suite des temps le divertissement le plus singulier des François, comme il se voit, disoit-il, par l'experience. Et pour ne rien

rien dire , poursuit-il , des Roys de cette Nation, dont toute la vie n'a esté proprement qu'une Chasse continuelle , il est certain que celui qui regne encor aujourd'huy (c'est du Roy Jean qu'il entend parler , parce qu'il vivoit de son temps) & qu'on peut appeller le plus grand de tous les Princes d'une si florissante Monarchie, employe à chasser tout le loisir que la guerre luy peut donner ; & tout proche mesme qu'il est du cercueil , il semble qu'il veuille par cet exercice se refaire de la lassitude, & des incommoditez de la vieillesse. Cè qui doit sembler étrange , principalement en un Roy sçavant , & qui n'est point ennemy de l'étude ; mais on dit qu'il tient en cela de la Race, & de la Nation.

Ce que ce sçavant Homme dit des François , se dit aussi par Buchanan, dans son Histoire d'Ecosse Livre 4. à la gloire de sa Nation , assurant que la Chasse a toujours fait la principale, & la plus ordinaire occupation des Ecoissois. C'est ce qu'il repete encor , mais d'une maniere pompeuse dans l'Epitaphe,

lame, ou le Poëme Latin qu'il fit en l'honneur du Mariage de François I. Roy de France, avec Marie Stuart Reyne d'Ecosse. Voicy à peu près de quelle maniere il parle.

*Percer les plus sombres Forests,
Grimper les plus hautes Montagnes,
Courir les plus vastes Campagnes
Sans route, ny chemin, au travers des
guérêts;*

*Passer à nage les Rivieres,
Franchir Fassez, Buissons, Bruyeres,
A pied comme à cheval, jour & nuit, en
tout temps;*

*De la Chasse en un mot suivre les exer-
cices,*

*Et de l'oïsveté fuir ainsi les delices,
Ce sont des Ecossois les plus doux passe-
temps.*

Giorgenits Livre 2. Chap. 2. Titre de la Chasse, dit qu'il n'y a point de Nation sous le Ciel, qui prenne plus de plaisir à cet exercice que les Turcs; en sorte qu'il n'y a Forest, Rocher, ou Montagne, où ils ne se fassent passage, pour poursuivre par tout la Preye qu'ils

qu'ils auront une fois fait lever. Cela est confirmé par B. de Yigenerie dans ses Illustrations sur l'Histoire de Calcondyle, où il dit qu'il n'y a Gens au Monde plus grands Chasseurs que les Turcs ; & que le Grand-Seigneur entretient pour la Chasse seule une tres-grande quantité d'Officiers, qui ont sous eux un nombre prodigieux de Veneurs , & de Fauconniers, dont les plus considérables sont, le Sermenbachi, ou Grand-Veneur, qui a sous luy mille Piqueurs à cheval, & autant de Valets de chiens à pied, qui mènent chacun une lesse de deux Levriers. Le Tagarzibachi qui commande sur les Braques & Chiens courans, lequel a sous luy mille Janissaires, chacun desquels engouverne & conduit deux ou trois couples. Et pour la Fauconnerie , il y a le Doganzibachi, ou Grand-Fauconnier, qui a sous luy mille Fauconniers entretenus, qui portent ordinairement chacun deux Oyseaux sur le poing. Ce qui fait une excessive dépense, mais n'est toutefois que celle que ce mesme Auteur dit que faisoit Bajazet I. qui entretenoit d'ordinaire sept mille pieces d'Oyseaux, avec
des

des Fauconniers à proportion, & jusqu'au nombre de six mille Chiens.

Les Tartares sont cependant encor plus grands, & plus couageux Chasseurs que les Turcs, car outre qu'ils nourrissent un nombre infiny de Chiens pour cet exercice, ils ont encor l'industrie d'y dresser des Lions, des Tygres, & des Loups Cerviers, avec lesquels ils chassent aux grosses Bestes. Le Grand Cham qui est leur Empereur, donne ordinairement aux plus grands Seigneurs de la Cour, aux Princes du Sang, & à ses Freres mesmes, les principaux Offices qui regardent la Fauconnerie, & la Venerie, comme les plus nobles & les plus considerables Dignitez de l'Empire, sous la dependance desquelles est une effroyable quantité de Veneurs, & de Fauconniers, avec encor une plus grande quantité de Chiens & d'Oiseaux. Ce Prince est si jaloux de ce plaisir, qu'il defend sur de tres rigoureuses peines à tous les Sujets, de quelque haute qualité qu'ils puissent estre, de faire voler l'Oiseau, ny courir les Chiens, plus pres de cinquante lieues du lieu où il se trou-

ve,

ve , ny de chasser en aucun lieu du Royaume depuis Mars , jusqu'en Octobre , afin que le Gibier puisse peupler & se nourrir pendant ce temps là.

Ce que l'on dit des Tattares , se doit dire aussi des Moscovites leurs voisins , & par proportion de toutes les autres Nations presque de toute la Terre , n'y en ayant point qui ne fasse son plaisir de cet exercice , qui pour estre si universel parmy les Hommes (ce qui seul pourroit suffire à le rendre recommandable) n'est pas cependant approuvé de tout le monde ; car il se trouve bien des Gens qui en condamnent l'usage , quoy que le nombre soit beaucoup plus grand de ceux qui le croient licite & honorable.

Ceux qui reprouvent l'usage de la Chasse , disent premierement , que cet exercice inspire la cruauté aux Hommes , & les rend sanguinaires. C'est le sentiment de Corneille Agrippa , *Lib. de Vanit. Scient. cap. 77.* Il l'appelle pour cela un Art cruel & tragique , où l'on se fait un plaisir de sang & de carnage , & où par une volupté plus que barbare , on se repaist le cœur & les yeux
du

du defastre & de la mort des pauvres Animaux, qui ne l'ont aucunement meritée ; un exercice tout-à-fait detestable, & qui n'a pû estre inventé que par des Monstres de cruauté sous la figure d'Hommes, comme l'ont esté Cain, Lamech, Nembrot, Ismaël, Esau, & autres leurs semblables.

Cet exercice leur paroist d'ailleurs blâmable, en ce qu'il semble n'estre fait que pour porter dommage à autruy, & que les Chasseurs menent une vie qui a beaucoup de rapport à celle des Larrons, ne s'y trouvant disent-ils, autre différence, sinon que les Chasseurs sont des Voleurs honnestes, au lieu que les Larrons sont des Chasseurs infames. Et de fait, Aristote se sert du mesme mot Grec, pour signifier la Chasse & le Larcin. C'est pour cela, continuent-ils, qu'Esau estant Larron, parce qu'il estoit Chasseur, fut odieux au Seigneur, comme le dit l'Escriture ; & que le présent qu'il fit au Patriarche Isaac son Pere, ne luy servit de rien pour obtenir le droit de primogéniture, ny la benediction, parce qu'estant un présent de
chasse,

chasse, c'estoit un présent de larcin, qui ne pouvoit estre agreable à Dieu ; & par conséquent les Chasseurs representez par Esau, ne scauroient, non plus que luy, estre en estat de luy plaire.

Ils adjoutent que l'usage de la Chasse est condamné par les Peres de l'Eglise, comme il paroist entr'autres par S. Jerôme dans l'explication du Psalme 90. par S. Gregoire dans le 5. Livre de ses Morales, & par S. Ambroise sur le Resaunte 118. qu'il faut bien que l'Eglise trouve que cet usage soit pernicieux & criminel, puis qu'elle l'interdit sous de grosses peines à tous ses Ministres, & qu'elle excommunie mesme ceux qui s'y adonnent ; ce qui paroist par une tres-grande quantité de Conciles ; & qu'enfin pour connoistre que Dieu mesme l'a en horreur, il ne faut que regarder les funestes accidens où il a souvent permis que soient tombez ceux qui s'en sont fait une occupation ordinaire ; surquoy l'on nous fait une longue énumération de quantité d'illustres Malheureux que la Chasse a fait périr ; & confondant la Fable avec l'Histoire.

l'Histoire, on nous rapporte les tristes exemples des célèbres Chasseurs du furieux & renommé Sanglier de Calydon, qui causa la mort à un grand nombre des plus braves Seigneurs de la Grece, avant que de pouvoir estre abattu par le généreux Meleagre; qui eut seul la gloire d'en venir à bout à coups d'Epieu; encor fut ce une gloire bien triste pour luy, puis qu'elle l'ey cousta la vie, comme le raconte Ovide dans le 8. de ses Metamorphoses. La Chasse fut encore funeste au Prince Hyppoméne petit-Fils de Neptune, & à la belle Atlanté, l'un & l'autre ayant esté devorez par deux Lions qui les surprirent dans la Caverne où la lassitude de cet exercice les avoit fait retirer pour prendre un peu de repos. Elle le fut à Procris Fille d'Erictée Roy d'Athènes, qui fut tuée innocemment par son Mary Céphales qui croyoit tirer son Arc contre une Beste sauvage. Elle le fut au bel Adonis, qui y eut le vêtre déchiré par les défences d'un Sanglier, qu'il attaqua témérairement, contre les avertissemens que Vénus luy avoit donnez, de ne se point

point cōmettre avec ces sortes de Bestes. Enfin la Chasse fut fatale au malheureux Aëteon , lors que chassant dans la Forest de Mégare , & rencontrant sans dessein la chaste Diane qui se baignoit avec ses Nymphes dans la Fontaine du Val de Gargaphe, il fut métamorphosé en Cerf par cette Déesse , & devoré en suite par ses propres Chiens.

*Aëteon, pour avoir osé
Jeter une œillade profane
Sur la nudité de Diane,
En Cerf fut métamorphosé.
Sous cette hideuse apparence
Ses Chiens perdant la connoissance
De leur infortuné Seigneur,
Sur luy tout-à-coup se jetterent,
Et par une horrible fureur,
A belles dents le déchirerent.*

Voilà une partie des infortunes que la Fable nous marque estre arrivées aux Chasseurs ; mais si celles-là sont rejetées , nous dit-on , parce qu'elles n'ont que l'apparence de la verité. il n'est pas malaisé d'en trouver d'aussi funestes dans

dans l'Histoire, de la certitude desquelles on ne sçauroit raisonnablement douter. Ne lisons-nous pas que **Sylvius** Roy des Albains, rencontra sa mort à la Chasse, y ayant esté tué par son Fils **Brutus**, pensant lancer son Javelot contre un Cerf qu'ils poursuivoient? **A. Bouchard**, Annales de Bretagne, Livre 1. chap. 3. Que **Mempricius**, un des premiers Roys de la Grand' Bretagne, fut déchiré & mangé des Loups, pour s'estre écarté de ses Gens à la Chasse, Annales d'Angleterre. Que **Nicias**, un autre Roy dont parle **Eliau**, sans dire de quelle Nation, courant apres un Cerf, écarté pareillement de son monde, tomba dans une Charbonniere ardente, & y fut brûlé tout vif, quelque effort que fissent ses Chiens de le retenir par ses habits avec les dents, afin de le sauver, **Eliau** Livre 1. ch. 9. Que **Basile I.** surnommé le **Macédonien**, Empereur d'Orient, fut tué par un Cerf, qui luy planta un de ses andouilliers dans le ventre, lors qu'il pensoit l'enfermer de son Epieu, Histoire Romaine. Que **Theodebert** Roy de Mets, s'estant

s'estant mis derriere un Arbre pour assener un Taureau sauvage avec son Epieu, ce furieux Animal s'élançant contre cet Arbre, y donna un coup de teste si rude, qu'il le mit par terre, ainsi que ce pauvre Prince, qu'un éclat blessa si violemment, qu'il en mourut le mesme jour. Agathias Histoire de l'Empire de Justinian; Que Louïs, surnommé de Baviere, prétendu Empereur d'Occident, courant apres un Ours dans une Forest d'Allemagne, proche de Munich, tomba de son Cheval, se rompit la jambe, & son sang s'estant trop échauffé par cette course, il fut faisy d'apoplexie, & mourut au mesme lieu; Histoire Romaine, Livre 26. An. 1347. Que Jean, dit le More, Empereur de Constantinople, décochant une Fleche empoisonnée sur un Sanglier, s'en blessa un peu à la main, & tomba mort aussitost, Fulgos Livre 9. Que Grimoald Roy des Lombards, décochant de mesme une Fleche contre une Beste à la chasse, s'ouvrit la veine du bras, dont on luy avoit tiré du sang depuis peu, & que ce sang ne se pouvant étancher, le fit mourir

rir sur le cham, Fulgos *ibidem*. Qu' Astolphe Roy des mesmes Lombards, fut tué à la Chasse par un Sanglier ; Que Foulques Roy de Jerusalem, tomba si rudement de son Cheval en courant un Lièvre, qu'il se rompit le col, Histoire de France Belleforest, Livre 2. & 3. Que Robert II. Fils de Guillaume le Conquérant, Roy d'Angleterre & Duc de Normandie, chassant dans une Forest de cette Province, fut étranglé par une Ronce qui se lia autour de son col, & l'étoufa ; l'Abbé Robert en son Cronicon. Que Guillaume le Roux, pareillement Roy d'Angleterre & Duc de Normandie, chassant dans la neuve Forest proche de Vvincestre, fut tué par un de ses Favoris, d'un coup de Fleche qu'il pensoit tirer sur un Cerf qu'ils poursuivoient, Du Moulin Histoire de Normandie. Qu'enfin Charles IX. Roy de France, s'avança la mort par les trop violens & continuels exercices de la Chasse, qui altererent & corrompirent la substance de ses poulmons, Histoire de Matthieu Livre 6. sans parler d'une

d'une infinité d'autres, à qui la Chasse n'a pas esté plus heureuse, & qui ont éprouvé à leurs dépens que c'est un exercice qu'il est rare de suivre long-temps sans malheur, & sans infortune ?

Ce sont à peu près les principales, & les plus fortes raisons qu'apportent ceux qui veulent réprover entièrement l'usage de la Chasse, comme odieux à Dieu, nuisible au prochain, & pernicieux pour l'ordinaire à ceux qui s'en meslent. Il en est d'autres qui ne le traitent pas à la verité si rudement, mais qui ne laissent pas d'y trouver beaucoup à redire. Le docte Petrarque est de ce nombre, & voicy comme il en parle dans ses Entretiens sur la bonne & mauvaise fortune, Dialogue 32. La Chasse, dit-il, est un exercice qui n'est propre qu'à ces Gentilshommes du bas ordre (*Seminobilium ultimi ordinis exercitium*) que la faineantise & la déffiance, compagnes de la lâcheté, détournent des plus grands emplois ; comme la honte & la superbe, les éloigne des plus petits. Ainsi n'estant propres à rien qui

Q. de Janvier 1681.

G

soit honneste , ils demeurent dans les Bois, non pas pour y mener une vie solitaire , car ils sçavent bien qu'ils sont aussi mal propres à cela , qu'à la politique ; mais pour vivre de compagnie avec les Chiens & les Oiseaux ; ce qu'ils ne feroient jamais , s'ils ne leur estoient unis par quelque sorte de ressemblance. Que si ces sortes de Gens ne s'adonnent à cet exercice qu'à dessein d'y prendre du plaisir, ou seulement pour passer plus facilement le temps, l'un ou l'autre les rendent également fous, s'ils y trouvent par hazard le contentement qu'ils y cherchent, ils ne s'établiront pas par là , en reputation de Gens d'esprit & de magnificence. Car apres tout, quelle gloire y a-t-il , je ne dis pas seulement pour des Princes, mais pour des Personnes nobles ou seulement libres, de se plaire à une occupation purement mécanique , & tout-à-fait servile ?

Petrarque fait bien voir par ce discours qu'il ne tenoit pas la Chasse pour un exercice noble , mais qu'il estoit du sentiment de Saluste, qui dans la Préface

ce

ce de la Conjuracion de Catilina, disoit que c'estoit un Art servile & mécanique ; & de fait il paroist qu'il estoit estimé tel de son temps chez les Romains , la plûpart des Nobles de cette florissante République n'y occupant que leurs Esclaves , aimant mieux employer leur valeur & leur adresse à la chasse des Hommes , & à la conquête des Villes & des Provinces, que s'occuper a la poursuite & la prise des Bestes. Et c'est peut-estre de là qu'ils ont exclus cet exercice du rang des Arts libéraux ; pour ne luy donner , selon quelques-uns , que le second lieu entre les Mécaniques , ou mesme selon d'autres, n'eü faire que la seconde portion de l'Agriculture , qu'ils divisent en trois parties , la Bergerie , la Chasse , & la Pesche.

Monsieur de la Hoguete n'est guère plus favorable à cet Art que l'a esté Pétraque , car dans son Testament , ou le Livre des Conseils fidelles d'un Pere à ses Enfans, chapitre 7. il dit qu'il n'ose conseiller le divertissement de la Chasse, pour avoir en soy quelque venin ca-

ché ; car encor bien , dit cet Auteur , que cet exercice rende l'Homme actif , vigilant & laborieux , il y a je-ne-sçay-quel poison qui s'y mefle , & qui semble en quelque sorte enchanter , & abrutir mesme celuy qui s'y adonne par trop. Outre que si les apparences en sont chastes , honnestes , & innocentes , comme on se figure l'estre l'imaginaire Divinité qui y préside , (il veut dire Diane que les Chasseurs Payens ont reconnuë de tout temps pour leur Déesse & leu Protectrice,) son effet est stérile , & n'engendre non plus qu'elle. Adjoûtez , que celuy qui a la mesme passion de ce fameux Chasseur de l'Antiquité , s'expose à la mesme infortune ; car souvent apres avoir bien chassé , il trouve à la fin que l'Idole de son plaisir est une chose bien nuë , & que tout le fruit qu'il en retire , c'est qu'il devient quelquefois , comme la Beste qu'il chasse , la proye de ses propres Chiens ; & manque d'avoir assez de revenu ou d'œconomie pour en nourrir le grand nombre que la folle passion le pousse d'y entretenir , il y consume la plûpart de
de

de son vaillant, & réduit quelquefois par là, à une extreme difette, il se voit effectivement devoré par les Chiens.

Cependant, quoy qu'en disent ces trop severes Censeurs d'un Exercice approuvé par une infinité de Gens raisonnables, il est certain que l'usage en est non seulement permis & licite, mais de plus qu'il est honorable & utile pour ceux qui sont d'état & de condition à le suivre, n'y ayant point d'honneste Homme qui ne s'y puisse occuper avec honneur, pourveu que l'occupation qu'il y donne se puisse accommoder avec sa Profession, que cet exercice ne nuise point à sa santé, & qu'enfin il ne soit point un empeschement à d'autres affaires plus importantes; car on ne sçauroit nier qu'il ne contribuë beaucoup à exciter le courage, & à façonner un Homme au mestier & aux ruses de la guerre, dont la Chasse est comme une espece d'Ecole & d'Académie. C'est le nom que luy donne le Prince des Philosophes dans le premier Livre de ses Politiques, chap. 4. *Venationes sunt*

quasi quadam bellorum progymnasmata: his nempe quibusdam quasi tyrociniis à ferarum cade ad necem hominum animus inardescit, atque inflammatur. C'est pourquoy le divin Platon dans plusieurs endroits de son 7. Livre de sa République, ne cesse de le recommander aux Gens de guerre, & particulièrement aux jeunes, qui ne sont pas encor tout-à-fait expérimentez dans les ruses & les pratiques de la Milice; leur disant que la Chasse a cela de propre, qu'elle rend un Homme plus vigoureux, & plus adroit à l'exercice des Armes, plus robuste à en supporter tous les travaux, parce qu'elle endurecit le corps à la fatigue, & forme l'esprit à tous les stratagèmes, qui sont souvent mieux réüssir à la guerre, que la force & le courage. Tous ces avantages sont rapportez plus au long par Jull. Pollux dans son Onomasticon, dédié à l'Empereur Commode, & par plusieurs autres Auteurs.

Cambyse, Roy des Perles & des Medes, & Pere du Grand Cyrus, en estoit bien persuadé, puis qu'au rapport

port de Xénophon, il avoit grand soin d'y exercer ses Soldats, & de s'y exercer luy-mesme, lors qu'ils n'estoient point occupez à la guerre, afin, dit cet Auteur, de les former, par la chasse des Bestes, & par les plus laborieuses & industrieuses pratiques de ce noble exercice, à tout ce qu'ils auroient à faire en temps de guerre pour attaquer, pour surprendre, & pour vaincre plus facilement leurs Ennemis.

Ce que ce grand Prince pratiquoit & faisoit pratiquer à ses Soldats pour les former de plus en plus à l'exercice de la guerre, fut soigneusement observé à son exemple tant par l'invincible Cyrus son Fils, que par les autres Monarques qui sont venus après luy, comme on le peut voir dans les Vies des Hommes Illustres de Plutarque, où cet Historien nous apprend entr'autres, que le Conquérant du Monde, le grand Alexandre, ne passoit presque aucun jour de loisir sans s'exercer à la Chasse; Que Pélopidas, ce renommé Capitaine general de la Grece, apprit luy-mesme, & en suite à ses Soldats, par le

moyen de la Chasse , tout ce qui le rendit depuis si redoutable en la guerre; Que Philopémen en fit de mesme , & une infinité d'autres Princes & grands Capitaines , qui n'ont pas esté moins généreux Soldats , que fameux Chasseurs. Cela fait voir que Pétrarque n'a pas jugé de la Chasse fort sainement, quand il a dit qu'elle n'estoit que l'occupation des Lâches & des Faineans; ny Mr de la Hoguete non plus , quand il a avancé que hors la personne du grand Cyrus, d'un grand Chasseur il ne se fit jamais un grand Conquéran, puisqu'il est certain que l'on a veu dans toutes sortes de temps quantité de Roys & de Princes, qui n'ont pas laissé d'estre tout ensemble & grands Chasseurs , & grands Capitaines. Il seroit facile de le justifier par le raport des Historiens anciens & modernes.

Mais n'en avons-nous pas une preuve éclatante

Dans le plus auguste des Roys ?

LOVIS, le Grand I. OVIS, pour chasser quelquefois.

En

En a-t-il l'ame moins vaillante ?

Si la Chasse succede à ses travaux guerriers,

Peut-elle flétrir ses Lauriers,

Ou le rendre moins invincible ?

Et n'est-il pas toujours également Héros,

Egalement fier & terrible,

Soit qu'il ait la Cuirasse, ou le Cor sur le dos ?

Quant à ce que disent les Peres, qu'on ne voit point dans les Saintes Lettres de Chasseur qui n'ait esté méchant, on peut répondre que ce n'est pas une regle si générale, qu'elle ne souffre son exception, & particulièrement dans la personne du plus juste de tous les Roys de l'Ancien Testament, c'est David, que l'on ne scauroit nier avoir esté Chasseur, pour peu qu'on lise ce qu'il avance de luy-mesme dans le premier Livre des Roys, chap. 17. Cependant il n'a pas laissé pour cela d'estre Saint, & cela n'a point empêché que Dieu ne l'ait appellé l'Homme selon son cœur. D'ailleurs, s'il est vray

que son Fils , le plus sage de tous les Hommes , ait voulu goûter de tous les plaisirs & de tous les divertissemens qui leur sont propres, comme il en fait luy-mesme l'aveu , il est à croire qu'il n'a pas dédaigné celuy de la Chasse. (Du moins ne sçauroit-on disconvenir que tous les jours sa Table Royale ne fust servie de Viandes de venaison, & particulièrement de Cerf, de Chevreuil, & de Buffle , comme il est expressément marqué dans le 4. Chapitre du 3. Livre des Roys.) Et pour cela l'on ne peut pas dire qu'il en fust ny moins sage, ny moins agreable aux yeux du Seigneur.

Car pour répondre à ce que prétendent les Ennemis de la Chasse, que Dieu a cet exercice & ceux qui le suivent, en horreur, on peut dire que le contraire paroist en ce que Dieu semble mesme l'avoir autorisé, lors que dès le commencement du monde, & dans la Loy de Nature, il dit à Adam, & apres le Deluge à Noé, & en leurs personnes à tous leurs Descendants, qu'ils seroient les maistres des Poissons

Poissons de la Mer , des Oyseaux du Ciel , & de tous les Animaux qui marchent sur la Terre; & que dans le temps de la Loy écrite , parmy les Préceptes moraux qu'il dicta à Moïse, pour estre observez par les Enfans d'Israël, où toutes les choses qui leur estoient ou permises , ou défenduës , sont spécifiées, lors qu'il y est fait mention des Viandes dont il leur estoit loisible d'user , celles de Venaison & des Bestes qu'ils auroient prises à la Chasse, y sont nommément marquées comme permises ; c'est dans le 17. du Levitique. Et qu'enfin , si la Chasse estoit criminelle devant Dieu, il n'est pas à croire que le S. Patriarche Isaac eust eu tant de tendresse pour son Fils Esau , parce qu'il estoit Chasseur, par préférence à Jacob, qui ne l'estoit pas , ny qu'il eust mangé aussi souvent qu'il faisoit du Gibier qu'il luy apportoit d'ordinaire de la Chasse , l'Écriture marquant expressément l'un & l'autre dans le 25. & 27. Chap. de la Genèse. On peut adjoûter, que bien loin d'abhorrer cet Exercice, Dieu semble luy donner sa benédiction,

tion,

ction, comme il paroist dans le Pſealme 131. au Verſet qui porte, *Viduaſ ejus benediſens benedicam*, où ſelon les Interpretes, au lieu de ce terme *viduaſ*, il faut lire, conformément à l'Hébreu & au Grec, *venationem*, ſuivant la judicieuſe remarque du docteur Perérius Jeſuite, ſur le 25. Chap. de la Geſeſe.

Que ſi l'on objecte que les effets ne ſemblent pas répondre à cette divine benédiction, veu les malheurs & les infortunes arrivées tant de fois aux Chafſeurs, on peut répondre que ces accidens ſe peuvent auſſi bien rencontrer dans l'uſage des autres exercices de la vie des Hommes, que dans celui-cy; & que cela arrivant également dans les uns & dans les autres, on ne les doit pas toujours prendre pour des effets de la colere & de la punition de Dieu; outre que ſi la Chafſe a eſté funeſte pour quelques uns, elle a eſté heureuſe pour quantité d'autres, tant pour le bonheur temporel, que pour tout ce qui touche le ſalut. Car pour ne dire que peu de choſe de l'un & de l'autre de ces avantages, ne ſçait-on pas
au

au regard du dernier , qui est le plus important , que le généreux Martyr S.Eustache estoit Chasseur , & que les Bois & la Chasse , dit S.Jean Damascene, *Lib. 3. de Imaginib.* furent le sujet de sa conversion à l'Evangile ? C'est pourquoy Métaphraste dit , que ce grand Saint avoit bien lieu de se réjouir dans le Ciel d'avoir esté Chasseur sur la terre, puis que la Chasse avoit esté pour luy un instrument de grace , un moyen de sainteté, & une voye qui l'avoit conduit à la gloire immortelle. L'heureuse aventure qu'il y eut, est trop connue pour la rapporter icy.

S. Hubert , Seigneur d'Aquitaine, & Evesque de Liege , fut aussi appellé à la Foy par une aventure semblable à celle de S. Eustache ; car l'Histoire de sa Vie fait foy , qu'estant un jour à la Chasse, qui faisoit son plus ordinaire exercice , le Sauveur du Monde luy apparut sous la figure d'un Crucifix sur la teste d'un Cerf qu'il poursuivoit ; & l'ayant terrassé , comme un autre Saint Paul , de Payen qu'il estoit, il en fit un fidelle Chrestien, & l'appella de l'occupation

pation de la Chasse, aux fonctions de l'Episcopat, *Baron. Annal. Tom. 8.* C'est en memoire de cette heureuse vocation, qu'à Tréveres en Flanders; dont ce Saint est Patron, les Chasseurs du Pais, qui le reconnoissent pour leur Tutelaire, ne manquent point de célébrer tous les ans au jour de sa Feste une Chasse solemnelle à son honneur, où tous les Seigneurs & Gentilshommes, tant de Flandres que d'ailleurs, se trouvent en grand nombre. Pendant qu'on fait cette Chasse, il est permis à tous, de quelque condition qu'ils soient, de chasser librement à toutes sortes de Bestes, tant pour le profit que pour le plaisir; la coûume de tous les Nobles estant de luy dédier les ptemices & la dixme de la Chasse qu'ils ont faite ce jour-là. Feste & Assemblée qui se fait non-seulement en ce lieu, mais encor dans tous les Cantons de France, où l'on fait profession de cet Exercice.

*Temoin celles dont le Mercure
Nous a déjà fait tant de fois*

La

La galante & riche peinture
Dans ses Lettres de chaque Mois;
Entr'autres celle qu'il raconte,
Faitte par un illustre Comte,
Qui mérite que l'Avenir
En conserve le souvenir.
Car outre la galanterie,
Qui cette Feste accompagna,
A l'honneur du Saint, l'on créa
Un Ordre de Chevalerie,
Où la Noblesse du Canton,
Des Dames aussi-bien que les Hommes
dit-on,

Sous la généreuse conduite
D'un General plein de mérite,
Voulut s'enroller à l'envy.
Cet enrrollement fut suivy
De l'élection des Offices;
De l'Abbé, du Grand Commandeur,
Du Prieur, & du Soudprieur,
De l'Examineur, & Maître des
Novices.

Il fut dit entr'autres Statuts,
Que tous ceux qui seront reçus
Dans cet Ordre nouveau, s'entend de
noble Race,
Quatre fois l'an se rendront tous,

Es

160. *Extraordinaire*
Et ce sur peine de disgrâce,
En bel équipage de Chasse,
Où l'on aura marqué le rendez vous;
Que chaque Chevalier, aussi propre que
 léste,
Aura son Cor d'argent d'un Ruban
 attaché,
Pour la marque de l'Ordre au lieu le
 moins caché
Du Just'aucorps, ou de la Veste,
Et que nul ne pourra prétendre d'être
 admis,
Que l'Officier à ce commis
N'ait fait auparavant enqueste,
Pour sçavoir si le Postulant
Dont on a reçu la Requeste,
D'un Chasseur véritable a le noble
 talent;
Après quoy, payant les Epices,
On luy donnera place au nombre des
 Novices,
Pour faire enfin Profession
A la premiere occasion.

La Chasse fut encor heureuse pour
le regard du salut, au Fils de l'Em-
pereur Frederic, puis qu'elle luy servit
d'occa

d'occasion de renoncer au monde, & de fonder la Chartreuse de Sylve en Dauphiné, où ce Prince quittant la Pourpre, prit l'Habit de Religieux, & y vécut & mourut saintement. On n'en peut décrire l'Avanture avec plus de pompe que l'a fait Monsieur Perrin dans sa Chartreuse, ou sainte Solitude. Voicy de quelle maniere il en parle.

*Lors que Frederic Empereur
Vangeoit une illustre folie, *
Et que sa barbare fureur
Inondoit toute l'Italie;
Dans ce Royanme separé,
Un sien Fils s'estoit retiré,
Lassé de guerre & de carnage,
Et vivoit comme confiné
En cet endroit du Dauphiné,
Qu'il choisit pour son apanage.*

* L'affront fait par les Milanois
à l'Impératrice sa Femme.

*Pour éviter en ce loisir
De s'emporter dans les delices,
La Chasse estoit tout son plaisir,*

Et

Et ses plus frequens exercices;
 Tous les Echos estoient troublez
 Des Cors & des cris redoublez,
 Et l'on entendoit ces Contrées
 Bien loin retentir des abois
 Des Chiens échapez dans les Bois
 Apres les Bestes rencontrées.



Un jour, comme dans les Forests
 Voisines de ces blanches Croupes,
 De course, de cris, & de traits,
 Il suivoit les fuyantes Troupes;
 Il vit dans un fonds enmassez
 Douze Cerfs en harde amassez,
 Hauts de stature & de ramage,
 Et de qui la blanche toison
 Excedoit sans comparaison
 Celle du Cygne en son plumage.



Aussitost les Chiens détachez,
 A travers Buiffons & Fougere,
 De fureur au butin lâchez,
 Attaquent la Troupe legere;
 Mais ils la pressent vainement,
 Elle s'écarte en un moment,
 Et se mesle parmy les branches,
 Comme dans le sombre de l'air.

*La prompt*e flâme d'un éclair
Confondroit ses lumières blanches.

Jusques à trois diverses fois
Le Prince revient à la Chasse,
Trois fois au mesme endroit du Bois
Il les apperçoit & les chasse;
Mais toujours en vain & sans fruit
La Meute ardente les poursuit;
Ils sont pareils à ces Phantômes,
A ces Spectres mal affermis,
Qui devant nos yeux-endormis
Promènent leurs frêles atômes.

Confus de cet événement,
Et du prodigieux spectacle,
Il reconnut sensiblement
La divinité du miracle;
Et lors en son ame il comprit,
Qu'un celeste & divin Esprit
Luy désignoit par ces mystères,
Qu'il devoit en ce mesme lieu
Fonder & consacrer à Dieu
Douze de ces bons Solitaires.

Dés l'heure sans plus s'opposer
A ce mouvement salutaire;

Dans

*Dans ce lieu mesme il va poser
 Les fondemens d'un Monastere,
 Qu'il nomme Sylve, de ces Bois,
 Et sous l'austerité des Loix
 Ayant sa grandeur asservie,
 Renfermé dans cette Prison,
 Au service de la Maison
 Passe le reste de sa vie.*

Si la Chasse a esté si avantageuse à ces illustres Personnes pour les mettre dans les voyes de leur salut, elle ne l'a pas moins esté à quantité d'autres pour établir leur fortune temporelle. L'Exemple de l'Empereur Henry III. est trop illustre, pour ne le pas apporter icy, sur la bonne-foy de Naucler & de Bernard Corius, de la maniere à peu pres qu'ils nous l'ont laissé dans la Vie de ce grand Prince. Leopold, Comte de Razu en Allemagne, fuyant la colere de l'Empereur Conrad II. fut obligé de se retirer avec la Comtesse sa Femme qui estoit enceinte, dans la Forest noire. Son azyle fut la Cabane d'un pauvre Bucheron, où apres avoir sejourné quelque temps, sans estre

estre connu de personne , il arriva que l'Empereur estant un jour allé à la Chasse dans cette mesme Forest , poursuivit une Beste avec tant d'ardeur , qu'il s'écarta de ses Gens. La nuit qui survint, le contraignit à demander le couvert dans la mesme Cabane , où Leopold faisoit sa retraite. Ce Comte en estoit pour lors absent pour quelques affaires. Cette mesme nuit , la Comtesse, que l'Empereur avoit prise pour la Femme du Bucheron , accoucha d'un Fils ; & dans le moment que cette infortunée Fugitive accouchoit , Conrad fit un songe , pendant lequel il crût entendre une voix qui luy dit. *Conrad , il t'est né un Successeur.* Ce Prince estant éveillé , apprend avec beaucoup de surprise , que son Hostesse prétendue venoit de mettre un Garçon au monde. Ce fut assez pour luy faire croire que cet Enfant pourroit bien estre celuy que la voix luy avoit voulu marquer pour son Successeur. Sur ce soupçon , il part dès le point du jour pour chercher ses Gens, qu'il rencontra presque aussi - tost , la
peine

peine où ils estoient de la perte de leur Maistre, les ayant épandus de tous les costez de la Forest pour en avoir des nouvelles. Il conte son aventure à deux de ceux en qui il se confioit le plus, & leur ordonne d'aller sur l'heure au même lieu d'où il venoit de partir, d'enlever l'Enfant du Bucheron, & de le faire mourir. Ceux-cy moins inhumains que leur Maistre, s'estant saisis de l'Enfant, au lieu de le tuër comme il leur avoit ordonné, le vont cacher dans le creux d'un Arbre; & afin que l'Empereur ne doutast point qu'ils ne se fussent acquittez de cette cruelle commission, ils luy presenterent à leur retour le cœur d'un Animal, que la Providence leur fist rencontrer. A peine a-t-on exposé l'Enfant, que le Duc de Sueve, qui chassoit dans la Forest, passe par le mesme lieu. Il entend les cris de cette petite Creature, s'approche de l'Arbre où elle estoit, la prend entre ses bras, & charmé de sa beauté, la fait emporter dans son Palais. Comme il n'avoit point d'Enfans, il fait prendre soin de son education, & cet

Enfant

Enfant croissant en mérite aussi-bien qu'en âge, il l'adopte pour son Fils, & luy donne le nom de Henry. Sous ce nom il est produit à la Cour, où ses belles qualitez donnent bien-tost de la jalousie. L'Empereur, à qui on apprend qu'il n'est que le Fils adoptif du Duc, se met dans l'esprit qu'il pourroit bien estre le Successeur que la voix nocturne luy avoit designé. Sur ce soupçon, il resout de s'en défaire, & sous le prétexte de quelque affaire importante, il le depesche vers l'Imperatrice sa Femme, qui estoit pour lors à Spire, avec une Lettre qui entr'autres choses contenoit ces termes. *Si la conservation de ma vie vous est chere, faites mourir le Porteur de cette Lettre secretement, pour des raisons que je vous diray.* Henry, qui ignoroit, comme Urie, qu'il portast l'Arrest de sa mort, se met soudain en chemin pour aller trouver l'Imperatrice, & ne pouvant arriver le même jour, il va loger à deux ou trois lieües de Spire, dans une Maison qui appartenoit au Grand Doyen de la Cathedrale, à qui il conte que l'Empe-
reur

reur l'envoyoit sans qu'il sçeut pourquoy. Le Doyen qui estoit fort curieux, forme aussi tost le dessein de s'éclaircir du sujet de son voyage, & la nuit pendant qu'il dort, il prend sa Lettre, la lit, & concevant une horreur extrême du procédé de Conrad, comme il avoit pour Henry une estime singulière, & qu'il estoit tres- adroit en toutes fortes d'écritures, il efface subtilement les mots qui portoient l'Arrest de la mort, au lieu desquels, d'un caractere parfaitement contrefait, il écrit ceux-cy, *Donnez promptement, & sans bruit, nostre Fille en mariage à ce Porteur,* apres quoy ayant refermé la Lettre fort proprement, il la remet en la poche de Henry, qui le lendemain la rend à l'Imperatrice. Cette Princesse luy fait épouser sa Fille dès le jour suivant, ravie que l'Empereur eust fait un si digne choix. Jugez dans quelle surprise se trouva Conrad, quand il connut que les moyens qu'il avoit pris pour perdre Henry, n'avoient servy qu'à le conserver. Il sçeut non seulement que c'estoit le mesme Enfant dont il avoit ordonné la

la mort au moment de sa naissance, mais encor qu'il estoit le Fils du Comte de Razu ; & admirant les secrets ressorts de la Providence qui avoit si bien renversé tous ses desseins , il confirma le Mariage de Henry & de sa Fille , & fit bastir dans le mesme lieu de la Cabane une superbe Abbaye, que l'on appella Visane. Voila de quelle maniere la Chasse fut heureuse pour ce Prince.

Elle ne le fut pas moins à Henry I. Empereur d'Occident , qu'on surnomma l'Oyseleur , pour le singulier plaisir qu'il prenoit à la Fauconnerie , puis que ce fut dans le temps qu'il estoit occupé à ce noble Exercice , qu'on luy porta la nouvelle de son election à l'Empire ; en memoire duquel bonheur, on dit qu'il continua tant qu'il vescu d'en faire son principal divertissement , sans diminuer rien du soin des affaires de son Etat , *Histoire Romaine, Tome 2.* Joignez à cela ce que Gregoire de Tours raconte estre arrivé à Gontran Roy d'Orleans , Fils de Clotaire. Ce Prince , dit cet Auteur , estant un jour allé chasser dans une Forest de

Q. de Janvier 1681.

H

la Touraine , lassé d'avoir couru une partie du jour , se reposoit sur le bord d'une Fontaine d'où couloit un petit ruisseau , le long duquel estant couché , il se laissa surprendre au sommeil. Pendant qu'il dormoit la bouche ouverte , son Ecuyer en vit sortir une petite Beste blanche comme la neige , qui courant de tous côtez le long du ruisseau , paroissoit avoir envie de passer à l'autre bord. Cet Ecuyer voulant luy aider , mit son Epée de travers. Elle s'en servit comme d'une Planche , courut au pied d'une petite Montagne voisine , & entra dans une Caverne qui y estoit , d'où sortant un peu apres , elle reprit son mesme chemin , & rentra dans la bouche du Roy. Dans ce mesme temps les Chiens & les Veneurs qui arriverent , ayant éveillé ce Prince , il en marqua du chagrin , disant qu'on l'avoit tiré d'un songe fort agreable , dans lequel il luy sembloit avoir passé une Riviere sur un grand Pont de fer , & que de là estant entré dans une Caverne , il y avoit découvert un grand Trésor. L'Ecuyer voyant le raport que le songe

du

du Roy avoit à la vision qu'il avoit eüe, la luy raconta ; surquoy le Roy ayant conferé avec les plus avisez de son Conseil , il fit par leur avis creuser dans le mesme lieu où l'Ecuyer avoit veu entrer la petite Beste blanche , & l'on y trouva la verité de son songe , c'est à dire un Trésor inestimable. La mesme Caverne, dit-on , paroist encor aujourd'huy , & s'appelle la Mothe du Trésor.

On peut conclure de là, que la Chasse est un Art vrayment Royal , puisque les plus grands Monarques se sont fait de tout temps une espece d'honneur de s'y occuper , & qu'à leur exemple quantité de Reynes & de Princesses en ont fait le plus ordinaire de leurs divertissemens ; jusques-là qu'il s'en est trouvé des nôtres qui ont voulu avoir aussi bien qu'eux , des Grands Veneurs parmy les Officiers de leur Maison, témoin ce que rapporte du Tillet au regard des Reynes Annes & Claude de Bretagne, deux genereuses Heroïnes, qui ne prenoient pas moins de plaisir à chasser , que le faisoit autrefois la vaillante Zenobie,

cette incomparable Reyne des Palmiréniens, laquelle au rapport de Trebellius Pollio, perçoit avec une vigueur infatigable les Forests les plus épaisses, & d'un courage intrepide chassoit avec le Roy Odenat son Mary aux Bestes les plus feroces; & ce que fist apres elle Marie de Bourgogne, Femme de l'Empereur Maximilian I. & une infinité d'autres.

Outre qu'on ne peut pas dire qu'un Art ne soit veritablement Royal, en faveur duquel les Roys même n'ont point crû qu'il fust indigne de leur suprême grandeur, de composer des Livres, & de dresser eux-mêmes les regles & les manieres de le bien pratiquer. C'est ce qu'ont fait entr'autres, Dornadille IV. Roy d'Ecosse, qui vivoit il y a pres de deux mille ans, & qui, selon le rapport de Baleus Sudovolca, dans son Livre des Ecrivains de Bretagne, prit la peine de composer un beau Traité de la Chasse, & de toutes les Loix qu'il y falloit observer. Ses Sujets les trouverent si judicieuses, qu'ils les ont toujors religieusement gardées, & les gardent en-

cor

cor aujourd'huy. L'Histoire Romaine nous apprend la mesme chose de Frederic I. Empereur d'Occident ; & celle de France en dit autant d'un des plus sçavans & des plus laborieux de nos Roys. C'est Charles IX. qui nous a laissé un excellent Livre sur cette matiere , intitulé , *la Chasse Royale* , dans lequel il a surpassé de fort loin, dit Belleforest, tout ce que les autres ont écrit avant luy sur ce Royal Exercice. Il l'aimoit , dit Mathieu Livre 6. avec une passion si forte, qu'il en méprisoit le séjour des Villes, appellent les Maisons, les Sepulchres des Vivans, & disant souvent que pour s'adonner avec plus de liberté à cette genereuse occupation , il eust volontiers agréé d'estre condamné à demeurer toujours dans les Bois.

Les Enigmes du Mois de Janvier , dont les Mots estoient la Bassete , & le monosyllabe On , ont donné lieu à ces Explications.

I.
L'On me croit de vos Favoris,
Mercure ; mais pour moy que faut-il que
j'en croye?

H iij

*J'ay deviné deux Enigmes de prix,
Les Enseignes, la Petite-oye,
Et parmy les Trouveurs l'on ne m'a
point compris.*

*Vous m'ostez quelquefois cette innocente
joye,*

J'en suis chagrin, j'en suis surpris.

*En Figure, en Vers comme en Prose,
Vne Enigme éclatante est pour moy quel-
que chose,*

Et j'aurois perdu mon argent

Au traistre jeu de la Bassete,

*Que j'en estimerois le coup moins affli-
geant*

Que ce silence negligéant

De vostre galante Gazete.

GARDIEN.

I I.

DE vostre Enigme d'abord

On découvre le mystere.

Je croy la chose fort claire,

Vous me me direz si j'ay tort.

DE LISLE, Trésorier ancien des
Gardes du Corps du Roy.

III.

SEigneur Mercure, en bonne foy,

*N'apprehendez-vous pas que quelqu'un
vous arreste? Quoy,*

Quoy, vous osez malgré l'Edit du Roy
Introduire encor la Bassete ?

LE PRIEUR PÈLEGRIN.
I V.

Sans fatiguer mon pauvre Esprit
Sur cette Enigme trop obscure,
Je vay l'expliquer, je vous jure,
Presque aussi bien que celuy qui la fit.
L'en sçay le Mot, On me l'a dit.

Le mesme.

V.

J'ay reconnu d'abord la dolente Bas-
sete ;

Puis songeant aux affronts qu'a soufferts
mon gousset,

D'un maudit assassin qui tous les jours
me guete,

Et qu'on nomme le Lansquenet,

Pourquoy pour un Edit, ne fait-il pas
retraite,

Ay-je dit ? & quel grand méfait

A pû commettre la pauvreté,

Que cet Enragé-là n'ait fait ?



Mais la seconde a mis mon esprit à la
gesne,

Elle m'a fait ronger mes doigts,

H iiii

Et contr'elle peſter cent fois ;
 Je renonçois enfin à ma recherche vaine,
 Quand On m'a fait tirer de peine.

Le Nouveau Bourgeois
 de la Rochelle.

V I.

Pendant ce Carnaval chacun ſe di-
 vertit ,
 On n'entend qu'Inſtrumens ; Violons, &
 Muſetes ;
 Mais dans l'Enigme en Vers le Mercure
 avertit
 Qu'un grand Prince défend le Jeu de
 la Baſſete.

DE P. LE J.

V I I.

ON va dans tous les lieux , On eſt
 de tous les temps,
 Et ce cher Enfant de la France
 Eſt un Mot aujourd'huy d'une telle
 importance ,
 Qu'en noſtre Langue il tient les premiers
 rangs.
 Meſme ſans conſulter ſi c'eſt avec pru-
 dence,
 Souvent il dit tout ce qu'il penſe,
 Et parle librement des Petits & des
 Grands. On

On sçait , On connoist toutes choses,
Des diférés effets On pénétre les causes,
On pratique le mal , On pratique le
bien,

Bref, On fait toujors tout , & l'Hom-
me ne fait rien.

Mad. F. BOUVARD, de Chartres.

V I I I.

L'Autre jour la belle Lisete
Disoit à son Amant,
Quittons le *Mercuré Galant* ,
L'aime le jeu de la Bassete,
Le temps le veut , il nous y faut joüer.

LOVIS , luy répond-il , en a fait la
défence

Dans une nouvelle Ordonnance,
On ne sçauroit trop l'en loüer ;
Car bien des Gens seroient réduits à la
Besace ,

Qui parmy les Aisez trouvent encor
leur place.

LE CHEV. DE LAMPSICOURT.

I X.

Vous voulez que je vous expli-
que ,
Belle & jeune Philis , l'Enigme de ce
Mois ?

H ♥

Cette Reyne du leu, que le plus grand
des Roys

A fait bannir ainsi qu'une Publique,
Est la Bassete, assurément,
Qui meritoit trop bien ce juste châti-
ment.

L'Amant Inconnu de la belle
Philis de Rouën.

X.



Voulez-vous tout sçavoir ? voulez-
vous tout écrire ?
Desirez-vous tout faire, & voulez-vous
tout dire ?

On sçait ce grand secrez,
On est sage & discret.
Allez à son Ecole,
On peut vous l'enseigner,
On ne demande rien, On ne veut rien
gagner,
Non pas mesme un Obole.
On est trop genéreux, & ne veut rien
de vous,
On sçait tout, & ce n'est que pour l'ap-
prendre à Tou;
Mais quoy qu'On sçache bien toutes
sortes de Langues.

Et

Et quoy qu'en tout langage On fasse des
Harangues,

On ne sçauroit parler qu'en langage
François;

Car parlant autrement, Allemand,
Ecossois,

Anglais, Italien, Espagnol, ou Boheme,
Quittant sa propre Langue, On se per-

droit luy-mesme.

FORMENTIN d'Abbeville.

X I.

DUne Enigme estre l'Interprete,
C'est, ce me semble, un jeu fort enga-
geant,

Et l'on n'y perd pas son argent

Comme à celuy de la Bassete.

SEFFRIE DE S. JOSEPH.

X II.

L'Enigme que tu viens de lire,
N'oblige pas longtemps l'esprit à s'ap-
pliquer;

Il est aisé de l'expliquer;

Car c'est tout ce qu'On voudra dire,

CAUDRON, d'Abbeville.

X III.

Mercure, je vous mets souvent dans
ma Cassete,

Mais

*Mais vous chercherez giste ailleurs pour
cette fois ;*

*Si je vous y souffrois avecque la Bassete,
Seroit-ce, comme je le dois,*

Obeir au plus grand des Roys ?

Non, puis que ce Prince admirable

*A fait donner contre elle Arrest si sa-
gement,*

Ce seroit me rendre coupable,

D'en garder un Ieu seulement.

PHILONICE.

X I V.

ON croit, On dit, On fait, On écrit
mille choses,

On est *Ambassadeur, Monarque, Ma-
gistrat,*

On est *Homme de guerre, On est Hom-
me d'Etat,*

On invente à son gré mille métamor-
phoses.

~~On~~
On sçait tout, On par tout se promene
& s'applique,

On fait fracas au monde, On brille de
renom,

On

du Mercure Galant. 181

*On se fait consulter, On dit qu'en di-
ra-t-On ?*

*Mercurc , cependant vostre Enigme On
explique.*

L. BOUCHET, ancien Curé
de Nogent le Roy.

X V.

Philis , qu'en vous voyant mon ame
est satisfaite !

De vous oïr chanter que le plaisir est
doux !

Trop content de vous voir , & de parler
à vous ,

Je ne puis regreter le feu de la Bassete,

L'Amant de la charmante Mad.
la Grange de Roüen.

*Les sentimens qui suivent font de
Monsieur Panthot , Doct. Med. & Pro-
fesseur Agregé, au College de Lyon.*

§ 1

SI L'EAU MINERALE
*en quelque maniere qu'elle soit
 prise, est utile ou dangereuse.*

A MADAME A. D.

A Lyon, ce 23. Mars 1681.

SI j'avois crû, Madame, que vous
 Seussiez souhaité mes sentimens sur
 les biens & les maux que peuvent cau-
 ser les Eaux minerales, je n'aurois pas
 attendu si longtems à vous satisfaire,
 sur une matiere qui demande plus d'ap-
 plication & de loisir, que celuy de ré-
 pondre sur le champ à une Proposition
 de si grande importance.

Je m'estois persuadé que le petit
 Traité des Dragons & des Escarbou-
 cles, que j'ay composé par vos ordres,
 tiendroit lieu d'une excuse legitime.
 Neantmoins puis que vous me l'ordon-
 nez, je passe sur toutes les réflexions
 qui devroient m'arrester en cette ren-
 contre & particulièrement sur l'im-
 promptu,

promptu, pour vous satisfaire sur ce Remede, qui est (comme tous les autres) fort bon à ceux qui en usent bien, & tres-mauvais à ceux qui en usent mal.

Les Eaux minerales dont vous me demandez l'utilité & les dangers, sont de ce nombre, & bien souvent incertaines, lors que les causes qui en marquent la necessité & les précautions, ne sont pas observées dans toutes les circonstances qui les rendent bonnes ou mauvaises, & quand d'un Remede particulier, on en veut faire une Medecine universelle.

Mais avant que décider la Question que vous me proposez des Eaux minerales, il faut établir que l'on entend par ce nom, toutes celles qui retiennent considérablement le goust, & la vertu des Métaux, ou des Minéraux contenus dans les lieux où elles passent, comme l'on observe à plusieurs Sources qui se sont rendues si fameuses, par le secours que tant de Malades presque desesperes, y ont trouvé en peu de temps.

On en compte dans ce Royaume un tres-grand nombre de froides & de chau

chaüdes , propres à boire & à baigner, dont les premieres, participent extrêmement du Fer, du Vitriol, & de l'Alun, separément ou mélez ; les secondes, du Soulfre, du Bitume , & de divers autres mélanges qui ont esté reconnus par l'Anatomie qui a esté faite des sels, dont ces Eaux se chargent, dans le séjour & le passage qu'elles se font en ces lieux souterrains.

Je ne m'arreste point à vous donner les noms, les différences, & les facultez de toutes les Eaux minérales de France, & de plusieurs autres lieux; encor moins à rechercher les premiers Auteurs qui en ont écrit , ny mesme ceux qui ont commencé à mettre ce Remede dans la réputation & dans l'estime, qui fait le grand concours des Mourans & des Malades , si fort empressez d'aller renaistre dans ces Fontaines salutaires.

Toutes ces generalitez , quoy que curieuses, ne serviroient qu'à diferer la satisfaction particuliere que vous attendez sur tous les doutes, où vous ont jetée les opinions différentes de ceux qui donnent leur approbation , ou desapprouvent

prouvent sans raison, & qui n'ont point d'autre regle dans leur conduite , que l'exemple , & le caprice des moins intelligens.

Les Eaux minerales , sans contredit, ont produit de si merveilleux effets dans les maux les plus desesperez , & des guérisons si surprenantes en tant de grandes & rebelles maladies , que personne ne peut douter apres ces heureux succès & ces épreuves admirables, qu'elles ne soient tres-utiles quand elles sont données bien à propos.

Vous pouvez juger , Madame , par vostre propre expérience , que ce Remede est d'une tres-grande & tres-importante utilité , où tous les autres ont échoué absolument , car elles guerissent souvent en moins de trois semaines , ce qu'on n'a pû faire en trois années, & donnent en peu de temps beaucoup de santé à ceux qui n'en ont eu de leur vie.

Elles ont une faculté singuliere d'attenuer, d'inciser, & de dissoudre les humeurs les plus grossieres & les plus engagées , qui forment ces maladies si rebelles,

belles, & ces pernicioeux empeschemens si opposez à la separation du pur, & de l'impur, où réside la source de la santé & de la vie, quand il arrive, comme elle est le principe de la cause de tous nos maux lors qu'elle manque.

On boit les Eaux minérales, & particulièrement les chaudes, pour dégager, & vaincre par ce puissant Remede, les obstructions, & les engagemens que les ordinaires n'ont pû surmonter & guérir, parce qu'elles préparent & évacuent tout ensemble les humeurs qui font plus de résistance, & les rendent fluides, & obeissantes au Remede qui dispose, & à la Nature qui expulse.

Les Eaux minérales reüssissent facilement, quand le corps a esté préparé par les Bains domestiques, qui fondent & détrempent les impuretez plus fortement engagées dans les parties naturelles, & les conduits destinez à les évacuer. On suit en cette occasion la pensée du Prince de la Medecine, qui conseille de rendre les humeurs fluides & coulantes quand on veut purger, & de
les

les disposer de telle maniere que l'action du Remede ne se rende point inutile, par la rebellion des excremens qui luy resistent.

Les biens & les soulagemens qui proviennent des Eaux minérales, ne procedent pas seulement des évacuations, & des dégagemens qu'elles produisent, car leur effet ne diférerait pas de celuy des autres Remedes, qui vuident & chassent les impuretez, ny mesme des Eaux des Fontaines & des Rivieres; mais plus particulièrement d'une notable impression de force qu'elles laissent dans les parties où elles passent, à cause des sels, & des vertus dont elles sont chargées.

C'est pourquoy elles rétablissent si parfaitement ces mortelles langueurs, & ces mourantes foiblesses des visceres naturels, causées par la relaxation des fibres & des membranes qui les composent. Elles font renaître bien-tost la vigueur qui leur est necessaire, & reparent en peu de temps le propre temperament, la réunion & la consistence naturelle des parties.

La

La seconde intention pour laquelle on donne les Eaux minérales , est d'éteindre de fâcheuses intempéries qui ne sont pas accompagnées d'engagemens trop considérables , où la seule raison d'éteindre ces grands feux, qui ne peuvent estre corrigez par d'autres voyes, l'emporte sur celle de beaucoup évacuer.

On a plus de recours en ce cas aux Eaux froides, qu'à celles qui sont chaudes, parce que leur seule froideur actuelle est un soulagement , & une guérison merveilleuse par la raison des contraires , quand mesme la qualité minérale ne s'y rencontreroit point, qui n'est pas la seule cause de la facilité qu'elles ont à passer.

L'expérience de plusieurs Personnes incommodées qui ne peuvent souffrir l'odeur, ny le goust des minéraux ; celle d'un si grand nombre de Pauvres , que la misere réduit à l'impuissance d'aller sur les lieux , ou d'en acheter , auxquels les Eaux des Rivieres & des Fontaines, ont aussi bien passé par leur propre poids, & produit d'aussi bons effets que les

les Eaux minerales les plus fortes , & les plus cheres , en font une grande preuve.

Il faut donc convenir que les Eaux chaudes sont plus propres à vaincre les grands & rebelles engagements , qui sont aux rheins, à la vescie, au foye, à la ratte , aux poulmons , à l'estomac , aux intestins , à la matrice , aux affections mélancholiques, aux fièvres quartes, à la disposition prochaine de l'hydropisie, de la phtisie , & à la plus grande partie des coliques.

Les froides au contraire conviennent mieux où il faut médiocrement évacuer, corriger les intemperies les moins compliquées, & rétablir les dommages qu'elles ont produit. Leur utilité est moindre & quelquefois opposée , où les parties membraneuses souffrent, & dans les circonstances attribuées aux chaudes qui produisent des effets contraires.

Elles ont pourtant leurs vertus, comme les chaudes, de fortifier les parties affoiblies , & ont la faculté de rétablir en astreignant les fibres & les membranes , qui avoient esté relaxées par les causes,

causes , que je n'entreprends pas d'expliquer, laissant cette Decision aux Medecins, que les Malades doivent consulter , pour en faire une juste application.

Le second usage des Eaux minerales , consiste à l'application exterieure que l'on en fait sur les parties affoiblies, ou qui manquent de chaleur naturelle lors que les nerfs sont bouchez, & que la distribution des esprits animaux ne se peut plus faire. Ce desordre procede ordinairement par la presence d'une humeur fluxionnaire impacte , & attachée dans les conduits , qui privent en cet estat les organes des facultez de sentir, & de se mouvoir.

Elles ne produisent pas seulement de grands effets à tant d'autres indispositions, par leurs vertus balsamiques, où il est necessaire de prevenir ainsi les fâcheuses suites, dont l'on voit naistre les avantcoureurs & les commencemens; mais encor dans les vehémentes douleurs des jointures, & des parties nerveuses , causées par les mauvaises impressions qui restent des rhumatismes;

des

des coups, des chutes, des arquebusades, & des autres blessures, pourveu qu'elles ne soient participantes d'aucune cause maligne.

On reçoit l'Eau dans sa source sur la partie malade, où elle est trempée plusieurs jours, & l'on y demeure chaque fois jusqu'à ce que la sueur commence à sortir, avec cette précaution de ne point mouiller le ventre, & la poitrine. Cet inconuenient seroit dangereux, & causeroit infailliblement de plus grandes maladies que celle que l'on veut guérir.

L'effet des Bains & des Eaux chaudes, est de procurer des sueurs, de dissiper par ce moyen les serositez qui ferment les maladies, & de résoudre particulièrement celles qui sont imbibées dans les parties malades. Elles laissent par ce moyen une grande impression de force par tout où elles touchent, & rappellent si bien la chaleur naturelle, & l'aliment, que celles qui estoient impuissantes & extenuées, s'engraissent & se fortifient.

Les sueurs provoquées dans les Etuves

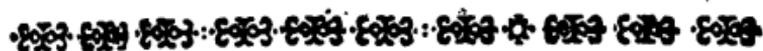
ves ou par les Remedes ordinaires , ne produisent pas les mesmes soulagemens, parce qu'elles n'ont pas la mesme vertu de fortifier la partie malade, comme ces Eaux salutaires. Elles animent tellement par leurs effets merveilleux les facultez, qui semblent absolument éteintes & privées de vie, qu'elles ne sont pas moins admirables par la force qu'elles ont de guérir promptement, que par celle d'empescher les retours & les rechutes.

On peut conclure par tous ces avantages , & les biens considérables que procurent les Eaux minérales au soulagement , & à la guérison de tant de maux , qui ont méprisé l'effet & le secours des autres Remedes , que quand elles sont données bien à propos , elles sont tres-utiles à la santé , & ne sont dangereuses que dans le mauvais usage qu'on en peut faire.

Si j'avois eu plus de loisir, Madame, j'aurois écrit davantage , & vous auriez connu par mon exactitude, combien je suis vostre , &c.

P A N T H O T, *Doct. Med.*

S E N



SENTIMENS SUR
les Questions du dernier
Extraordinaire.

I.

Tircis est devenu jaloux
De sa jeune & nouvelle Epouse,
Et la Belle de son Epoux
Est devenue aussi jalouse.
On demande lequel des deux
Est en ce point plus malheureux ?
Le les trouve tous deux à plaindre,
Mais un Epoux a tout à craindre
Lors qu'il sçait que sa Femme a fait un
Favory ;
Car tel est l'usage du monde,
Une Femme jamais ne répond d'un
Mary,
Mais il faut qu'un Mary d'une Femme
réponde.

Q. de Janvier 1681.

I

II.

A Veugle né, consolez-vous,
 D'être toujours dans les te-
 nebres ;
 On ne voit icy-bas que des Objets fu-
 nebres,
 Et les plus Clair-voyans ne sont que des
 Hibous.
 Ils ne peuvent souffrir l'éclat de la lu-
 miere,
 Le jour leur devient odieux ;
 Vostre esprit éclairé, bien d'un autre ma-
 niere,
 Voit ce que nous voyons, & le comprend
 bien mieux.
 Et vous qui vous plaignez comme un
 autre Tobie,
 Que vous avez perdu les douceurs de la
 vie,
 En perdant l'usage des yeux,
 Vous pouvez voir encor par la Philo-
 sophie
 Tout ce que la Nature a de plus cu-
 rieux.
 Vostre ame desormais ne sera plus émeüe
 De

De ces Objets fâcheux qui choquoient
vostre veüe,
De ces fausses Beautés dont les charmes
trompeurs
Enchantent la raison, & corrompent les
mœurs.

C'est ainsi qu'un Aveugle sage
Se console par sa vertu.
La veüe est un bien inconnu
A qui n'a pas cet avantage;
Et quiconque en jouït, doit estre pré-
venu
Qu'il ne faut presque rien pour en per-
dre l'usage.

III.

Pour répondre en fort peu de mots
A l'engageante Vacesmonde,
Qui sans-doute d'un grand Héros
Est l'Héroïne sans seconde;
Voicy quel est mon sentiment
Sur le doute qui met son esprit en ba-
lance.
Je suis pour la tendresse & la perséve-
rance,
Quand on n'aime que foiblement.

Les belles qualitez sont de peu d'importance,

Car le mérite d'un Amant
Est de se faire aimer, & d'aimer tendrement.

IV.

C'est des Phéniciens, s'il en faut croire Pline,
Que la Chasse & la Pêche ont pris leur origine;

Mais chacun sçait que les Hébreux
Ont chassé longtemps avant eux,
Et que Caïn meurtrier de sa Race
Est le premier qui se plût à la Chasse.

Je ne condamne point cet innocent plaisir,
Que l'on peut appeller une guerre sauvage,

Où dans le sang & le carnage
Un Homme courageux constante son desir.

Mais lors qu'on en corrompt l'usage,
Ce divertissement n'a rien que de brutal,
Et souvent l'Homme le plus sage,
En devenant Chasseur, devient un Animal.

V.

Que le Peuple ignorant est une
étrange Beste. Au lieu de s'instruire
Il est enfermé impie & superstitieux,
A se persécuter il est ingénieux,
Rien ne le desabuse, il ne croit que sa
ceste.
Il vit toujours en crainte, & dans l'a-
veuglement,
Et de tous ses malheurs l'Auteur &
le Prophete,
Il mérite le châtement
Que son esprit crédule attend de la
Comete.

VI.

Comme je me sens peu capable
D'inventer sur la Bague une nouvelle
Fable,
Je vais sans affectation
Poursuivre le panchant où ma Muse est
portée,
Rimer icy la Fable
Qu'on raconte de Prométhée.

Tandis que ce grand Homme au Caucase
attaché,

Par un cruel suplice exploite son peché,
Et des Dieux irrités appaisoit la colère

Voicy comme il sortit d'affaire.

Jupiter amoureux de la belle Thetis,

Cherchoit un jour à satisfaire

Avec elle ses appetits;

Les Parques aussitost (Femmes pour l'or-
dinaire

Parlent toujours de quelque affaire)

Conclurent sur ce point qu'il en naîtroit
un Fils

Qui seroit plus grand que son Pere.

Prométhée écoutant par hazard leur
devis,

A Jupiter en donne avis,

Et luy découvre le mystere.

Ce Dieu sur sa tendresse ayant fait un
retour,

A Thetis ne fist plus la cour,

Et craignit la mesme infortune

Qu'il avoit fait sentir à son Pere Sa-
turne.

Ce qui nous apprend en ce jour,

Que de quelque ardeur qu'on se pique,

Il n'est point de si forte amour

Qui

Qui ne cede à la Politique.
Mais enfin Jupiter aussi bon que puis-
sant,
Voulut estre reconnoissant
D'un avis de cette importance.
Envers ce Criminel il usa de clemence,
Fist cesser son supplice, & rompit ses
liens,
Et le combla de mille biens
Au delà de son esperance ;
Mais à condition qu'il feroit un An-
neau
De la Pierre du Mont, & du Fer de sa
Chaîne,
Qu'il porteroit au doigt comme un gage
nouveau
De son bienfait & de sa peine ;
Et depuis ce temps-là les Bagues ont esté
Dans tous les lieux du monde, une mar-
que certaine
Ou de reconnoissance, ou de fidelité.

VII.

Aussitost que Noé par un bonheur
insigne
Eut trouvé le secret de cultiver la Vigne,

Et de rendre commun ce Jus délicieux,
Qui fait la volupté des Jeunes & des
Vieux,

L'Eau honteuse s'enfuit, & se cache sous
terre ;

Elle ne coula plus qu'à l'ombre des Ro-
seaux ;

Et le Fontenier qui l'enferme

Et l'arreste dans ses Canaux,

Reconnoist malgré ses travaux,

Que tousjours à regret elle embellit le
monde,

Et cache avec plaisir & sa source & son
onde.

Mais elle se vange bien mieux,

Lors que s'attribuant une vertu nou-
velle,

L'Homme accablé de maux, quitte le
Vin pour elle,

Et va la chercher en tous lieux.

Elle estoit autrefois & saine & neces-
saire,

Mais il n'en estoit pas content ;

Elle devient apres par un effet contraire,

Plus nuisible que salutaire,

Et c'est lors qu'il en boit d'autant.

DE BOISGRIMOT.

Dés

Dés que la troisiéme de ces Questions fut proposée par l'engageante Vacefmonde, qui a demandé, *Ce que doit faire une Belle pressée de se déclarer par deux Amans, dont l'un a beaucoup d'amour & peu de mérite, & l'autre beaucoup de mérite & peu d'amour*, on m'envoya cette Réponse au nom de Monsieur d'Arday la B.

LA Peste & le Buveur soupirent pour
Mélite,

Et de ces deux plaisans Pasteurs,

Le premier plein d'amour n'a pas un
grand mérite,

L'autre plein de mérite a de viedes ar-
deurs.

Tous deux pressent pourtant cet Objet
admirable

De répondre à leurs vœux.

Que faire pour estre équitable ?

Attendre, ce me semble, à consentir leurs
feux,

Que la Peste soit plus aimable,

Et le Buveur plus amoureux.

La seconde Planchette que je vous envoie,

vous offre la *Vue* de l'autre *Maison Royale* d'Espagne que je vous ay dit estre aux environs de *Madrid*. Elle n'en est éloignée que de deux lieues, & s'appelle *Casa Real del Prado*. Vous pourrez examiner à loisir ce qu'elle a de remarquable.

Je viens à la *Lettre du Spirituel Berger des Rives du Tarn*, qui sous un sens découvert en cache un autre que personne n'a pû découvrir. Il y avoit en cela une espèce d'impossibilité, parce qu'elle est écrite sur trois *Alphabets*, tous trois transposés, & qui répondent à nostre *Alphabet commun*. La *Lettre* qui suit contient ces trois *Alphabets*, & donne la *Clef* de tout le secret.

Sur les Bords du Tarn, ce 19.

Mars 1681.

JE vous envoie, Monsieur, le déchiffrement de la *Lettre* du 24. *Septembre* dernier; contenuë dans le douzième *Tome* de vostre *Extraordinaire*. Les avis donnez

donnez dans cette Lettre ; avec l'explication des deux précédentes, qui est dans le mesme Tome , en auront sans-doute facilité l'intelligence , puis que cette Lettre, aussi-bien que celle du onzième Tome , avoit esté faite à l'imitation de celle de Mr de Vienne-Plancy. Ces trois Lettres se trouvant ainsi à peu-pres semblables , le déchifrement de l'une aide à celui de l'autre. Toute la différence qu'il y a, consiste aux Alphabets. Celle que vous aviez donnée , Monsieur, estoit chifrée sur l'Alphabet ordinaire. Pour ce qui regarde celle de Mr de Plancy, avant d'estre chifrée, les lettres en avoient esté transposées sur l'Alphabet renversé; & pour celle-cy, avant aussi d'estre chifrée , les lettres en ont esté transposées sur trois différens Alphabets reglez par la date de la Lettre du 24. Septembre 1680. lesquels trois chiffres, suivant la maxime de la Lorraine Espagnolette, font 6, 7, & 15, qui est le contrechifré & marqué des trois Alphabets employez dans cette Lettre, desquels le premier est fait en telle maniere, que la sixième lettre qui est *F*, se

trouve

trouve mise en la place de la lettre *A* ; & la douzième qui est *M*, au lieu de *B* ; & la dix-huitième qui est *S* , au lieu de *C* ; & ainsi consecutivement de six en six, continuant apres *Z*, à recommencer par *A*, qui dans le second tour ou second compte se trouve la vingt-quatrième lettre, & par consequent au lieu du *D*, & ainsi en continuant toujors à compter jusques à ce que les vingt-trois lettres se trouvent toutes employées. Le second Alphabet est fait de mesme, à la réserve qu'on compte de sept en sept. Ainsi *G*, qui est la septième lettre, est mise pour *A* ; la lettre *O*, qui est la quatorzième, pour *B* ; & ainsi des autres ; & par mesme moyen le troisième Alphabet se trouve ainsi composé de ses lettres de quinze en quinze. Ainsi *P*, qui est la quinzième lettre, se rencontre au lieu de la lettre *A* ; & la lettre *G*, qui en continuant à compter se trouve la trentième, est mise pour *B* ; & continuant ainsi jusques à ce que les Alphabets soient entierement remplis, ils se trouvent tels qu'ils sont ainsi représentez.

Premier

Premier Alphabet par 6.

f m f a g n t b h o u c i p x d k q y e l r z

Second Alphabet par 7.

g o x e m t c k r a h p y f n u d l f b i q z

Troisième Alphabet par 15.

p g y o f x n e u m d t l c f k b r i a q h z

Alphabet ordinaire.

A B C D E F G H I K L M N O P Q R S T V X Y Z

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23

Ces Alphabets ainsi rangez, on prend, pour commencer à déchiffrer, les premiers Mots de la Lettre du Marchand, qui sont,

J, a, y, r, e, c, e, u, d, e, v, o, u, s, &c.

Après on ramasse les chiffres de la même Lettre, dont les premiers sont

18. 1. 4. 23. 15. 21. 2. 2. 22. 23.
14. 3. 18. 21. &c.

En suite on compte dans l'Alphabet ordinaire ; joignant le premier chiffre à la première lettre en cette manière. La dix-huitième lettre après *I*, est *D* ; la première après *A*, est *B* ; la quatrième après *T*, est *C* ; la vingt-troisième après *R*, est *R* elle-même, & ainsi des autres ; ou bien, comme vous l'avez remarqué dans l'Explication de vostre Lettre, on joint la lettre *I*, qui vaut 9, avec le chiffre 18, ce qui fait 27 ; & à cause qu'il n'y a pas ce nombre de lettres dans l'Alphabet, on oste de 27 le nombre de 23, & reste 4, qui donne dans l'Alphabet ordinaire la lettre *D*, qui est
la

la même que le précédent compte avoit donnée ; & continuant par l'un ou par l'autre de ces deux comptes , il se trouvera que les mots de la Lettre du Marchand expliquez par les chiffres de la même Lettre , donneront premièrement ces Lettres,

d, b, c, r, u, a, g, y, c, e, t, r, p, q, &c.

Lesquelles lettres sont les premières de celles qui avoient esté transposées sur les trois Alphabets cy-dessus , dans lesquels cherchant , sçavoir dans le premier Alphabet transposé , la lettre *D* , qui est la première transposée , on trouvera qu'elle répond dans l'Alphabet ordinaire à la lettre *Q* , qui est la première du sens caché ; & cherchant la lettre *B* dans le second Alphabet transposé , on trouvera qu'elle répond dans l'Alphabet ordinaire à la lettre *V* , qui est la seconde du sens caché , & continuant , on trouvera que la lettre *C* du troisième Alphabet transposé répond à la lettre *O* dans l'Alphabet ordinaire , qui est la troisième lettre du sens caché. En suite la lettre *R* du premier Alphabet transposé

(car

(car il faut recommencer du troisième au premier, toutes les lettres estant alternativement prises d'un Alphabet apres l'autre;) la lettre R, dis-je, du premier Alphabet, répond à la lettre Y de l'Alphabet ordinaire, qui est la quatrième du sens caché, & qui jointe aux trois précédentes, font le premier mot du sens caché, qui est *Quoy*; & continuant par le mesme déchiffrement, on trouvera que les mots de la Lettre du Marchand, qui estoient tels, *J'ay receu de vous, Monsieur, diverses sommes, &c.* avec les chiffres qui y estoient adjoutez, marquent les mots suivans, *Quoy que nous soyons dans un Siecle où rien n'empesche les François, on ne laisse pas de leur présenter un Chifre, qui pourroit bien pendant quelque temps arrêter les plus curieux.* Chacun de ces mots estoit séparé par les articles de la recepte & de l'employ des sommes contenues dans la Lettre du Marchand, chaque article marquant un mot; ce qui en devoit faciliter le déchiffrement. Ce qu'il y avoit encor à remarquer, c'est que dans les premiers

premiers mots de la Lettre *J'ay reçeu de vous*, &c. il n'y avoit pas tant de lettres dans le sens à découvert, comme il y en a dans le sens caché ; mais pour remédier à cela, la dernière lettre du sens à découvert, qui est *S*, avoit esté redoublée autant de fois que le nombre des chiffres surpasse celuy des lettres du sens à découvert, lesquels chiffres surpassant jusqu'au nombre de cinq les lettres du sens à découvert, cette mesme lettre *S* avoit esté multipliée autant de fois, afin de pouvoir avec cette mesme lettre, & les cinq derniers chiffres, trouver les dernières lettres du mot *curieux*, qui est le dernier du sens caché. Je m'assure que ce qui vient d'estre dit, avec ce qui a déjà esté marqué pour les précédentes Lettres, donnera un assez grand éclaircissement pour le déchiffrement de celle-cy.

LE BERGER DES RIVES DU TARN.

Ces sortes de Chifres, quoy que merveil-
leux entre deux Particuliers qui en ont la
Clef, & qui s'en peuvent servir utilemēt,
sont trop difficiles pour le Public, qui non-
seulement n'en peut presque jamais trou-
ver

ver le secret, mais qui a besoin d'une trop forte application, quand sur l'éclaircissement qui luy est donné, il veut déchiffrer les Lettres qui luy ont esté proposées, la diversité des Alphabets estant une chose qui l'embarasse toûjours. Il est mesme extrêmement difficile que les Auteurs de ces Lettres, en changeant ainsi toûjours d'Alphabet, ne se trompent quelquefois dans le juste rapport de chaque chiffre, & il m'a paru en examinant celle-cy, qu'il y en a quelques-uns manquez. Je pourrois m'estre moy-mesme trompé, en m'embarassant particulièrement sur ces mots, plaira l'examiner, & trouvant six chiffres au lieu de cinq, plus qu'il n'y a de lettres dans le sens à decouvert; ce qui broüille tout, à cause du changemēt. des Alphabets; mais enfin il seroit à souhaiter que ceux qui m'ont fait la grace de m'envoyer de Mets, d'Alençon, & d'autres lieux, de ces Chifres difficiles, qu'ils nomment eux-mesmes indéchiffrables, voulussent bien se donner la peine d'en inventer d'autres sur un Alphabet unique, afin qu'on eust le plaisir de n'en pas chercher inuti

inutilement la Clof, ou que du moins l'explication qu'ils en donneroient fust fort aisée à estre comprise. C'est par là que le nouveau Chifre que je vous envoie est aussi agreable qu'ingenieux. Il est de Monsieur Miconot de Châlons, qui suppose qu'un Receveur écrit ainsi à son Maître.

~~.....~~

*Lettre dans laquelle un sens parfait
est caché sous un autre sens
parfait.*

MONSIEUR, Je me feray toujourns un tres-grand plaisir d'obeir exactement à tout ce que vous me ferez l'honneur de me commander.

Vous me demandez un compte succint de ce que j'ay reçu & dépensé pour vous, & suivant vos ordres, l'année dernière. Le voicy aussi court & succint que vous le pouviez souhaiter, puis que pour le rendre tel, je vous rapporte seulement les sommes que j'ay
receuës,

reçeuës, & les noms de ceux de qui je les ay reçeuës, sans vous dire au long pourquoy elles vous sont deuës, vostre Manuel & vos Rentiers vous en instruisant assez.

Premierement, j'ay reçu de vostre Fermier d'Argenteuil le 11. de Mars 800 l. Plus du mesme le 7. d'Avril 130 l. & encore dudit Fermier le 11. dudit mois 180 l.

Le 26. du mesme mois j'ay reçu de Milly 18 l. de rente fonciere.

Le 3. de May je reçeus de Grillet 230 l. & 9 s. de cense.

Le 10. je reçeus du sieur de Marigny 10 l. pour censés & rentes.

Le 2. de Juin je reçeus du sieur d'Autricourt 150 l. pour arrerages.

Le 5. je reçeus 32 l. de Dubuiffon en déduction de plus.

Plus 28 l. 7 s. de Gallet pour plusieurs années de cense.

Le 21. je reçeus du sieur de Montfort 200 l. pour 8 années de la rente fonciere qu'il vous doit sur sa Maison.

Plus de Guillot 7 sols 4. deniers de cense.

Le

Le 1. de Juillet 150 l. du sieur d'Arson pour arrerages.

Le 11. je reçeus 110 l. du Fermier de Poissy, 160 l. d'arrerages du sieur de Serinville, & 8 sols 2. deniers de cense de Pegilly.

Le 20. je reçeus 90 l. du sieur Jacquet. Plus 10 l. 40 s. 5 den. de Busilly, & 11 l. 16 s. 5 den. de Carlet.

Le 24. je reçeus de Monsieur de Roussignac 2700 l. qu'il vous devoit, & luy rendis son Billet.

Le 2. d'Aoust 500 l. 10 s. de Mad. de Gerbigny.

Le 12. je reçeus 200 l. de Monsieur de la Martiniere, & 20 l. de la Palisse.

Le 13. de Septembre 30 l. de Richard.

Le 8. d'Octobre 9 l. 13 s. du sieur Berger.

Le 26 je reçeus 200 l. du Fermier de Poissy.

Le 3. de Novembre 70 l. de Jannin, & 23 l. 2 s. 1 den. de Bricourt pour censés & rentes.

Le 20. je reçeus encoré 90 l. du Fermier de Poissy.

Le

Le 9. Decembre 60 l. 10 s. du sieur Castin en déduction.

Le 23. dudit mois 38 l. 12 s. 3 den. de cense de plusieurs Particuliers.

Le 7. de Janvier de la présente année 1800 l. du Fermier d'Argenteüil, & 7 l. 10 s. de Chauvet.

Le 7. de Fevrier 450 l. du sieur Bouchard.

Et le 9. de Mars 22 l. 18 s. 10. den. du sieur Georget.

Voila , Monsieur , un état fidele & exact de tout ce que j'ay reçu pour vous, voicy en suite ce que j'ayourny & dépensé par vòs ordres.

Le 9. de Mars de l'année derniere je fis toucher à Monsieur vòtre Fils 2700 l. par Lettre de change suivant vos ordres du 19. de Fevrier.

Le 6. d'Avril je comptay 200 l. à vostre Tailleur pour un Habit de Drap d'Angleterre qu'il vous avoit envoyé.

Le 31. de May 260 l. au Tailleur de Madame , à laquelle j'envoyay le 9. de Juin les Etoffes, Points & Dentelles contenus en son Memoire , en valeur de 1200 l. avec une Garniture de gris-de-lin de 50 l. Le

Le 9. de Juillet je vous envoyay 1000 l. par vos ordres du 30. de Juin.

Le 7. de Septembre je comptay 1100 l. à Monsieur de Gassilly par vos ordres du 16. d'Aouft.

Le 29. de Decembre je donnay à Monsieur vostre Fils le cadet 390 l. suivant vos ordres sans date.

J'ay encore déboursé 160 l. tant pour les Mercures que pour plusieurs autres Livres nouveaux que j'ay envoyez à Madame suivant ses ordres.

Je vous laisse, Monsieur, le soin de suputer à quoy monte la recepte, & à quoy la dépense, pour reconnoistre si je suis en reste ou non; & vous prie de continuer à m'honorer de vos commandemens, par la prompte execution desquels je tâcheray toujourns de vous convaincre que je suis, &c.

Cette Lettre contient un Avis secret qu'un Amy, sous le nom d'un Receveur ou d'un Homme d'affaires, donné à un de ses Amis, du dessein que l'on a pris de l'arrester sur les faux rapports que ses Ennemis ont fait de luy au Prince. Il n'y a que

que ces premières lignes, Je me feray toujours un tres-grand plaisir d'obeir exactement à tout ce que vous me ferez l'honneur de me commander, qui cachent l'avis secret. Tout le reste est inutile, à la reserve des chiffres employez dans le Compte supposé, lesquels chiffres valent leur valeur ordinaire & naturelle; c'est à dire que 12 vaut douze, 38 trente-huit, 7 sept, &c. mais tous les zero sont inutiles. Ainsi 20 ne vaut que deux; 80 ne vaut que huit; 2700 que vingt-sept; 500 que cinq, & ainsi du reste. Il faut excepter le chiffre 50, qui vaut effectivement cinquante, & non pas cinq.

Le vray Mot de l'Histoire Enigmatique du dernier Extraordinaire, estoit le Neant, ou Rien. Il est le premier principe de toutes choses, puis que tout a esté fait de Rien. Il n'y a guere de mot qu'on repete plus souvent que celuy de Rien. On ne scauroit expliquer sa nature, qu'en disant que c'est le Neant, c'est à dire un Non-Estre, ou la privation de l'Estre. Il n'y avoit rien avant la creation de tout ce grand Espace, où le Monde a esté fait.

Selon

Selon les Cartésiens, on ne sçauroit plus trouver de Vuide dans la Nature, (le Vuide est la mesme chose que Rien,) bien que selon les Gassendistes il y ait de petits Vuides presque par tout. Plusieurs Riens ne font jamais qu'un Rien. Les Zero en chiffre, qu'on peut appeller ses Cousins germains, n'ont aucune valeur d'eux-mesmes, quoy qu'ils augmentent celle des nombres apres lesquels ils sont mis.

Cette Explication est de Monsieur de Ville-Chalver, qui a inventé cette Histoire Enigmatique. Monsieur Bouchet ancien Curé de Nogent le Roy, l'a expliqué sur le Cahos par les Vers qui suivent.

CE pompeux embarras de la marche
des Grands,

Ces Chevaux, ces Mulets, ces Somniers,
ce Bagage,

Ces Pages, ces Laquais, ce Train, cet
Equipage,

Cette confusion de Valets differens ;


Cette bruyante ardeur de Gens suivans
la Cour,

Q. de Janvier 1681.

K

*Qui par leur mouvement excitent la
poussiere ,*

*Qui dérobe aux derniers l'obligeante lu-
miere*

*Que donnoit aux premiers l'Astre qui
fait le jour ;*

*L'impénétrable abysme où se trouvoit le
Monde ,*

*Avant que son Auteur par sa vertu
seconde*

*Eust formé ce grand Tout , & mis tout
en repos ;*

*Mercuré industriel , tout cela nous in-
dique*

*Que vostre Histoire Enigmatique
Nous a ramené le Cahos.*

*Les trois Madrigaux que j'adjoute
icy , sont de Monsieur de Masseville de
Contance.*

Lors que nostre esprit s'applique
Sur cette Histoire Enigmatique
Comme pour démêler quelque Nœud
Gordien ,

Il ne se trouve enfin qu'une Ombre phan-
tastique ;

Car la tenant , l'on ne tient Rien.

A U T R E,

C'Estoit un vieux Réveur que défunt
Epicure ,

Car il ne fut jamais de Vuide en la Na-
ture ;

Il en faut excepter pourtant

Certain agreable Neant

Que l'on trouve dans le Mercure.

LA DISPUTE DES DEVINEURS.

Cette Enigme est l'Amour. Non,
c'est la Quintessence.

Vous êtes fous tous deux , je pense ,

Le sens de l'Enigme est un Chien.

Voicy l'autre qui fait l'Homme d'intelli-
gence.

Ah ! Messieurs, brisons-là, finissons l'em-
tretien.

Il faut rompre le Jeu. Lors que l'on s'en-
ferme d'offence,

Et d'ailleurs à quoy bon tant contester
pour Rien ?

Cette mesme Histoire a esté encor expliquée sur le Neant, ou Rien, par Madame de la Tuste & par Messieurs Gardien, Blanchard de Chasteauroux, Hutuge d'Orleans, & le Bon Clerc de Châlons sur Saône.

Au lieu d'une nouvelle Histoire de cette nature, je vous envoie une Enigme en Prose, dont Monsieur de Venne-Plancy est l'Auteur.

ENIGME EN PROSE.

JE suis François pour la vie; & suis néanmoins comme les Italiens & les Espagnols, presque toujours vêtu de noir.

Deux principales parties forment mon estre, comme le tien (Lecteur.) L'une est simple; & l'autre, composée. La simple a quelque chose de commun avec l'Ange; & la composée a quelque chose des quatre Elemens.

Ne me croy pas de nouvelle & de basse extraction. Je suis né dans un Palais, & sur la Pourpre il y a longtemps; mais

mais quelque temps qu'il y ait, je ne pense pas que je meure si-tost.

Je ne te dis rien de mon Pere, tu ne le connois peut-estre pas; il est d'un autre Pais que moy, & bien que je sois plus grand que luy, je ne laisse pas de luy ressembler extremement. Il n'a pas un trait que je n'aye; mais à la verité j'en ay qu'il n'a pas.

Ne t'étonne point d'apprendre que je sois de l'un & de l'autre Sexe; je tiens davantage de l'Homme que de la Femme. Ce qui te surprendra, sans doute, c'est de sçavoir que j'ay trois parties de mon corps faites comme un Monstre; la teste, le col, & le ventre renversez dans l'estomach, une jambe de Gruë, & une queuë de Renar.

Ne te va pourtant pas imaginer sur cette figure, que je sois une chose fort extraordinaire & fort épouvantable, il n'est rien de plus commun que moy.

On me voit en mille endroits, & presque toûjours avec plaisir. J'entre dans la plûpart des conversations galantes du Pais où j'ay pris la naissance, & mon employ est d'y faire connoistre un Pere

& une Fille , qui font grand bruit dans le monde.

Il est vray que les petits Enfans me montrent au doigt , & que les jeunes Personnes du beau sexe ne me regardent ordinairement qu'avec émotion; mais il n'en est pas de mesme des grandes, & des esprits forts.

Que te diray-je davantage , Lecteur? Comme je donne souvent de l'exercice aux Echos & aux Presses , je me trompe fort si je ne t'en donne aussi un peu à me deviner , quelque habile Devin que tu fois.

•••••

Sur la premiere Question de l'Extraordinaire d'Octobre 1680.

SI l'on veut plaisanter sur cette Question , il y aura assez de folies à imaginer ; mais à la traiter serieusement , l'on n'y pourra trouver qu'une verité , qui est que l'Epouse d'un Mary jaloux sans sujet , est digne de grande compassion ; & luy de beaucoup de blâme;





blâme ; & que reciproquement l'Epoux d'une Femme qui tient une conduite gauche , est bien à plaindre , & elle grandement à blâmer.

SUR LA SECONDE.

Cette mesme pensée sur la difference de ces deux Aveugles , m'est venuë en écrivant sur la Question , lequel des cinq Sens contribuë le plus à la satisfaction de l'Homme. Il semble d'abord que la perte d'un bien, doive estre beaucoup plus sensible à qui l'a autrefois possédé , que la privation de ce bien , à qui n'en a jamais joiuy , & qui mesme ne le connoist pas. Aussi ne ferois-je point de difficulté de fonder mon avis sur ce raisonnement, si l'on supposoit ce défaut de connoissance tellement absolu dans nostre Aveugle né, qu'il n'y eust en luy quoy que ce soit capable d'y réveiller deux mouvemens des plus naturels à l'Homme , par l'un desquels il souhaite toujours de pouvoir découvrir ce qui luy est caché, & par l'autre , s'il ne desire

pas tout-à-fait de s'élever sur tous les autres Hommes, du moins ne peut-il qu'avec peine se reconnoître leur inférieur, principalement dans les choses qui sont du partage commun de tout le Genre-humain. C'est donc avec justice que dans la présente Question, l'on suppose l'âge & l'usage de raison dans ces deux Affligés; car s'ils estoient l'un & l'autre assez stupides pour ne point faire de réflexion sur leur estat, ils seroient dans une égale indolence, & il n'y auroit point de disction à faire, ou si l'un d'eux seulement estoit de ce caractère obscur, il ne s'agiroit plus de les comparer; mais en nous les donnant tous deux pourvûs d'un bon entendement, j'estime que celuy qui a vû est moins à plaindre, en ce que s'il n'a plus la faculté de voir par le sens extérieur, au moins il conserve dans le sens intérieur les idées de tout ce qu'il a vû, & par elles une connoissance intellectuelle des choses qu'il ne voit plus. Dans cet état qui le laisse maître d'un trésor, qui ne luy peut estre enlevé que par la mort, ou troublé par le délire, il fait

fait à chaque occasion l'application nécessaire de ces idées, aux objets qui se présentent à ses autres sens, & qu'il se trouve obligé de démêler, soit pour ses besoins, soit pour ses plaisirs; & quelque defectuosité qu'il puisse rencontrer dans ce second usage, il ne laisse pas d'en tirer beaucoup de consolation & de soulagement; mais l'Aveugle né, me paroist dans la plus importune de toutes les indigences, & je le tiens d'autant plus à plaindre que plus il aura de délicatesse d'esprit. Il sentira toujourns qu'il ne connoist pas assez ce qui luy manque pour pouvoir en tirer quelque satisfaction, & qu'il ne le connoist que trop pour en souffrir un chagrin continuel, non seulement de se sçavoir privé d'un si grand bien, & de ne pouvoir jamais en faire la moindre épreuve; mais encor de se reconnoistre en cela disgracié, & maltraité de la bonne Mere Nature, qui semble n'estre devenue Marastre que pour luy.

SUR LA TROISIÈME.

L'Amour se vante assez qu'il est luy-mesme son propre mérite, sa mesure, & sa récompense. Voulez-vous estre aimé ? Aimez, nous chante-t-il chez les Poëtes ; Cherchez-vous à gagner un cœur ? L'amour se paye par amour, nous fait-il entendre par la voix qui fait les proverbes, je veux dire par la voix commune. Voila en apparence de beaux privileges ; mais qui par malheur pour beaucoup d'Amans , & par bonheur pour quelques autres , souffrent exception en bien des rencontres. Avec ces prétendus avantages , & ces droits ainsi fondez, tandis qu'il marchera seul, & que la bonne fortune ou la vertu ne luy tiendront pas compagnie, il n'avancera guère ses affaires. Ne voyons-nous pas que mesmes chez les sots & chez les foibles , il faut qu'au moins il soit secondé du faux brillant, ou du caprice ? Mais que s'il veut triompher par tout, & principalement auprès des Personnes de cœur , & de bon sens , il ne le peut qu'estant

qu'estant accompagné d'un grand mérite. Helas , disoit un jour la charmante Uranie apres avoir longtems défédu son cœur, quel moyen de te resister, Amour, pour foible que tu sois , quand tu es soutenu de probité, de valeur, d'honnesteté, & de bonne grace ? A dire la verité, l'amour dans une Personne de peu de merite, est comme un feu dans une matiere grossiere & terrestre , qui pour grand qu'il soit , ne donne guere plus de flâme que de fumée ; c'est un or meulé , & chargé de tant de crasse , que pour l'en dégager, la dépense égale presque le profit ; c'est un Diamant qui sera, si vous le voulez, assez épais, mais mal taillé & plein de gendarmes. Au contraire dans une Personne d'un mérite excellent, ce feu qui agit sur une matiere tendre & deliée, rend une flâme claire & nette. Cet or , bien qu'en petite quantité, est un or tout épuré & prest à mettre en œuvre ; ce Diamant qui ne sera que d'un poids & d'un volume mediocres, est neantmoins si bien taillé, si fin, & si brillant, qu'il ne manquera pas de faire honneur à une belle main qui s'en

s'en voudra parer. Je conseille donc à la Dame qui se trouve pressée de se déterminer, de ne point balancer en son choix, & de préférer pour la gloire, & pour la plus grande satisfaction, la Personne en qui se rencontre un grand mérite avec moins de tendresse, à l'Homme d'un mérite mince, avec son gros amour. Et ne peut-il pas en effet être si gros cet amour, qu'il ne pourra plus croître, & qu'à la continuë il deviendra pesant, s'endormira à toute heure, & ne sera plus bon à rien ? Là où nous avons sujet d'espérer que nostre petit amour estant bien traité, croîtra avec le temps, que se sentant un Enfant de bonne maison, il sera toujours galant, civil, complaisant, & ne fera point rougir nôtre Belle, pourvû qu'elle ne le negligepas. Car enfin, quoy qu'assurément l'amour, à parler en general, soit un bon Etuviste & fort propre à dégraisser ceux qui luy passent par les mains, l'expérience neantmoins nous fait voir qu'il est bien plus aisé à une belle Personne, douée d'ailleurs de grandes
qua

Qualitez, de donner de l'amour à un galant Homme, que de faire venir du mérite à celuy qui n'a point encor sçeu en faire une bonne provision.

Fiction sur l'Origine des Bagues.

A M A D A M E * * *

PUIS que ce n'est pas la verité de l'origine des Bagues que vous voulez sçavoir, mais seulement une Fable que vous demandez sur ce sujet, & encor une Fable d'invention, je ne vous diray rien de tout ce qui s'en voit chez les Autheurs, non plus que de Prométhée dont la Statuë ayant un Anneau de fer au doigt, en memoire de celuy dont il fut attaché sur le Mont Caucafe, a donné lieu à l'usage des Bagues dont se servirent premierement les Roys, puis les Senateurs, ensuite les Chevaliers, & enfin les Personnes de toutes conditions indiféremment, à la reserve des Esclaves à qui cet ornement fut long-temps défendu, peut-estre parce que les Anneaux de leurs
Chai

Chaînes n'estoient que trop suffisans pour les charger. Ce que je vay vous dire icy, ne se trouve point ailleurs, & je l'ay tiré d'un vieux Manuscrit que m'a communiqué un Grec qui se dit estre né en Cypre.

Cette Isle si renommée où la Mere des Amours aborda peu de temps apres celui de sa naissance, fut toujours depuis son plus ordinaire séjour en Terre, lors qu'elle s'y venoit delasser de la pompe du Ciel. C'est là que plus qu'en aucun autre lieu du Monde, elle se plaisoit à recevoir des offrandes & des adorations. Ce fut aussi dans cette Isl: bien-heureuse, qu'apres avoir remporté en Phrigie le Prix de la Beauté sur les deux Déeses ses concurrentes, elle voulut en perpétuer la memoire par une Feste annuelle, dont elle daigna bien prescrire elle-mesme les circonstances. Voici une partie du détail de ce qui s'y observoit pour satisfaire à ses ordres. Pendant toute une année, les Prestres & les Prestresses de son superbe Temple de Paphos, faisoient faire par toute l'Isle
la

la recherche de ce qu'il y avoit de plus beau entre les Belles, dont le temps de l'Himenée estoit proche. De ce nombre l'on en tiroit les trois, dont la beauté se trouvoit surpasser sans contestation celle de toutes les autres ; & le jour destiné à la Cerémonie étant venu, elles estoient amenées au Parvis de ce Temple magnifique. Là, pendant que se tenant debout elles faisoient leurs Vœux & leurs Prières à la Déesse, devant son Image qui estoit encor plus belle, & plus parfaite, que la Vénus Eléphantine que vous voyez dans Philostrate ; Les mesmes Ministres de cette Divinité postez dans une espeece de Tribune peu élevée, & qui estoit à une distance raisonnable, s'appliquoient à examiner soigneusement de l'œil, tout ce que dans ces trois belles Personnes ils pouvoient remarquer s'éloigner, ou approcher le plus de la perfection ; & apres en avoir conféré ensemble, ils rendoient leur jugement en faveur de celle qui avoit esté trouvée la plus belle. Dans ce conseil on donnoit entrée
à

à trois Amans , pris du nombre de ceux qui s'estoient declarez pour chacune de ces belles Filles ; & comme il estoit toujourns tres-grand, l'empressement à se présenter l'estoit aussi ; mais le sort decidoit entr'eux de cet avantage. Ils n'avoient point de voix deliberative dans cette Assemblée , mais seulement la liberte de faire remarquer tout ce qui relevoit la beauté de leurs Maistresses ; il est à croire que la Déesse avoit eues ses raisons pour l'ordonner de la sorte. Lors que le jugement estoit rendu , ces trois belles Personnes sans en sçavoir le résultat, estoient mises chacune separément dans quelques Chambres des Prestresses ; & les deux qui n'avoient pas eu le mesme avantage , avoient au moins celui d'estre magnifiquement conduites à deux autres Temples des plus celebres de l'Isle , pour y recevoir de grands honneurs. La Déesse qui est la douceur mesme , & l'ennemie de tout chagrin , en avoit ainsi disposé , afin qu'au jour de sa plus grande Feste toutes ces trois Personnes qui

y

y avoient fait une figure si considérable pour son service , eussent sujet de se louer de ses bontez. A l'égard de celle qui avoit obtenu la préférence , elle passoit le reste du jour dans le Temple à faire conjointement avec la Grand' Prestresse les fonctions de cette Charge , & apres en avoir reçu la Couronne , & la Pomme , qui avoient servy à l'Image depuis la dernière Feste , la Belle estoit remenée avec pompe à sa demeure ordinaire , où elle apportoit avec ces glorieuses marqués un honneur éternel pour toute sa Maison. Ce beau jour estant donc venu , au temps que Doralise , & deux autres Nymphes , furent choisies comme les trois plus belles de toute l'Isle , Philemon qui estoit éperduëment amoureux de Doralise, ne manqua pas de se presenter à la Tribune , & il eut en effet le sort favorable pour y estre admis à soutenir les interets de l'Objet de sa passion. Ce ne fut pas sans beaucoup de joye , non plus que sans beaucoup d'inquietude , qu'il vit souvent les Juges incliner

ner en faveur de cette Belle , & quelquefois aussi s'arrester trop à son gré à quelques petits scrupules , que comme vous pouvez bien penser , il traitoit en son ame d'absurdes & de frivoles. Il estoit dans cette agitation , lors que, soit apres une réflexion assez digérée, soit par un pur effet d'une amoureuse temerité , il proposa un expédient qui de quelque part qu'il luy fut inspiré, eut tout le succès qu'il en pouvoit attendre. Hé , sacrez Ministres , leur dit-t il, comment pouvez vous balancer un moment avec de si bons yeux , & à la veüe de cette Image de nostre celeste Souveraine ? Ne voyez vous pas qu'entre cette Figure , & Doralise , il n'y a point d'autre différence , sinon que l'une est une Copie inanimée de nostre divine Cipris, & que l'autre en est une vivante & si parfaite , que l'on pourroit la prendre pour l'Original ? Considérez, considérez , je vous prie , dans l'une, & dans l'autre , l'égalité de la taille , les mesmes traits de visage, la mesme beauté du col & de la gorge , la mesme proportion & le mesme tour de leurs beaux bras,

bras & de leurs belles mains; approchez l'une de l'autre, mèsurez & voyez si je vous en impose. Alors la Prestresse qui présidoit à ce Conseil, & tout le reste des Juges, donnerent louanges à l'Amour qui avoit inspiré un moyen si propre à les déterminer. L'on fit avancer Doralise, & ses deux Compagnes, & à la faveur de certains Joncs qui se trouvent d'une beauté singuliere en cet endroit, l'on fit sur chacune des trois l'expérience des belles proportions de cette Image sacrée, & leur rapport ne se trouvant parfait qu'en Doralise, le Prix de la Beauté luy fut adjugé; mais le jugement n'en fut prononcé que peu de temps apres qu'on les eut fait retirer au Temple. Doralise reçeut avec de grands applaudissemens les honneurs attribuez à cet avantage; & de plus la Prestresse en luy mettant la Couronne sur la teste, & la Pomme à la main, luy fit présent des Joncs qui avoient servy à décider de sa gloire. Elle l'exhorta même à en porter doresnavant quelques-uns sur sa Personne, pour servir de marques éclatantes des graces qu'elle avoit reçues

receuës de la Déesse. Je vous laisse à penser, Madame, si la Belle fut fâchée de trouver dans un commandement de cette autorité, un si legitime, prétexte à son ambition, & un si favorable moyen de sauver l'amour propre à l'ombre de la religion & de l'obeissance. Elle se mit au col, & aux bras les Jongs qui avoient servy à en faire la cõparaison; & dans le dessein que sa tendresse aussi bien que sa reconnoissance luy firent prendre, de rendre bien-toist Philemon heureux, elle voulut recevoir de luy à l'un de ses doigts, un des Jongs qui en avoient marqué le beau tour. Philemon luy mit à celuy des doigts, qui depuis en a esté appellé l'Annulaire, le mesme Jonc qui y avoit esté appliqué; il crût l'avoir fait au hazard, comme il l'avoit fait sans choix, mais il en fut desabusé, & reconnut bien que l'Amour s'estoit encor meslé de cette aventure, quand il eut appris que ce doigt a une correspondance particuliere avec le cœur, siegé de la joye & de l'amour. Ce fut entre ces deux aimables Personnes le gage de leur foy mutuelle; les autres Amans
les

les imiterent en cet usage, qui s'est rendu commun aux deux Sexes, & qui a passé à toute sorte de Personnes; & quoy que ces Anneaux ayent changé de matière, ils n'ont point changé de nom, & on les appelle encor aujourd'huy des Jons lors qu'ils sont simples, & plus conformes à leur premier état. Dans la suite des temps, l'art, le luxe, & la politesse, ont beaucoup ajouté à l'invention; on les fait des plus riches métaux; on y joint les Portraits des Personnes les plus chéries; on y grave des Chiffres ingénieux, propres ou à garder le secret des choses que l'on y veut tenir cachées, ou à autoriser l'exécution des volontez que l'on veut estre connues; enfin on les charge de Pierres les plus précieuses, & le symbole de la bonne foy, est presque toujours comme dès son commencement un instrument de la vanité. Vous ne me demandez, Madame, que l'origine des Bagues, me blâmez vous de vous n'y avoir aussi fait trouver celle des Colliers, & des Brachets. J'ay crû n'en devoir point faire à deux fois, & que vous auriez assez d'indulgence pour

pour ce petit excès , en faveur du pan-
chant que vous avez pour les Fables.
Hélas que n'en avez vous un peu pour
de certaines veritez que l'on pourroit
vous dire, ce me semble, avec autant de
respect , mais tout d'un autre air que
celle par où je finis à la maniere ordi-
naire, en vous assurant que je suis plus
que personne , &c.

GARDIEN.

*Je vous manday la dernière fois que les
vrais Mots des deux Enigmes en Vers,
proposées dans ma Lettre de Février,
estoyent les Cordes d'un Instrument de
Musique & la Bourse. Il me reste à vous
envoyer les noms de ceux qui les ont trou-
vez. Les Madrigaux que vous allez voir,
vous en apprendront une partie.*

L'*Enigme des Sœurs est bizarre,
A la chercher j'ay perdu mon Latin;
Et s'il se faut pendre à la fin,
Je prends des Cordes de Guitarre.*

LE COMTE D'ORBREF.

II.

I I.

Mercure est un esprit subtil,
Des nouveautez il est la source,
Homme galant , & si civil,
Qu'il offre à tout Paris sa Bourse.

Le mesme.

I I I.

Mercure en diverses façons
Sur les Cordes d'un Luth frédonnoit à
merveille ;
Mais le Drôle avec ses Chançons
Cherchoit plus à toucher la Bourse que
l'oreille.

L'ABBE' DU FOUR ; Grand
Archidiacre de Troyes en
Champagne.

I V.

MA Guitarre estoit demontée,
Mercure , depuis quatre mois ;
Mais de vos Cordes rajustée,
P'en ay déjà joué deux fois.

Mad. de VIELLEVIGNE,
de Mirebeau.

V.

Mercure est un galant Autheur,
Des Arts il possède la source ;

Mais

240 *Extraordinaire*
Mais s'il nous enchante le cœur,
C'est pour nous mieux couper la Bourse.
M. la Marquise des Barrières.

V I.

LA Belle Henriette de Dreux,
Qui ne veut pas par modestie
Qu'on sçache qu'un Esprit heureux
Fait d'elle une bonne partie,
Trouve pourtant toujours le sens
De chaque Enigme que propose
Le Mercure depuis trois ans,
Sans en dire la moindre chose.
Certain Amy, moins chery d'elle
Qu'il ne l'aime & ne la cherit,
Dans son impatience a dit
Qu'il ne pouvoit voir que la Belle
Eust en partage tant d'esprit,
Sans en apprendre la nouvelle.
Il veut donc qu'on sçache par tout,
Avec le secours du Mercure,
Comme Henriette vient à bout
De l'Enigme la plus obscure,
Et qu'elle a trouvé cette fois
De celles du précédent Mois
L'explication dans leur source,
Celle de l'une justement

Dans

Dans les Cordes d'un Instrument,
Celle de l'autre dans la Bourse.

LA BELLE HENRIETE de Dieux.

VII.

SI vous avez bien pû, Philis, vous
faire aimer.

Avec des Instrumens qui font tous en
discordes,

Vous devez esperer de pouvoir tout
charmer,

Lors que de vostre Luth vous changerez
les Cordes.

GRIFFON, Conseiller au Siege
Presidial de la Rochelle.

VIII.

CHer *Mercur*e, ne pleure pas,
De ma Maison j'ay pris la course,

Pour se dire chez toy cour-bas

Que je viens de trouver ta Bourse.

Mad. CHAILLEU, de la Ruë
de la Harpe.

IX.

LE monde n'est guere obligéant,
L'ef ne'ay presque plus de ressource

Depuis que je manque d'argent;

*Mercur*e, il faut rendre la Bourse.

La mesme.

Q. de Janvier 1681.

L

Jadis d'une manière honneste
 Du vigilant Argus vous couvastes la
 reste,
 Au son du Flageolet endormant ses cent
 yeux.

Pour moy, je n'en ay rien que deux,
 Mais gardons-les de pareille avanture.
 Quand vous faites sonner si haut le doux
 murmure

Des Cordes de vostre Instrument,
 Seroit-ce point, Seigneur Mercure,
 Pour couper ma Bourse en dormant ?

LA JEUNE ACIDALIE
 de Troyes.

Je suis Dave, & non point Oedipe,
 Si pourtant mon esprit ne me joüe & me
 pipe,

Je crois avoir atteint au but,
 En disant que le Mot est les Cordes
 d'un Luth.

LÉON DE LA BRUSLERTE, de
 Châlons en Champagne.

Mercure, en se joüant, donne de
 bons avis,

Et

*Et certes s'ils ne sont suivis,
Quelle peut estre la ressource
De tout Homme qui perd son argent &
la Bourse?*

Le mesme.

XIII.

S*i j'ay bien expliqué la Bassete &
nostre On,
Sans estre ny Sorcier ; ny sorty de la
source,
Je puis de ces deux-cy vous dire encor le
nom,
Ce sont Cordes de Luth, j'en répons, &
la Bourse.*

*L'ABBE' ARNAULT,
Chanoine de Blois.*

XIV.

A*H qu'il est dangereux
De vous voir & de vous entendre,
Car pour peu qu'on soit tendre
On ne peut s'en défendre,
Il faut estre amoureux.
En vous voyant, Philis, mon cœur
s'enflâme,
Vos traits ne manquent pas de fraper à
ce but,
Et quand je vous entends, vous enlevez
mon ame,*

L ij

244 *Extraordinaire*
En pinçant doucement les Cordes de ce
Luth.

ALLARD, de Pontoise.

XV.

S'il est un Dieu *Mercur*e au nombre
des *Filoux*;

Qui dessus nostre argent adresse tous ses
coups.

Pour nous l'enlever sans ressource,

On doit haïr cet Insolent ;

*Mais pour le Mercur*e Galant,

Il ne prend que le cœur, & nous laisse
la Bourfe.

Le même.

XVI.

CRaignez, tremblez, *Filoux*,

*Mercur*e sans ressource,

Pour vous détruire tous,

Donne les Cordes & la Bourfe.

E. FOYNEAU, Souchantre de
la Cathédrale de Vennes.

XVII.

J'Avais longtemps rêvé sur ces *Sœurs*
déguisées,

Et toutes mes pensées

Ne dévoient rien qui me plût,

Quand par une rencontre heureuse

Je

du Mercure Galant. 245

*Je les vis dans les mains d'une Dame
amoureuse,
Qui charmoit ses ennuis sur les Cordes
d'un Luth.*

DE MONTPELLIER.

XVIII.

T*On imposture,
Galant Mercure,
Sçeut jadis duper les plus fins ;
Mais en vain aujourd'huy tu caches tes
larcins ,
On voit la Bourse à ta ceinture.*

Le mesme.

XIX.

Q*'avez-vous là, Seigneur Mer-
cure ?
Ce n'est pas pour vous faire injure,
Et je ne prétens pas vous accuser de rien,
Mais ce que vous cachez si bien,
Avoiez le, n'est-ce pas une Bourse ?
Vous ne fistes jamais de course,
Sans y jouer adroitement des doigts.
Vous souvient-il comme autrefois
Au pauvre Apollon, sans rien dire,
Vous aviez exeroqué la Lire ?
Franchement, c'est hazard s'il n'est encor
dupé,*

L iij

*Car j'ay peur que sans dire gare,
D'une subtile main vous n'ayez attrapé
Les Cordes de son Luth, ou bien de sa
Guitarre.*

LA BELLE ARTHENICE de Troyes.

XX.

A*H parbleu, la chose est bizarre,
Et Mercure est assez plaisant;
Des Cordes me manquoient pour monter
ma Guitarre,
Il m'en a fait présent.*

XXI.

L'*On dit qu'on a volé Mercure,
Luy qui faisoit de si bons coups.
C'est estre subtil, je vous jure,
Que d'avoir pris la Bourse au Maistre
des Filoux.*

XXII.

A*U Ieu ce Carnaval j'ay perdu mon
argent,
Je suis au desespoir de me voir sans re-
source,
De mes plus chers Amis j'ay fait tarir
la source,
Tous ceux qui m'ont presté, refusent à
présent.
Mercure seul ce Mois me fait don d'une
Bourse, Mais*

du *Mercur*e Galant. 247

Mais las, pour mon malheur, elle est pleine de vent,

Sont-ce-là pour un Dieu les biens que tu m'accordes ?

Tu fis changer Argus, calme du moins mes sens.

Par le son de ta Flute, ou d'autres Instrumens,

Car je n'ay pas le sol pour acheter des Cordes.

L'ALBANISTE de Roüen.

XXIII.

A Pres avoir longtems rêvé,
Mercure, je n'ay rien trouvé
Que les Cordes d'une Guitarre,
Dont le destin soit si bizarre.

L'INCONNU, d'Argenton-
Chasteau.

XXIV.

A U Voleur, au Voleur, arreste,
arreste, arreste,

Mercure a pris ma Bourse, hélas ! ç'en est donc fait :

Car quand il a volé, joyeux & satisfait,

Il s'envole bië-haut avec que sa cōqueste.

FORMENTIN, d'Abbeville.

L iij

Que chacun à son gré bornant tous
 ses desirs,
 D'une Flute ou d'un Luth se fasse cent
 plaisirs,
 Que toujours pres d'Iris un Amant plein
 de vie
 Aime à se voir mourir, en dépit de
 l'envie,
 Je le croy bien ;
 Mais que d'un tendre Objet le dange-
 reux retour
 Ait seul de quoy remplir le cœur le plus
 bizarre,
 Et qu'une pleine Bourse, aussi-bien qu'à
 l'amour,
 Ne donne l'agnémond aux Cordes de
 Guitarre,
 Je n'en croy rien.

L'Inconnu de la Belle Mad.
 de Mions de Poitiers.

Ces Sœurs qui parlent & qui
 chantent,
 Ces Sœurs dont les accords nous semblent
 si charmants,

Et

*Et qui sans cesse nous enchantent,
Ne sont que Cordes d'Instrumens.*

PLINAUTS, de Rouën.
XXVII.

Mercure, je suis sans ressource,
Car j'ay perdu tout mon argent.
Que peut donc me servir ta Bourse,
Si ce n'est pour mettre du vent ?

Le mesme.

Plus les Guitarres sont legeres,
Mieux en fait-on sonner les Cordes,
dites-vous.

Helas ! mon sort seroit bien doux !
Loin d'envier le bonheur de mes Freres,
Et de les voir d'un œil jaloux,
Si la legereté faisoit valoir ma Bourse,
Je verrois à mes maux une prompte re-
source,
Et je m'estimerois le plus heureux de
vous.

CAUDRON, d'Abbeville.

IE ne sçay, *Mercure Galant,*
Si j'ay trouvé le Mot de ta premiere
Enigme ;
Mais plus j'y pense, plus j'estime.

L V

*Que ces Sœurs que tu dis parler diffé-
remment,*

Sont les Cordes d'un Instrument.

*Le Secretaire bien nourry,
demeurant à Tournay.*

XXX.

P*our la premiere fois que je me trou-
ve en course,*

Je pourrois bien estre Devin;

*Mercure, mon Amy, pourquoy faire le
fin?*

*Vostre seconde Enigme a bien l'air d'u-
ne Bourse.*

Le mesme.

XXXI.

M*ercure, sans ouvrir la Bourse,
Veut trouver des Cordes de
Luth;*

Je ne connois rien à son but,

Il a toujourns quelque ressource.

*DURAND le Cadet, de Rhetel
en Champagne, Avocat en
Parlement.*

XXXII.

Q*uelles sont donc ces Sœurs qui sont
toujourns ensemble,*

Sans que pas une se ressemble ?

Ah,

du *Mercur*e Galant. 251

*Ah, je croy les sçavoir, ces Sœurs assu-
rément*

Sont les Cordes d'un Instrument.

Le Soleil du Quartier

S. Mederic.

E XXXIII.

*Stant au Palais l'autre jour,
Je sentis une main qui me joüoit un tour.
Sur les pas du Voleur je pris soudain ma
course,
Mais il sçeut disparoistre; ainsi n'en
pouvant plus,
Je retournois chez moy, triste, interdit,
confus,
Quand *Mercur*e obligant me vint ren-
dre ma Bourse.*

Le même.

XXXIV.

AU Voleur, au Voleur, Amis, son-
gez à vous;
Tandis qu'au son des Cordes de Gui-
tarre
Vous vous laissez charmer par quelque
air si son bizarre,
*Ah, vous ne voyez pas l'adresse des
ceux Filoux;
Mais ç'en est fait, le mal est sans ressource;*
Mer

*Mercuré adroit & diligent,
A déjà pris tout vostre argent,
Et pour vous consoler, il vous laisse la
Bourse.*

LE SOLITAIRE de la Rue
des Arcis.

XXXV.

Comme on a toujours dit que les
Cordes d'un Luth
Charment par leurs accords les cœurs
les plus severes,
Je cherche par le mien, pour finir mes
miseres,
A vous charmer, Philis ; c'est mon uni-
que but.

Le Chevalier Solitaire
de Rennes.

XXXVI.

MA foy, Mercuré, est bien galant,
Et fait de tres-bons coups quand il est
en sa course.
Rusé comme un Renard, & fier comme
un Roland,
Il surprend les Passans, & leur oste la
Bourse.

BOETARD, Physicien
à Roüen.

XXXVII.

XXXVII.

CE nom de Galant oubliez,
Mercure, ou vous justifiez.
En venir à la piperie,
C'est passer la galanterie.
Vous discourez fort plaisamment
Sur les Cordes d'un Instrument,
En nous contant leur origine;
Mais nostre Muse est assez fine
Pour penetrer vostre dessein,
Et reconnoistre l'assassin
Du pauvre Argus, car c'est vous-mesme
Qui voulez nous duper de mesme.
Comme à luy vous nous en contez,
Mais on sçait vos subtilitez.
Oüy, vous en voulez à la source
De nostre vie, & c'est la Bourse.
L'Amant malgré luy, Medecin
de Montpellier.

XXXVIII.

CE n'est point une chose rare,
Que Mercure toujors galant,
Pour nous montrer en tout son merveil-
leux talent,
Se mesle de toucher des Cordes de Gui-
tarre.

Le Chaste Amant de Poitiers.

XXXIV.

Vous estes, *Mercur*, un *Voieur*,
 Car chaque *Mois* à grãde *course*
 Vous venez nous couper la *Bourse* ;
 Mais qui n'y seroit pris, agreable *Trom-*
peur ?

Le mesme.

X L.

Quiconque a pû trouver & la *Basse-*
te & l'*On*,
 L'une d'efunte, & l'autre un *Ejtr* de
raison,

Pourroit sans une longue *course*,
 Trouver *Cordes de Luth*, & *Bourse*.

Le *Nouveau Bourgeois* de
 la *Roche*lle.

X L I.

Quand vostre *voix*, *Philis*, & vostre
belle main,

S'exercent sur le *Clavessin*,

Vous pourriez émouvoir les *Souches*.

Je me sens enchanté des merveillex *ac-*
cards

Dont vous faites parler ces différentes
Touches

Par tant d'invisibles *ressorts*.

Ces *Touches* sont les *Sœurs* que le *Galant*
Mercur Ca

Cache si finement sous l'Enigme du
Mois,

Aussi crois-je, Philis, que la premiere
fois

Vous en retirastes vos doigts,
De peur de les gaster d'une sale pein-
ture.

Au reste, du vivant du pauvre feu
Corbeau,

Qui de ces doux ressorts est & l'Ame &
le Pere,

Ces Plumes n'estoient que misere ;
Maintenant leur sort est plus beau,
D'animer sur un Air nouveau

Et les doigts & la voix d'une Beauté si
fiere.

L'Amant Inconnu de la Belle
Philis de Roüen.

X L I I.

TOn corps n'a que la peau, quoy que
sans os, sans chair ;

- L'on te met aux liens pour te tenir Es-
clave.

Si par la soye & l'or on te veut rendre
brave,

On prend grand soin de te cacher.

Comment donc te trouver, si *Mercur*e
sans cesse, Et

Et les siens avec leur souplesse,

A peine peuvent t'aprocher ?

Mais on ne manque point d'adresse,

Et l'on te possède soudain,

Quand on a la Bourse à la main,

CHONTAR de Châlons
en Champagne.

XLIII.

M*ercure, vous courez trop loin,*

*Et prenez trop de peine à chercher en
un coin,*

Par vostre adresse naturelle,

Quelque Bourse à couper sans bruit.

*Le Mercure Galant en porte une assez
belle,*

Prenez, il la donne avec fruit.

L'Olivier des Cholets.

XLIV.

M*ercure a bien des agrémens,*

C'est toujours Musique nouvelle.

Il a chez luy pour divertir sa Belle,

*Des Cordes à monter les plus doux
Instrumens.*

L'Amant de la Belle Cousine
à Madame Estor.

XLV.

X L V.

Faut-il que je sois sans ressource;
Et quand le Jeu me rend sec, indigent,
Faut-il que j'attrape une Bourse
Où je ne trouve point d'argent ?
Le mesme.

X L V I.

Agreable plaisir, d'enfermer en la
Bourse
Les Croix, les Fleurs de Lys, les Por-
traits de nos Roys !
Si l'or me rend content, sans offencer les
Loix,
Je m'en puis desirer une éternelle Source.

Mon ame s'abandonne à de tristes trans-
ports,
Lors que ma Bourse perd sa tumeur or-
dinaire ;
Et si le tout est pris par un coup mer-
cenaire,
Je ne souhaite plus que le bonheur des
Morts.

GUEPIN, de Rennes.

X L V I I.

Touchez, cher Amy, si delica-
tement

Les

Les Cordes tour-a-tour de ce bel Instru-
ment,

Que je trouve, en perdant, une douce
ressource

Contre le Sort fatal qui m'a vuïdé la
Bourse.

K. R. de la Ruë de Bouret
à Morlaix.

XLVIII.

Filoux, tous vos détours sont vains,
Je sçay vos ruses, vos desseins,

Et me ris de tous vos mysteres.

Ma Bourse estant vuïde d'argent,

Je saute devant le Sergent,

Et pour vous, je ne vous crains guères.

DE LA CROIX DE BEAURE-
GARD, de Tours.

XLIX.

C'Est tres-bien deviner, agréable
Sylvie,

Je n'ay jamais veu de ma vie

Frapper si justement au but,

Que donner dès l'abord sur les Cordes
d'un Luth.

ALCIDOR, du Havre de Grace.

L.

L.

IL faut pour deviner cette Enigme
seconde,

Vne connoissance profonde;

Autrement c'est n'avoir rien fait.

Je vous le dis tout franc, je vous vois
sans ressource,

Si vous ne trouvez dans la Bourse

Ce mot tant recherché dont l'ame est au
Buffer.

Le mesme.

L I.

A Greable Mercure, est-il rien sous
les Cieux

Si délicat que vous, & si judicieux,

Soit dans tous vos recits, soit en contant
fleurette ?

Vous nous avez montré le Jeu de la
Bassete,

Et par un noble soin qu'on ne peut trop
loïer,

Vous donnez une Bourse à qui vent y
joïer.

G O N, d'Amiens.

L I I.

Que de tristesse & de chagrin,
Lors que je vois ma Bourse !

Mais

*Mais par un changement soudain,
Que je ris, quoy que plus timide,
Quand je luy vois le ventre plein!*

L'Inconnu d'Argenton-
Chasteau.

L I I I.

V *Eut-on des tours adroits? Mercure
en est la source,
Bien fin est qui se peut défendre de sa
main.*

*Tel échape aujourd'huy, qu'il attrape
demain;*

*Prenez donc garde à vous, il en veut à
la Bourse.*

L'Abbé de Dommartin en Artois.

L I V.

M *ercure à tenir la Bassete,
A fait, dit-on, un grand profit.
Il est adroit, & plein d'esprit,
A rendre une Bourse fort nete.*

L'Amant de la petite Incrédule de
la Ruë des Chanoines à Vennes.

L V.

M *ercure, (qui le pourroit croire?)
Au milieu de toute la gloire,
Dont l'appuy des beaux Arts le fait par
tout jouir,*

Fait

*Fait encor un Mestier infame dans sa
course.*

*Quand on croit avec luy pouvoir se
réjoïir,*

*On l'entend tout-à-coup qui demande
la Bourse.*

F. HA DU MESNIL, de
Chambrois en Normandie.

LVI.

M*ercure, qui jamais n'a manqué de
resource,*

En tout ce qu'il fait a son but.

*Pour attirer les Gens, & leur couper
la Bourse,*

Il se sert de Cordes de Luth.

Le Solitaire de la Place de Sorbonne.

LVII.

M*ercure avec délicatesse
Touche les Cordes de son Luth;*

Et si le Galant a pour but

*De fléchir, de gagner le cœur de sa
Maïstresse,*

Par ces doux & charmans accords,

*Il y réussira, j'en répons corps pour
corps.*

LE RAT DU PARNASSE, du
Cloistre S. Mederic.

LVIII.

L' Autre jour il me prit certaine fan-
taisie

D'aller me divertir à voir la Comédie.

J'y fus ; & me trouvoy pres d'un fat de
Marquis ,

Qui m'entretint de beaux Esprits ,

De Vers , de Prose , d' Ecriture.

En suite il parla du Mercure ,

Et me dit qu'il s'estoit longtems rongé
les doigts

Pour tâcher d'expliquer l' Enigme de ce
Mois ;

Mais qu'il se trouvoit sans ressource.

Flantin qui l'écoutoit , luy dit fort plai-
samment ,

Monsignor , Monsignor , donnez-moy
vostre Bourle ,

Je vais vous l'expliquer , & tout présen-
tement.

Le Fat trouvant son Mot , dit , par bien ,
que je meure ,

Je veux reconnoître sur l'heure

Le grand plaisir que tu me fais ;

Mais il fut quitte à peu de frais ,

Car un peu de Tabac de Rome

Fut le rare présent que fit ce galant
Homme

Au

*Au pauvre malheureux Flautin,
Lequel riant tout-bas , le traitoit de
Faquin.*

le mesme.

L I X.

C*Es Enigmes , Seigneur Mercur*e,
*Les deux en Vers , l'autre en
Figure,*

*Nous marquent par un tour adroit
Vostre conduite en nostre endroit.*

*Ouy, ces Cordes de Luth , simbole d'E-
loquence ,*

*Et cette Bourse , & ces Cizeaux ,
A vous dire ce que j'en pense,*

*Nous déclarent assez qu'avec vos Airs
nouveaux ,*

*Et tout ce qui nous vient de vostre riche
Source ,*

*Problème , Prose , Vers , Histoire,
Fiction ,*

*Vous avez sçeu trouver , pour nous cou-
per la Bourse ,*

Une galante invention.

GARDIEN.

L X.

D*E Mercur*e évitez l'esprit ingé-
nieux ,

Sous

• *Sous ses plus belles Fleurs est un Serpent qu'il cache,*

D'Argus, avec sa Flûte, il n'endormit les yeux,

Que pour luy dérober sa Vache.

Ce Voleur sçait si bien parvenir à son but,

*Qu'il ne manque point de ressource;
S'il touche pres de vous les Cordes de son Lut,*

Gardez que les Cizeaux n'atteignent vostre Bourse.

LA BLONDINE GUERIN de PROVINS.

L X I.

*M*ille beautez, *Mercur*e, en vos descriptions,

Emeraudes, Rubis, sans compter l'Escarboucle,

Rose de Diamans, Enseigne, Aigrets, Boucle,

Veste d'or, riche Point avec profusion.



L'on y trouve de plus d'innocentes Comètes;

*Ces Oeufs mystérieux, prodiges inouis,
Marquant de celle-là qui s'est jointe aux Planetes,*

Quelle

Qu'elle vient publier la grandeur de
LOUIS.



Rome a produit ces Oeufs, cette Ville
choisie,

Ce Centre universel de la Religion,
Contre lequel jamais plus de rebellion,
Puis que LOUIS détruit en tout lieu
l'Herésie.



Tels Exploits pour le Ciel ravissent le
Bon Clerc,

Ils ne sont pas de ceux qui ressentent la
Corde,

Comme Bourse, Cizeaux, Cordes à
frapper l'air,

Il n'est que de grands maux qu'à ceux-
cy l'on accorde.

Le Bon Clerc de Châlons
sur Saône.

Vous remarquerez, Madame, que les
trois dernières de ces Explications ren-
ferment avec les vrais Mots des deux
Enigmes en Vers, celui de l'Enigme en
Figure de Fevrier, dont je ne vous ay
encor rien dit. Ce sont les Cizeaux. Les

Q. de Janvier 1681. M

deux Anneaux au bout desquels sont les Taillans, s'y voyent representez par les deux Geans armez de Coutelas ; & le petit Cloud qui les arreste, est le Naia qui se jette sur les gardes de ces Coutelas. Ce que l'on peut observer en cette Enigme, outre sa simplicité, c'est qu'encore que la figure de la chose signifiée y soit presque à découvert, elle n'en est pas pour cela plus aisée à expliquer.

Des deux en Vers, dont je viens de vous faire voir un assez grand nombre d'Explications, la premiere a esté encor expliquée par Messieurs l'Abbé Laisné du Pôteau-de-Mer; L'Abbé de la Croix; Chapelain Royal de Blois; I. B. du Moulin, de la Ruë S. Denys; Roussel, Prêtre à Conches; Augustin France, de Roüen; Le Philosophe inconstant; Le Petit Juriste de la Ruë Neuve N. Dame; Le Solitaire occupé de la Ruë des Nobles à Morlaix; L'Abbé de Grays, proche de Caën, L'Amant de la Belle Poitevine; & le Solitaire de l'Isle N. Dame. Les autres sens qu'on luy a donnez, ont esté, *un Cofre, les Heures du Cadran, les Lettres Alphabetiques, les Notes de Musique, & les Cartes.*

Ceux qui ont encor trouvé le Mot de *la Bourse* pour la seconde de ces deux Enigmes, sont Messieurs Regnier de S. Martial; Le Chevalier Desville, du Porteau-de-Mer; De S. Joseph, d'Andely en Vexin; Le Cellier, P. de C. pres Vernon; & Tamiriste, de la Ruë de la Cerisaye. On l'a aussi expliquée sur ces Mots, *la Musete, la Bouteille, le Raisin, la Lettre cachetée, & une Cassete.*

Je n'ay plus qu'à vous nommer ceux qui ont trouvé le vray sens de l'une & de l'autre. Ce sont Messieurs de la Mare-Chenevarin, de Rouën; d'Arbringeaut; Potin, de la Ruë Clocheperse; André, de la même Ruë; Le Tourneur; Hiet; Le Chevalier du Tolcoet, de Morlaix; L'Abbé de Bionne, pres d'Orleans; L'Abbé de la Filée, de la Rochelle; L'Abbé de Puirideau, de la même Ville; Girard; Rousselet; Coulange; D. la F. de Naradac, Avocat au Parlement de Bretagne; Coquillart Bourguignon; De Plémont, Capitaine Reformé, de la Forest de Lions en Normandie; L'Ilon, ou de l'Isle du Gast, le jeune; de Confortien en Bourgogne, âgé de dix ans; Des

Partes, Sieur de Valtigny; Blanchard, de Chasteauroux; Groüault, Sieur de Bovilles; I. F. Jarres, de Paris; Samsom, d'Abbeville; De Gifeux, du Pais d'Anjou; Le Gay Durand, du Pavillon Royal de Blois; Durand le cadet, de Rhétel en Champagne, Avocat au Parlement; La Tronche, de Roüen; De S. Placide; C. Hutuge, d'Orleans, demeurant à Mets; Le Chevalier Blondel; De Choisy le cadet; L'Abbé Arnaut, Chanoine de Blois; Le Blanc, de la Ruë Simon le Franc; L'Inconnu de la Ruë S. Jacques; Les Reclus d'Aunoy lez Provins; Mesdemoiselles de la Martiniere de la Fleche, & de Rothmon de Thoüars; Sylvie du Havre; Paquete; Les Aimables de la Sencerie de Dreux; Madame de Grand-Maison, Abbesse de l'Abbaye Royale de Brienne en Lyonnois; Jean des Bottes, de Lyon; Mademoiselle de Molliou de Calais; de présent à Lyon; Garnier de la Marine, pour le Roy à Toullon; L'Abbé de Carry de Marseille; L'Hardy de l'Arcenal de Toullon; Philonice; L'Amante sans amour; La Belle Recluse; L'Aimable Euterpe; Plantine

Plautine la cadete ; Le Complaisant ;
L'Inconstant de profession ; Le Perro-
quet des Muses ; Le Sincere Herminius ;
Les Gays Pastoureux de la Ruë S. An-
toine ; L'Amoureux de la Blonde , du
Quartier de la Guierche de Tours ; Le
Solitaire de la Ruë Cassete ; & A. de
Poitiers.

Q U E S T I O N S
A D E C I D E R.

I.

S'il est plus avantageux à une Femme
d'estre aimée dès la premiere fois
qu'on la voit, ou de ne l'estre qu'après
qu'on a eu le temps d'examiner son
mérite.

II.

Si une Femme qui aime toujours un
Amant dont elle a esté trahie , doit
écouter sa passion ou sa gloire , quand
cet Amant tâche à obtenir le pardon de
son infidelité.

III.

Comment l'Ame estant purement

M iij

270 *Extraordinaire*
spirituelle, est touchée par la Musique
qui est une chose sensible.

I V.

Si la Santé peut estre alterée par les
Passions. *Cette Question a esté agitée*
dans l'Ecole de Medecine, Monsieur le
Bel y présidant.

V.

Lequel des Peintres anciens est
estimé le meilleur, & par quelle raison,
avec une description des manieres des
plus fameux Peintres.

V I.

On prie d'écrire sur la Magie na-
turelle.

V I I.

On demande des Madrigaux sur la
liberalité du Roy, qui donne au Public
les cent mille francs qu'il a gagez à la
Loterie.

V I I I.

On souhaiteroit la description d'un
beau Printemps, des belles Assemblées
qui se trouvent le soir au Thuilleries
dans cette saison, des Modes nouvelles
que ceux qui s'y promènent y font re-
marquer, & de la galanterie & de la
richesse de leur ajustement.

I X.

I X.

On dit avec raison en parlant d'un galant Homme, qu'il doit estre, *toûjours Civil, rarement Complaisant, & jamais Dupe*. On seroit bien d'avoir une Devise, ou une Emblême sur ce sujet. Outre que la Devise n'en est pas aisée, à cause que les vertus de l'Homme ne peuvent à la rigueur y estre bien représentées par les choses inanimées, ou par les brutes, l'Emblême s'y trouve plus propre, parce que son but est d'enseigner. L'on demande aussi sur le mesme sujet, s'il ne seroit pas mieux de dire, *souvent Complaisant, que rarement Complaisant*, y ayant ce semble des raisons pour l'un & pour l'autre.

Je vous reserve pour le XIV. Extraordinaire de fort beaux Traitez sur la Superstition, sur l'Origine & les Armes de quelques Familles de France, sur la Chasse, sur l'Eau minerale, & sur la nature des Méteores, & suis toûjours vostre tres, &c.

A Paris ce 15. Avril. 1681.

E X

EXTRAIT DV PRIVILEGE du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Saint Germain en Laye le 31. Decembre 1677. Signé Par le Roy en son Conseil, JUNQUIERES. Il est permis à J.D. Ecuyer, Sieur de Vizé, de faire imprimer par Mois un Livre intitulé **MERCURE GALANT**, présenté à Monseigneur **L E DAUPHIN**, & tout ce qui concerne ledit Mercure, pendant le temps & espace de six années, à compter du jour que chacun desd. Volumes sera achevé d'imprimer pour la premiere fois: Comme aussi defenses sont faites à tous Libraires, Imprimeurs, Graveurs & autres, d'imprimer, graver & debiter ledit Livre sans le consentement de l'Exposant, ny d'en extraire aucune Piece, ny Planches servant à l'ornement dudit livre, mesme d'en vendre séparément, & de donner à lire ledit Livre, le tout à peine de six mille livres d'amende, & confiscation des Exemplaires contrefaits, ainsi que plus au long il est porté audit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté le 5. Janvier 1678. Signé **B. COUTBROT**. Syndic.

Et ledit Sieur D. Ecuyer, Sieur de Vizé a cédé & transporté son droit de Privilege à **Thomas Amaury** Libraire de **Lyon**, pour en jouir suivant l'accord fait entr'eux.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 2. Mars 1681.



Ex libris Bibliothecæ quam Illustrissimus
Archiepiscopus & Prorex Lugdunensis
Camillus de Neufville Collegio S.S.
Trinitatis Patrum Societatis JESU
Testamentibus abulis attribuit anno 1693.

